This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

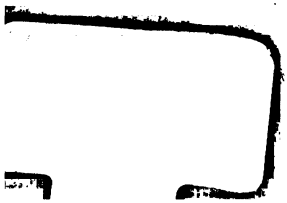
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



NKO
~~994~~ a 3

THÉATRE

DE

P. CORNEILLE,

avec les commentaires de VOLTAIRE.

NOUVELLE ÉDITION,

ornée de trente-cinq figures.

TOME DIXIÈME.

A PARIS,

CHEZ BOSSANGE, MASSON ET BESSON.

1797.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

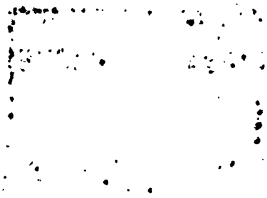
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

SOPHONISBE,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES,

1663.



PRÉFACE

DU COMMENTATEUR.

Il y a des points d'histoire qui paraissent au premier coup d'œil de beaux sujets de tragédie, et qui au fond sont presque impraticables : telles sont, par exemple, les catastrophes de *Sophonisbe* et de *Marc-Antoine*. Une des raisons qui probablement excluront toujours ces sujets du théâtre, c'est qu'il est bien difficile que le héros n'y soit avili. *Massinisse* obligé de voir sa femme menée en triomphe à Rome, ou de la faire périr pour la soustraire à cette infamie, ne peut guère jouer qu'un rôle désagréable. Un vieux Triumvir tel qu'*Antoine*, qui se perd pour une femme telle que *Cléopatre*, est encore moins intéressant, parce qu'il est plus méprisable.

La *Sophonisbe* de *Mairet* eut un grand succès; mais c'était dans un tems où non-seulement le goût du public n'était point formé, mais où la France n'avait encore aucune tragédie supportable.

Il en avait été de même de la *Sophonisbe* du *Trissino*; et celle de *Corneille* fut oubliée au bout de quelques années; elle essuya dans sa nou-

veauté beaucoup de critiques, et eut des défenseurs célèbres; mais il paraît qu'elle ne fut ni bien attaquée, ni bien défendue.

Le point principal fut oublié dans toutes ces disputes. Il s'agissait de savoir si la pièce était intéressante; elle ne l'est pas, puisque, malgré le nom de son auteur, on ne l'a point rejouée depuis quatre-vingts ans. Si ce défaut d'intérêt qui est le plus grand de tous, comme nous l'avons déjà dit, était racheté par une scène semblable à celle de *Sertorius* et de *Pompée*, on pourrait la représenter encore quelquefois.

Il ne sera pas inutile de faire connaître ici le style de *Mairet* et de tous les auteurs qui donnèrent des tragédies avant le *Cid*.

Syphax, dès la première scène, reproche à *Sophonisbe* sa femme un amour *impudique* pour le roi *Massinisse* son ennemi. *Je veux bien*, lui dit-il, *que tu me méprises, et que tu en aimes un autre; mais*

Ne pouvais-tu trouver où prendre tes plaisirs,
Qu'en cherchant l'amitié de ce prince Numide?

Sophonisbe lui répond:

J'ai voulu m'assurer de l'assistance d'un,
A qui le nom Libique avec nous fût commun.

Ce même *Syphax* se plaint à son confident *Philon* de l'infidélité de son épouse; et *Philon* pour le consoler lui représente

. . . . . Que c'est aux grandes ames
A souffrir de grands maux, et que femmes sont femmes.

Ensuite, quand *Syphax* est vaincu, *Phénice*, confidente de *Sophonisbe* lui conseille de chercher à plaire au vainqueur; elle lui dit:

Au reste, la douleur ne vous a point éteint
Ni la clarté des yeux, ni la beauté du teint.
Vos pleurs vous ont lavée; et vous êtes de celles
Qu'un air triste et dolent rend encore plus belles.
Vos regards languissans font naître la pitié,
Que l'amour fuit par fois, et toujours l'amitié;
N'étant rien de pareil aux effets admirables
Que font dans les grands cœurs des beautés misérables.
Croyez que Massinisse est un vivant rocher,
Si vos perfections ne le peuvent toucher.

Sophonisbe, qui n'avait pas besoin de ces conseils, emploie avec *Massinisse* le langage le plus séduisant, et lui parle même avec une dignité qui la rend encore plus touchante. Une de ses suivantes, remarquant l'effet que le discours de *Sophonisbe* a fait sur le prince, dit derrière elle à une autre

suivante, *Ma compagne, il se prend;* et sa compagne lui répond, *La victoire est à nous, ou je n'y connais rien.*

Tel était le style des pièces les plus suivies : tel était ce mélange perpétuel de comique et de tragique, qui avilissait le théâtre; l'amour n'était qu'une galanterie bourgeoise ; le grand n'était que du boursoufflé, l'esprit consistait en jeux de mots, et en pointes. Tout était hors de la nature. Presque personne n'avait encore ni pensé, ni parlé comme il faut, dans aucun discours public.

Il est vrai que la *Sophonisbe* de *Mairet* avait un mérite très-nouveau en France, c'était d'être dans les règles du théâtre. Les trois unités, de lieu, de tems et d'action, y sont parfaitement observées. On regarda son auteur comme le père de la scène française; mais qu'est-ce que la régularité, sans force, sans éloquence, sans grace, sans décence? Il y a des vers naturels dans la pièce, et on admirait ce naturel qui approche du bas, parce qu'on ne connaissait point encore celui qui touche au sublime.

En général, le style de *Mairet* est, ou empoulé, ou bourgeois. Ici c'est un officier du roi *Massinisse*,

qui, en annonçant que *Sophonisbe* est morte empoisonnée, dit au roi :

Si votre majesté désire qu'on lui montre
Ce pitoyable objet, il est ici tout contre ;
La porte de sa chambre est à deux pas d'ici,
Et vous le pourrez voir de l'endroit que voici.

Là c'est *Massinisse* qui, en voyant *Sophonisbe* expirée, s'écrie en s'adressant aux yeux de cette beauté :

Vous avez donc perdu ces puissantes merveilles
Qui dérobaient les cœurs et charmaient les oreilles ;
Clair soleil, la terreur d'un injuste sénat,
Et dont l'aigle romain n'a pu souffrir l'éclat ;
Doncque votre lumière a donné de l'ombrage, etc.

On ne faisait guère alors des vers.

Dans ce cahos à peine débrouillé de la tragédie naissante, on voyait pourtant des lueurs de génie ; mais sur-tout ce qui soutint si long-tems la pièce de *Mairet*, c'est qu'il y a de la vraie passion. Elle fut représentée sur la fin de 1634, trois ans avant le *Cid*, et enleva tous les suffrages. Les succés en tout genre dépendent de l'esprit du siècle. Le médiocre est admiré dans un tems d'ignorance ;

le bon est tout au plus approuvé dans un tems éclairé.

On fera peut de remarques grammaticales sur la *Sophonisbe* de *Corneille*, et on tâchera de démêler les véritables causes qui excluent cette pièce du théâtre.

PRÉFACE
DE CORNEILLE.
AU LECTEUR.

Cette pièce m'a fait connoître qu'il n'y a rien de si pénible que de mettre sur le théâtre un sujet qu'un autre y a déjà fait réussir; mais aussi j'ose dire qu'il n'y a rien de si glorieux, quand on s'en acquitte dignement. C'est un double travail d'avoir tout ensemble à éviter les ornemens dont s'est saisi celui qui nous a prévenus, et à faire effort pour en trouver d'autres qui puissent tenir leur place. Depuis trente ans que M. Mairet a fait admirer sa Sophonisbe sur notre théâtre, elle y dure encore; et il ne faut point de marque plus convaincante de son mérite, que cette durée, qu'on peut nommer une ébauche, ou plutôt des arrhes de l'immoralité qu'elle assure à son illustre auteur. Et certainement il faut avouer qu'elle a des endroits inimitables, et qu'il seroit dangereux de retâter après lui. Le démêlé de Scipion avec 1) Massinisse, et le déses-

1) On voit que *Corneille* était alors raccommodé avec *Mairet*, ou qu'il craignait de choquer le public qui aimait toujours l'ancienne *Sophonisbe*. C'est dans cette scène, où *Scipion* fait à *Massinisse* des reproches de sa faiblesse, qu'on trouve ce vers énergique :

Massinisse en un jour voit, aime et se marie !

Ce vers est la critique de tant d'amours de théâtre, qui

poir de ce prince sont de ce nombre : il est impossible de penser rien de plus juste, et très-difficile de l'exprimer plus heureusement. L'un et l'autre sont de son invention ; je n'y pouvois toucher sans lui faire un larcin ; et si j'avois été d'humeur à me le permettre, le peu d'espérance de l'égaler me l'auroit défendu. J'ai cru plus à propos de respecter sa gloire, et de ménager la mienne, par une scrupuleuse exactitude à m'écarter de sa route, pour ne laisser aucun lieu de dire, ni que je sois demeuré au dessous de lui, ni que j'aie prétendu m'élever au dessus, puisqu'on ne peut faire aucune comparaison entre des choses où l'on ne voit aucune concurrence. Si j'ai conservé les circonstances qu'il a changées, et changé celles qu'il a conservées, c'a été par le seul dessein de faire autrement, sans ambition de faire mieux. C'est ainsi qu'en usoient nos anciens, qui traitoient d'ordinaire les mêmes sujets. La mort de Clytemnestre en peut servir d'exemple. Nous la voyons encore chez Æschyle, chez Sophocle, et chez Euripide, tuée par son fils Oreste, mais chacun d'eux a choisi diverses manières pour arriver à cet événement, qu'aucun des trois n'a voulu changer, quelque cruel et dénaturé qu'il fût ; et c'est sur quoi notre Aristote en a établi le précepte. Cette noble et laborieuse émulation a passé de leur

commencent au premier acte, et qui produisent un mariage au dernier.

siécle jusqu'au nôtre, au travers de plus de deux mille ans qui les séparent. Feu M. Tristan a renouvelé Marianne et Panthée sur les pas du défunt sieur Hardi. Le grand éclat que M. de Scudéry a donné à sa Didon n'a point empêché que M. de Bois-Robert n'en ait fait voir une autre trois ou quatre ans après, sur une disposition qui lui en avoit été donnée, à ce qu'il disoit, par M. l'abbé d'Aubignac. A peine la Cléopatre de M. de Benserade a paru, qu'elle a été suivie du Marc-Antoine de M. Mairet, qui n'est que le même sujet sous un autre titre. Sa *Sophonisbe* même n'a pas été la première qui ait ennobli les théâtres des derniers tems. Celle de Trissin l'avoit précédée en Italie, et celle du sieur Mont-Chrétien en France; et je voudrois que quelqu'un se voulût divertir à retoucher le Cid ou les Horace, avec autant de retenue pour ma conduite et pour mes pensées, que j'en ai pour celles de M. Mairet.

Vous trouverez en cette tragédie les caractères tels que chez Tite-Live; vous y verrez Sophonisbe avec le même attachement aux intérêts de son pays, et la même haine pour Rome, qu'il lui attribue. Je lui prête un peu d'amour : mais elle règne sur lui, et ne daigne l'écouter qu'autant qu'il peut servir à ses passions dominantes, qui règnent sur elle, et à qui elle sacrifie toutes les tendresses de son cœur, Massinisse, Syphax et sa propre vie. Elle en fait son unique bonheur, et soutient la gloire avec une

fierté si noble et si élevée, que Lælius est contraint d'avouer lui-même qu'elle méritoit d'être née Romaine. Elle n'avoit point abandonné Syphax après deux défaites : elle étoit prête à s'ensevelir avec lui sous les ruines de sa capitale, s'il y fût revenu s'enfermer avec elle après la perte d'une troisième bataille; mais elle vouloit qu'il mourût, plutôt que d'accepter l'ignominie des fers et du triomphe où le réservoient les Romains; et elle avoit d'autant plus de droit d'attendre de lui cet effet de magnanimité, qu'elle s'étoit résolue à prendre ce parti pour elle, et qu'en Afrique c'étoit la coutume des rois de porter toujours sur eux du poison très violent, pour s'épargner la honte de tomber vivans entre les mains de leurs ennemis. Je ne sais si ceux qui l'ont blâmée de traîter avec trop de hauteur ce malheureux prince après sa disgrace, ont assez conçu la mortelle horreur qu'a dû exciter en cette grande ame la vue de ces fers qu'il lui apporte à partager; mais du moins ceux qui ont eu peine à souffrir qu'elle eût deux maris vivans, ne se sont pas souvenus que les lois de Rome vouloient que le mariage se rompît par la captivité. Celles de Carthage nous sont fort peu connues; mais il y a lieu de présumer, par l'exemple même de Sophonisbe, qu'elles étoient encore plus faciles à ces ruptures. Asdrubal son père l'avoit marié à Massinisse, avant que d'emmener ce jeune prince en Espagne, où il commandoit les armées de cette

république ; et néanmoins durant le séjour qu'ils y firent, les Carthaginois la marièrent de nouveau à Syphax, sans user d'aucune formalité, ni envers ce premier mari, ni envers ce père, qui demeura extrêmement surpris et irrité de l'outrage qu'ils avoient fait à sa fille et à son gendre. C'est ainsi que mon auteur appelle Massinisse, et c'est là-dessus que je le fais se fonder ici, pour se ressaisir de Sophonisbe sans l'autorité des Romains, comme d'une femme qui étoit déjà à lui, et qu'il avoit épousée avant qu'elle fût à Syphax.

On s'est mutiné toutefois contre ces deux maris ; et je m'en suis étonné d'autant plus, que l'année dernière je ne m'apperçus point qu'on se scandalisât de voir dans le Sertorius, Pompée mari de deux femmes vivantes, dont l'une venoit chercher un second mari aux yeux même de ce premier. 1) Je ne vois aucune apparence d'imputer cette inégalité de sentimens à l'ignorance du siècle, qui ne peut avoir oublié, en moins d'un an, cette facilité que les anciens avoient donnée aux divorces, dont il étoit si bien instruit alors ; mais il y auroit quelque lieu de s'en plaindre à ceux qui, sachant mieux la Sophonisbe de M. Mairet que celle de Tite-Live, se sont hâtés de condamner en la mienne tout ce qui n'étoit pas de leur connoissance, et n'ont pu

1) C'est qu'*Artie* est répudiée, et on la plaint. *Sophonisbe* ne l'est pas, et on la blâme.

faire cette réflexion, que la mort de Syphax étoit une fiction de M. Mairet, dont je ne pouvois me servir sans faire un pillage sur lui, et comme un attentat sur sa gloire. Sa Sophonisbe est à lui, c'est son bien, qu'il ne faut pas lui envier ; mais celle de Tite-Live est à tout le monde. Le Trissin et Mont-Chrétien, qui l'ont fait revivre avant nous, n'ont assassiné aucun des deux rois : j'ai cru qu'il m'étoit permis de n'être pas plus cruel, et de garder la même fidélité à une histoire assez connue parmi ceux qui ont quelque teinture des livres, pour nous convier à ne la démentir pas.

J'accorde qu'au lieu d'envoyer du poison à Sophonisbe, Massinisse devoit soulever les troupes qu'il commandoit dans l'armée, s'attaquer à la personne de Scipion, se faire blesser par ses gardes, et tout percé de leurs coups, venir rendre les derniers soupirs aux pieds de cette princesse : c'eût été un amant parfait, mais ce n'eût pas été Massinisse. Que sait-on même si la prudence de Scipion n'avoit point donné de si bons ordres, qu'aucun de ces emportemens ne fût en son pouvoir ? Je le marque assez pour en faire naître quelque pensée en l'esprit de l'auditeur judicieux et désintéressé, dont je laisse l'imagination libre sur cet article. S'il aime les héros fabuleux, il croira que Lælius et Eryxe entrant dans le camp, y trouveront celui-ci mort de douleur ou de sa main ; si les vérités lui plaisent davantage, il ne fera aucun

doute qu'il ne s'y soit consolé aussi aisément que l'histoire nous en assure. Ce que je fais dire de son désespoir à Mézétulle, s'accommode avec l'une et l'autre de ces idées; et je n'ai peut-être encore fait rien de plus adroit pour le théâtre, que de tirer le rideau sur des plaisirs qui devoient être si grands, et eurent si peu de durée.

Quoi qu'il en soit, comme je ne sais que les règles d'Aristote et d'Horace, et ne les sais pas même trop bien, je ne hasarde pas volontiers en dépit d'elles ces agrémens surnaturels, miraculeux, qui défigurent quelquefois nos personnages autant qu'ils les embellissent, et détruisent l'histoire au lieu de la corriger. Ces grands coups de maître passent ma portée, je les laisse à ceux qui en savent plus que moi; et j'aime mieux qu'on me reproche d'avoir fait mes femmes trop héroïnes, par une ignorante et basse affectation de les faire ressembler aux originaux qui en sont venus jusqu'à nous, que de m'entendre louer d'avoir efféminé mes héros, par une docte et sublime complaisance, au goût de nos délicats, 1) qui veulent

1) Ce n'est point *Racine* que *Corneille* désigne ici. Ce grand homme qui n'a jamais efféminé ses héros, qui n'a traité l'amour que comme une passion dangereuse, et non comme une galanterie froide pour remplir un acte ou deux d'une intrigue languissante; *Racine*, dis-je, n'avait encore publié aucune pièce de théâtre. C'est de *Quinault* dont il est ici question. Le jeune *Qui-*

de l'amour par-tout, et ne permettent qu'à lui de faire auprès d'eux la bonne ou mauvaise fortune de nos ouvrages.

Eryxe n'a point ici l'avantage de cette ressemblance, qui fait la principale perfection des portraits. C'est une reine de ma façon, de qui ce poëme reçoit un grand ornement, et qui pourroit toutefois y passer en quelque sorte pour inutile, n'étoit qu'elle ajoute des motifs vraisemblables aux historiques, et sert tout ensemble d'aiguillon à Sophonisbe pour précipiter son mariage, et de prétexte aux Romains pour n'y point consentir. Les

nault venait de donner successivement *Stratonice*, *Amalasonte*, le faux *Tiberinus*, *Astrate*. Cet *Astrate* sur-tout, joué dans le même tems que *Sophonisbe*, avait attiré tout Paris, tandis que *Sophonisbe* était négligée. Il y a de très-belles scènes dans *Astrate*; il y règne sur-tout de l'intérêt; c'est ce qui fit son grand succès. Le public était las de pièces qui roulaient sur une politique froide, mêlée de raisonnemens sur l'amour, et de complimens amoureux sans aucune passion véritable. On commençait aussi à s'appercevoir qu'il fallait un autre style que celui dont les dernières pièces de *Corneille* sont écrites. Celui de *Quinault* était plus naturel et moins obscur. Enfin ses pièces eurent un prodigieux succès, jusqu'à ce que l'*Andromaque* de *Racine* les éclipsât toutes. *Boileau* commença à rendre l'*Astrate* ridicule en se moquant de l'anneau royal, qui en effet est une invention puérile; mais il faut convenir qu'il y a de très-belles scènes entre *Sichée* et *Astrate*.

protestations d'amour que semble lui faire Massinisse au commencement de leur premier entretien, ne sont qu'une équivoque dont le sens caché regarde cette autre reine. Ce qu'elle y répond fait voir qu'elle s'y méprend la première, et tant d'autres ont voulu s'y méprendre après elle, que je me suis cru obligé de vous en avertir.

Quand je ferai joindre cette tragédie à mes recueils, je pourrai l'examiner plus au long, comme j'ai fait les autres : cependant je vous demande pour sa lecture un peu de cette faveur qui doit toujours pencher du côté de ceux qui travaillent pour le public, avec une attention sincère, qui vous empêche d'y voir ce qui n'y est pas, et vous y laisse voir ce que j'y fais dire.

ACTEURS.

SYPHAX, roi de Numidie.

MASSINISSE, autre roi de Numidie.

LAELIUS, lieutenant de Scipion, consul de Rome.

LÉPIDE, tribun romain.

BOCCHAR, lieutenant de Syphax.

MÉZÉTULLE, lieutenant de Massinisse.

ALBIN, centenier romain.

SOPHONISBE, fille d'Asdrubal, général des Carthaginois, et reine de Numidie.

ERYXE, reine de Gétulie.

HERMINIE, dame d'honneur de Sophonisbe.

BARCÉE, dame d'honneur d'Eryxe.

PAGE de Sophonisbe.

GARDES.

La scène est à Cyrthe, capitale du royaume de Syphax, dans le palais du roi.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

SOPHONISBE.

SOPHONISBE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

SOPHONISBE, BOCCHAR, HERMINIE.

BOCCHAR.

Madame, il étoit tems qu'il vous vînt du secours,
Le siége étoit formé, s'il eût tardé deux jours ;
Les travaux commencés alloient à force ouverte
Tracer autour des murs l'ordre de votre perte ;
Et l'orgueil des Romains se promettoit l'éclat
D'asservir par leur prise, et vous, et tout l'état. 1)
Syphax a dissipé par sa seule présence
De leur ambition la plus fière espérance. 2)
Ses troupes se montrant, au lever du soleil,
Ont de votre ruine arrêté l'appareil.
A peine une heure ou deux elles ont pris haleine,
Qu'il les range en bataille au milieu de la plaine.
L'ennemi fait le même, 3) et l'on voit des deux parts
Nos sillons hérissés de piques et de dards ;

1) . . . . *L'éclat d'asservir vous et tout l'état par une prise.* Solécisme et barbarisme.

2) *La plus fière espérance d'une ambition.* Solécisme et barbarisme.

3) *L'ennemi fait le même.* . . . Barbarisme.

Et l'une et l'autre armée étaler même audace,
Egale ardeur de vaincre et pareille menace.
L'avantage du nombre est dans notre parti;
Ce grand feu des Romains en paroît ralenti;
Du moins de Lælius la prudence inquiète
Sur le point du combat nous envoie un trompette:
On le mène à Syphax, à qui, sans différer,
De sa part il demande une heure à conférer.
Les otages reçus pour cette conférence,
Au milieu des deux camps l'un et l'autre s'avance,
Et si le ciel répond à nos communs souhaits,
Le champ de la bataille enfantera la paix.
Voilà ce que le roi m'a chargé de vous dire,
Et que de tout son cœur à la paix il aspire,
Pour ne plus perdre aucun de ces momens si doux
Que la guerre lui vole en l'éloignant de vous.

SOPHONISBE.

Le roi m'honore trop d'une amour si parfaite.
Dites-lui que j'aspire à la paix qu'il souhaite;
Mais que je le conjure, en cet illustre jour,
De penser à sa gloire, encor plus qu'à l'amour. 1)

1) Vous voyez que l'exposition de la pièce est bien faite. On entre tout d'un coup en matière; on est occupé de grands objets. Les fautes de style, comme *se promettre l'éclat d'asservir vous et l'état, étaler des menaces, envoyer un trompette, une heure à conférer*, sont des minuties qu'il ne faut pas à la vérité négliger, mais qu'on ne doit pas reprendre sévèrement, quand le beau est dominant.

SCENE II.

SOPHONISBE, HERMINIE.

HERMINIE.

MADAME, ou j'entends mal une telle prière,
Ou vos vœux pour la paix n'ont pas votre ame entière; 1)
Vous devez pourtant craindre un vainqueur irrité.

SOPHONISBE.

J'ai fait à Massinisse une infidélité.
Accepté par mon père, et nourri dans Carthage,
Tu vis en tous les deux l'amour croître avec l'âge:
Il porta dans l'Espagne, et mon cœur, et ma foi;
Mais durant cette absence on disposa de moi.
J'immolai ma tendresse au bien de ma patrie:
Pour lui gagner Syphax j'eusse immolé ma vie.
Il étoit aux Romains, et je l'en détachai;
J'étois à Massinisse, et je m'en arrachai:
J'en eus de la douleur, j'en sentis de la gêne;
Mais je servois Carthage, et m'en revoyois reine;
Car afin que le change eût pour moi quelque appas,
Syphax de Massinisse envahit les états,
Et mettoit à mes pieds l'une et l'autre couronne,
Quand l'autre étoit réduit à sa seule personne.
Ainsi contre Carthage et contre ma grandeur,
Tu me vis n'écouter, ni ma foi, ni mon cœur.

1) Des vœux qui n'ont pas une ame entière!

HERMINIE.

Et vous ne craignez point qu'un amant ne se venge,
S'il faut qu'en son pouvoir sa victoire vous range ?

SOPHONISBE.

Nous vaincrons, Herminie, et nos destins jaloux 1)
Voudront faire à leur tour quelque chose pour nous.
Mais si de ce héros je tombe en la puissance,
Peut-être aura-t-il peine à suivre sa vengeance,
Et que ce même amour qu'il m'a plu de trahir,
Ne se trahira pas jusques à me haïr.
Jamais à ce qu'on aime on n'impute d'offense ; 2)
Quelque doux souvenir prend toujours sa défense:

1) Il y a des degrés dans le mauvais comme dans le bon. Cette tirade n'est pas de ce dernier degré qui étonne et qui révolte dans *Pertharite*, dans *Théodore*, dans *Attila*, dans *Agésilas*. Mais si le plus plat des auteurs tragiques s'avisait de dire aujourd'hui *nos destins jaloux voudront faire quelque chose pour nous à leur tour. Un amour qu'il m'a plu de trahir ne se trahira pas jusqu'à me haïr, et l'estime qu'on prend pour un autre mérite*, et *un ordre ambitieux d'un hymen*, et si enfin il étalait sans cesse tous ces misérables lieux communs de politique, y aurait-il assez de sifflets pour lui ?

2) *Jamais à ce qu'on aime on n'impute d'offense, etc.* Le cœur est glacé dès cette scène. Ces dissertations sur l'amour, qui tiennent plus de la comédie que de la tragédie, ne conviennent ni à une femme qui aime véritablement, ni à une ambitieuse comme *Sophonisbe ;* et *Sophonisbe*, qui dans cette scène trouve bon que

L'amant excuse, oublie, et son ressentiment
A toujours malgré lui quelque chose d'amant.
Je sais qu'il peut s'aigrir quand il voit qu'on le quitte,
Par l'estime qu'on prend pour un autre mérite :
Mais lorsqu'on lui préfère un prince à cheveux gris,
Ce choix fait sans amour est pour lui sans mépris ;
Et l'ordre ambitieux d'un hymen politique
N'a rien que ne pardonne un courage héroïque :
Lui-même il s'en console, et trompe sa douleur,
A croire que la main n'a point donné le cœur.
J'ai donc peu de sujet de craindre Massinisse ;
J'en ai peu de vouloir que la guerre finisse ;
J'espère en la victoire, ou du moins en l'appui
Que son reste d'amour me saura faire en lui :
Mais le reste du mien, plus fort qu'on ne présume,
Trouvera dans la paix une prompte amertume ;
Et d'un chagrin secret la sombre et dure loi
M'y fait voir des malheurs qui ne sont que pour moi.

HERMINIE.

J'ai peine à concevoir que le ciel nous envoie
Des sujets de chagrin dans la commune joie ;
Et par quel intérêt un tel reste d'amour
Vous fera des malheurs en ce bienheureux jour.

SOPHONISBE.

Ce reste ne va point à regretter ma perte,

Massinisse ne l'aime point, et qui ne veut pas qu'il en aime une autre, joue dès ce moment un personnage auquel on ne peut jamais s'intéresser.

Dont je prendrois encor l'occasion offerte ; 1)
Mais il est assez fort pour devenir jaloux
De celle dont la paix le doit faire l'époux.
Eryce, ma captive, Eryce, cette reine,
Qui des Gétuliens naquit la souveraine,
Eut aussi-bien que moi des yeux pour ses vertus,
Et trouva de la gloire à choisir mon refus.
Ce fut pour empêcher ce fameux hymenée,
Que Syphax fit la guerre à cette infortunée,
La surprit dans sa ville, et fit en ma faveur
Ce qu'il n'entreprenoit que pour venger sa sœur :
Car tu sais qu'il l'offrit à ce généreux prince,
Et lui voulut pour dot remettre sa province.

HERMINIE.

Je comprends encor moins que peut vous importer
A laquelle des deux il daigne s'arrêter.
Ce fut, s'il m'en souvient, votre prière expresse
Qui lui fit par Syphax offrir cette princesse ;
Et je ne puis trouver matière à vos douleurs
Dans la perte d'un cœur que vous donniez ailleurs.

SOPHONISBE.

Je le donnois, ce cœur où ma rivale aspire ;
Ce don, s'il l'eût souffert, eût marqué mon empire,
Eût montré qu'un amant si maltraité par moi
Prenoit encor plaisir à recevoir ma loi.

1) *Un reste qui ne va point à regretter une perte dont on prendroit encore l'occasion offerte !* Quelles expressions ! quel style !

Aprés m'avoir perdue, il auroit fait connoître
Qu'il vouloit m'être encor tout ce qu'il pouvoit m'être,
Se rattacher à moi par les liens du sang,
Et tenir de ma main la splendeur de son rang.
Mais s'il épouse Eryxe, il montre un cœur rebelle,
Qui me néglige autant qu'il veut brûler pour elle,
Qui brise tous mes fers, et brave hautement
L'éclat de sa disgrace et de mon changement.

HERMINIE.

Certes, si je l'osois, je nommerois caprice
Ce trouble ingénieux à vous faire un supplice,
Et l'obstination des soucis superflus
Dont vous gêne ce cœur quand vous n'en voulez plus.

SOPHONISBE.

Ah! que de notre orgueil tu sais mal la foiblesse,
Quand tu veux que son choix n'ait rien qui m'intéresse!
Des cœurs que la vertu renonce à posséder,
La conquête toujours semble douce à garder;
Sa rigueur n'a jamais le dehors si sévère,
Que leur perte au dedans ne lui devienne amére;
Et de quelque façon qu'elle nous fasse agir,
Un esclave échappé nous fait toujours rougir. 1)

1) *Un esclave échappé nous fait toujours rougir.* Cette petite coquetterie comique, et cette nouvelle dissertation sur les femmes qui veulent toujours conserver leurs amans, sont si déplacées, que la confidente a bien raison de lui dire respectueusement qu'elle est une capricieuse. Ce mot seul de *caprice* ôte au

Qui rejette un beau feu n'aime pas qu'on l'éteigne :
On se plaît à régner sur ce que l'on dédaigne ;
Et l'on ne s'applaudit d'un illustre refus,
Qu'alors qu'on est aimée, après qu'on n'aime plus.
Je veux donc, s'il se peut, que l'heureux Massinisse
Prenne tout autre hymen pour un affreux supplice,
Qu'il m'adore en secret, qu'aucune nouveauté
N'ose le consoler de ma déloyauté ;
Ne pouvant être à moi, qu'il ne soit à personne,
Ou qu'il souffre du moins que mon seul choix le donne :
Je veux penser encor que j'en puis disposer,
Et c'est de quoi la paix me va désabuser.
Juge si j'aurai lieu d'en être satisfaite,
Et par ce que je crains, vois ce que je souhaite.

rôle de *Sophonisbe* toute la dignité qu'il devait avoir, détruit l'intérêt, et est un vice capital. Ajoutez à cette grande faute les défauts continuels de la diction, comme *Erixe* qui avance la douleur de *Sophonisbe* par sa joie, une nouveauté qui n'ose consoler de la déloyauté, un illustre refus, une perte devenue amère au dedans, Herminie qui ne comprend pas que peut importer à laquelle on veuille s'arrêter, un reste d'amour qui ne va point à regretter une perte dont on prendrait encore l'occasion offerte ; et tout ce galimatias absurde qu'on ne remarqua pas assez dans un tems où le goût des Français n'était pas encore formé, et qu'on ne remarque guère aujourd'hui, parce qu'on ne lit pas avec attention, et sur-tout parce que presque personne ne lit les dernières pièces de *Corneille*.

Mais Eryxe déjà commence mon malheur,
Et me vient par sa joie avancer ma douleur.

SCENE III.

ERYXE, SOPHONISBE, HERMINIE, BARCÉE.

ERYXE.

MADAME, une captive oseroit-elle prendre
Quelque part au bonheur que l'on nous vient d'apprendre?

SOPHONISBE.

Le bonheur n'est pas grand tant qu'il est incertain.

ERYXE.

On me dit que le roi tient la paix en sa main;
Et je n'ose douter qu'il ne l'ait résolue.

SOPHONISBE.

Pour être proposée, elle n'est pas conclue;
Et les grands intérêts qu'il y faut ajuster,
Demandent plus d'une heure à les bien concerter.

ERYXE.

Alors que des deux chefs la volonté conspire....

SOPHONISBE.

Que sert la volonté d'un chef qu'on peut dédire?
Il faut l'aveu de Rome, et que d'autre côté
Le sénat de Carthage accepte le traité.

ERYXE.

Lælius le propose, et l'on ne doit pas croire
Qu'au désaveu de Rome il hasarde sa gloire:

Quant à votre sénat le roi n'en dépend point.

SOPHONISBE.

Le roi n'a pas une ame infidelle à ce point ;
Il sait à quoi l'honneur, à quoi sa foi l'engage ;
Et je l'en dédirois s'il traitoit sans Carthage.

ERYXE.

On ne m'avoit pas dit qu'il fallût votre aveu.

SOPHONISBE.

Qu'on vous l'ait dit ou non, il m'importe assez peu.

ERYXE.

Je le crois ; mais enfin donnez votre suffrage,
Et je vous répondrai de celui de Carthage.

SOPHONISBE.

Avez-vous en ces lieux quelque commerce ?

ERYXE.

Aucun.

SOPHONISBE.

D'où le savez-vous donc ?

ERYXE.

D'un peu de sens commun.
On y doit être las de perdre des batailles,
Et d'avoir à trembler pour ses propres murailles.

SOPHONISBE.

Rome nous auroit donc appris l'art de trembler. 1)
Annibal....

ERYXE.

Annibal a pensé l'accabler :

1) . . . . . *L'art de trembler.* On n'avait pas mis encore la peur au rang des arts.

Mais ce tems-là n'est plus, et la valeur d'un homme...

SOPHONISBE.

On ne voit point d'ici ce qui se passe à Rome. 1)
En ce même moment peut-être qu'Annibal
Lui fait tout de nouveau craindre un assaut fatal;
Et que c'est pour sortir enfin de ces alarmes,
Qu'elle nous fait parler de mettre bas les armes.

ERYXE.

Ce seroit pour Carthage un bonheur signalé;
Mais, madame, les dieux vous l'ont-ils révélé?
A moins que de leur voix, l'ame la plus crédule
D'un miracle pareil feroit quelque scrupule.

SOPHONISBE.

Des miracles pareils arrivent quelquefois.
J'ai vu Rome en état de tomber sous nos lois:
La guerre est journalière, et sa vicissitude
Laisse tout l'avenir dedans l'incertitude.

ERYXE.

Le passé le prépare, et le soldat vainqueur
Porte aux nouveaux combats plus de force et de cœur.

SOPHONISBE.

Et si j'en étois crue, on auroit le courage
De ne rien écouter sur ce désavantage,
Et d'attendre un succès hautement emporté,
Qui remît notre gloire en plus d'égalité.

1) On sent combien ce vers, *on ne voit point d'ici ce qui se passe à Rome*, est ridicule dans une tragédie. Si on voulait remarquer tous les mauvais vers, la peine serait trop grande et serait perdue.

ERIXE.

On pourroit fort attendre.

SOPHONISBE.

Et durant cette attente
Vous pourriez n'avoir pas l'ame la plus contente.

ERYXE.

J'ai déjà grand chagrin de voir que de vos mains
Mon sceptre a su passer en celles des Romains ;
Et qu'aujourd'hui, de l'air dont s'y prend Massinisse,
Le vôtre a grand besoin que la paix l'affermisse.

SOPHONISBE.

Quand de pareils chagrins voudront paroître au jour,
Si l'honneur vous est cher, cachez tout votre amour;
Et voyez à quel point votre gloire est flétrie
D'aimer un ennemi de sa propre patrie,
Qui sert des étrangers, dont par un juste accord
Il pouvoit nous aider à repousser l'effort.

ERYXE.

Dépouillé par votre ordre, ou par votre artifice,
Il sert vos ennemis pour s'en faire justice ;
Mais si de les servir il doit être honteux,
Syphax sert comme lui des étrangers comme eux.
Si nous les voulions tous bannir de notre Afrique,
Il faudroit commencer par votre république,
Et renvoyer à Tyr, dont vous êtes sortis,
Ceux par qui nos climats sont presque assujettis.
Nous avons lieu d'avoir pareille jalousie
Des peuples de l'Europe et de ceux de l'Asie ;
Ou si le tems a pu nous naturaliser,

Le même cours du tems les peut favoriser.
J'ose vous dire plus. Si le destin m'obstine
A vouloir qu'en ces lieux leur victoire domine,
Comme nos Tyriens passent pour Africains,
Au milieu de l'Afrique il naîtra des Romains:
Et si de ce qu'on voit nous croyons le présage,
Il en pourra bien naître au milieu de Carthage,
Pour qui notre amitié n'aura rien de honteux,
Et qui sauront passer pour Africains comme eux.

SOPHONISBE.

Vous parlez un peu haut.

ERYXE.

Je suis amante, et reine.

SOPHONISBE.

Et captive de plus.

ERYXE.

On va briser ma chaîne,
Et la captivité ne peut abattre un cœur
Qui se voit assuré de celui du vainqueur.
Il est tel dans vos fers que sous mon diadême:
N'outragez plus ce prince, il a ma foi, je l'aime,
J'ai la sienne, et j'en sais soutenir l'intérêt.
Du reste, si la paix vous plaît ou vous déplaît,
Ce n'est pas mon dessein d'en pénétrer la cause.
La bataille et la paix sont pour moi même chose.
L'une ou l'autre aujourd'hui finira mes ennuis;
Mais l'une vous peut mettre en l'état où je suis.

SOPHONISBE.

Je pardonne au chagrin d'un si long esclavage,
Qui peut avec raison vous aigrir le courage,

Et voudrois vous servir malgré ce grand courroux.

ÉRIXE.

Craignez que je ne puisse en dire autant de vous.
Mais le roi vient, adieu; je n'ai pas l'imprudence
De m'offrir pour troisième à votre conférence;
Et d'ailleurs, s'il vous vient demander votre aveu,
Soit qu'il l'obtienne ou non, il m'importe fort peu. 1)

1) Cette conversation politique entre deux femmes, leurs petites picoteries, n'élèvent l'ame du spectateur ni ne la remuent, et le lecteur est rebuté de voir à tout moment de ces vers de comédie que *Corneille* s'est permis dans toutes ses pièces depuis *Cinna*, et que le succès constant de *Cinna* devait l'engager à proscrire de son style. On pourrait observer les solécismes, les barbarismes de ces deux femmes; et ce qui est bien plus impardonnable, leur langage trivial et comique.

Il n'est pas permis de mettre dans une tragédie des vers tels que ceux-ci :

Avez-vous en ces lieux quelque commerce? Aucun.
D'où le savez-vous donc? D'un peu de sens commun.
On pourrait fort attendre; et pendant cette attente
Vous pourriez n'avoir pas l'ame la plus contente.
On ne sait point d'ici ce qui se passe à Rome;
Mais, madame, les dieux vous l'ont-ils révélé?
. . . . . L'ame la plus crédule,
D'un miracle pareil ferait quelque scrupule.
. . . . . Un succès hautement emporté,
Qui mettrait notre gloire en plus d'égalité.
Du reste si la paix vous plaît ou vous déplaît,
La victoire et la paix sont pour moi même chose, etc. etc.

C'est là ce que *Saint-Evremond* appelle parler avec

SCENE IV.

SYPHAX, SOPHONISBE, HERMINIE, BOCCHAR.

SOPHONISBE.

Hé bien! seigneur, la paix, l'avez-vous résolue?

SYPHAX.

Vous en êtes encor la maîtresse absolue,
Madame, et je n'ai pris trêve pour un moment,
Qu'afin de tout remettre à votre sentiment.
On m'offre le plein calme, on m'offre de me rendre
Ce que dans mes états la guerre a fait surprendre,
L'amitié des Romains, que pour vous j'ai trahis.

SOPHONISBE.

Et que vous offre-t-on, seigneur, pour mon pays?

SYPHAX.

Loin d'exiger de moi que j'y porte mes armes,
On me laisse aujourd'hui tout entier à vos charmes:

dignité; c'est la véritable tragédie. Et l'Andromaque de *Racine* est à ses yeux une pièce dans laquelle il y a des choses qui approchent du bon! Tel est le préjugé, telle est l'envie secrette qu'on porte au mérite nouveau sans presque s'en appercevoir. *Saint-Evremond* était né après *Corneille*, et avait vu naître *Racine*. Osons dire qu'il n'était digne de juger ni l'un, ni l'autre. Il n'y a peut-être jamais eu de réputation plus usurpée que celle de *Saint-Evremond*.

On demande que neutre en ces dissensions,
Je laisse aller le sort de vos deux nations.

SOPHONISBE.

Et ne pourroit-on point vous en faire l'arbitre ?

SYPHAX.

Le ciel sembloit m'offrir un si glorieux titre,
Alors qu'on vit dans Cyrthe entrer d'un pas égal,
D'un côté Scipion, et de l'autre Asdrubal.
Je vis ces deux héros jaloux de mon suffrage,
Le briguer, l'un pour Rome, et l'autre pour Carthage :
Je les vis à ma table, et sur un même lit;
Et comme ami commun, j'aurois eu tout crédit.
Votre beauté, madame, emporta la balance;
De Carthage pour vous j'embrassai l'alliance;
Et comme on ne veut point d'arbitre intéressé,
C'est beaucoup aux vainqueurs d'oublier le passé.
En l'état où je suis, deux batailles perdues,
Mes villes, la plupart surprises ou rendues,
Mon royaume, d'argent et d'hommes affoibli,
C'est beaucoup de me voir tout d'un coup rétabli.
Je reçois sans combat le prix de la victoire;
Je rentre sans péril en ma première gloire;
Et ce qui plus que tout a lieu de m'être doux,
Il m'est permis enfin de vivre auprès de vous.

SOPHONISBE.

Quoi que vous résolviez, c'est à moi d'y souscrire;
J'oserai toutefois m'enhardir à vous dire,
Qu'avec plus de plaisir je verrois ce traité,
Si j'y voyois pour vous, ou gloire, ou sureté.

Mais, seigneur, m'aimez-vous encor?

SYPHAX.

Si je vous aime?

SOPHONISBE.

Oui, m'aimez-vous encor, seigneur?

SYPHAX.

Plus que moi-même.

SOPHONISBE.

Si mon amour égal rend vos jours fortunés,
Vous souvient-il encor de qui vous les tenez?

SYPHAX.

De vos bontés, madame.

SOPHONISBE.

Ah! cessez, je vous prie,
De faire en ma faveur outrage à ma patrie.
Un autre avoit le choix de mon père et le mien,
Elle seule pour vous rompit ce doux lien.
Je brûlois d'un beau feu, je promis de l'éteindre;
J'ai tenu ma parole, et j'ai su m'y contraindre.
Mais vous ne tenez pas, seigneur, à vos amis
Ce qu'acceptant leur don vous leur avez promis;
Et pour ne pas user vers vous d'un mot trop rude,
Vous montrez pour Carthage un peu d'ingratitude.
Quoi! vous qui lui devez ce bonheur de vos jours,
Vous, que mon hymenée engage à son secours,
Vous, que votre serment attache à sa défense,
Vous manquez de parole et de reconnoissance!
Et pour remercîment de me voir en vos mains,
Vous la livrez vous-même en celle des Romains!

Vous brisez le pouvoir dont vous m'avez reçue;
Et je serai le prix d'une amitié rompue!
Moi, qui pour en éteindre à jamais les grands nœuds,
Ai d'un amour si juste éteint les plus beaux feux!
Moi, que vous protestez d'aimer plus que vous-même!
Ah! seigneur, le dirai-je? est-ce ainsi que l'on m'aime?

SYPHAX.

Si vous m'aimiez, madame, il vous seroit bien doux
De voir comme je veux ne vous devoir qu'à vous.
Vous ne vous plairiez pas à montrer dans votre ame
Les restes odieux d'une première flâme,
D'un amour dont l'hymen qu'on a vu nous unir
Devroit avoir éteint jusques au souvenir.
Vantez-moi vos appas, montrez avec courage
Ce prix impérieux dont m'achète Carthage;
Avec tant de hauteur prenez son intérêt,
Qu'il me faille en esclave agir comme il lui plaît:
Au moindre soin des miens traitez-moi d'infidelle,
Et ne me permettez de régner que sous elle:
Mais épargnez ce comble aux malheurs que je crains,
D'entendre aussi vanter ces beaux feux mal éteints;
Et de vous en voir l'ame encor toute obsédée,
En ma présence même en caresser l'idée.

SOPHONISBE.

Je m'en souviens, seigneur, lorsque vous oubliez
Quels vœux mon changement vous a sacrifiés;
Et saurai l'oublier, quand vous ferez justice
A ceux qui vous ont fait un si grand sacrifice.

Au reste, pour ouvrir tout mon cœur avec vous,
Je n'aime point Carthage à l'égal d'un époux;
Mais bien que moins soumise à son destin qu'au vôtre,
Je crains également, et pour l'un, et pour l'autre;
Et ce que je vous suis ne sauroit empêcher
Que le plus malheureux ne me soit le plus cher.
Jouissez de la paix qui vous vient d'être offerte,
Tandis que j'irai plaindre et partager sa perte;
J'y mourrai sans regret, si mon dernier moment
Vous laisse en quelque état de régner surement.
Mais Carthage détruite, avec quelle apparence
Oserez-vous garder cette fausse espérance?
Rome qui vous redoute, et vous flatte aujourd'hui,
Vous craindra-t-elle encor, vous voyant sans appui?
Elle qui de la paix ne jette les amorces,
Que par le seul besoin de séparer nos forces;
Et qui dans Massinisse, et voisin, et jaloux,
Aura toujours de quoi se brouiller avec vous?
Tous deux vous devront tout. Carthage abandonnée
Vaut pour l'un et pour l'autre une grande journée:
Mais un esprit aigri n'est jamais satisfait,
Qu'il n'ait vengé l'injure en dépit du bienfait.
Pensez-y, votre armée est la plus forte en nombre;
Les Romains ont tremblé dès qu'ils en ont vu l'ombre.
Utique à l'assiéger retient leur Scipion;
Un tems bien pris peut tout, pressez l'occasion.
De ce chef éloigné la valeur peu commune,
Peut-être à sa personne attache leur fortune;
Il tient auprès de lui la fleur de leurs soldats.

En tout évènement Cyrthe vous tend les bras;
Vous tiendrez, et longtems, dedans cette retraite :
Mon père cependant répare sa défaite,
Hannon a de l'Espagne amené du secours :
Annibal vient lui-même ici dans peu de jours.
Si tout cela vous semble un léger avantage,
Renvoyez-moi, seigneur, me perdre avec Carthage;
J'y périrai sans vous, vous régnerez sans moi;
Vous préserve le ciel de ce que je prévoi :
Et daigne son courroux, me prenant seul en bute,
M'exempter par ma mort de pleurer votre chute!

SYPHAX.

A des charmes si forts joindre celui des pleurs!
Soulever contre moi ma gloire et vos douleurs!
C'est trop, c'est trop, madame, il faut vous satisfaire.
Le plus grand des malheurs seroit de vous déplaire;
Et tous mes sentimens veulent bien se trahir,
A la douceur de vaincre ou de vous obéir.
La paix eût sur ma tête assuré ma couronne,
Il faut la refuser, Sophonisbe l'ordonne;
Il faut servir Carthage, et hasarder l'état;
Mais que deviendrez-vous, si je meurs au combat?
Qui sera votre appui, si le sort des batailles
Vous rend un corps sans vie au pied de nos murailles?

SOPHONISBE.

Je vous répondrois bien qu'après votre trépas
Ce que je deviendrai ne vous regarde pas.
Mais j'aime mieux, seigneur, pour vous tirer de peine,
Vous dire que je sais vivre et mourir en reine.

SYPHAX.

N'en parlons plus, madame. Adieu, pensez à moi,
Et je saurai pour vous vaincre ou mourir en roi. 1)

Fin du premier acte.

1) Cette scène devrait être intéressante et sublime. *Sophonisbe* veut forcer son mari à prendre le parti de Carthage contre les Romains. C'est un grand objet, et digne de *Corneille*. Si cet objet n'est pas rempli, c'est en partie la faute du style : c'est cette répétition, *m'aimez-vous, seigneur? oui, m'aimez-vous encor?* c'est cette imitation du discours de *Pauline* à *Polyeucte* :

Moi, qui pour en éteindre à jamais les grands nœuds,
Ai d'un amour si juste éteint les plus beaux feux.

Imitation mauvaise; car le sacrifice que *Pauline* a fait de son amour pour *Sévère* est touchant, et le sacrifice de *Massinisse* que *Sophonisbe* a fait à l'ambition, est d'un genre tout différent. Enfin *Syphax* est faible; *Sophonisbe* veut gouverner son mari. La scène n'est pas assez fortement écrite, et tout est froid.

Je ne parle point de Carthage abandonnée, qui vaut pour l'un et pour l'autre une grande journée. Je ne parle pas du style qui devrait réparer les vices du fond, et qui les augmente.

ACTE SECOND. 1)

SCENE I.

ERYXE, BARCÉE.

ERYXE.

QUEL désordre, Barcée, ou plutôt quel supplice
M'apprêtoit la victoire à revoir Massinisse!

1) On retrouve dans ce second acte des étincelles du feu qui avait animé l'auteur de *Cinna* et de *Polyeucte*, etc. Cependant la pièce de *Corneille* n'eut qu'un médiocre succès, et la *Sophonisbe* de *Mairet* continua à être représentée. Je crois en trouver la raison jusque dans les beaux endroits même de la *Sophonisbe* de *Corneille*. *Eryxe*, cette ancienne maîtresse de *Massinisse*, démêle très-bien l'amour de *Massinisse* pour sa rivale : tout ce qu'elle dit est vrai, mais ce vrai ne peut toucher ; elle annonce elle-même que *Sophonisbe* est aimée ; dès-lors plus d'incertitude dans l'esprit du spectateur, plus de suspension, plus de crainte. *Mairet* avait eu l'art de tenir les esprits en suspens : on ne sait d'abord chez lui si *Massinisse* pardonnera ou non à sa captive. C'est beaucoup que dans le tems grossier où *Mairet* écrivait, il devinât ce grand art d'intéresser. Sa pièce était à la vérité remplie de vers de comédie et de longues déclamations, mais ce goût subsista très-long-tems, et il n'y avait qu'un petit nombre d'esprits éclairés qui s'apperçussent de ces défauts. On aimait encore, ainsi que nous

Et que de mon destin l'obscure trahison
Sur mes souhaits remplis a versé de poison !
Syphax est prisonnier ; Cyrthe, toute éperdue
A ce triste spectacle aussitôt s'est rendue.
Sophonisbe, en dépit de toute sa fierté,
Va gémir à son tour dans la captivité :
Le ciel finit la mienne, et je n'ai plus de chaînes,
Que celles qu'avec gloire on voit porter aux reines ;
Et lorsqu'aux mêmes fers je crois voir mon vainqueur,
Je doute en le voyant, si j'ai part en son cœur.
En vain l'impatience à le chercher m'emporte ;
En vain de ce palais je cours jusqu'à la porte,
Et m'ose figurer, en cet heureux moment,
Sa flâme impatiente, et forte également :

l'avons remarqué souvent, ces longues tirades raisonnées, qui, à l'aide de cinq ou six vers pompeux, et de la déclamation ampoulée d'un acteur, subjuguaient l'imagination d'un parterre, alors peu instruit, qui admirait ce qu'il entendait et ce qu'il n'entendait pas. Des vers durs, entortillés, obscurs, passaient à la faveur de quelques vers heureux. On ne connaissait pas la pureté et l'élégance continue du style.

La pièce de *Mairet* subsista donc, ainsi que plusieurs ouvrages de *Desmarets*, de *Tristan*, de *Durier*, de *Rotrou*, jusqu'à ce que le goût du public fût formé.

La *Sophonisbe* de *Corneille* tomba ensuite comme les autres pièces de tous ces auteurs ; elle est plus fortement écrite, mais non plus purement ; et avec l'incorrection et l'obscurité continuelle du style, elle a le grand défaut d'être absolument sans intérêt, comme le lecteur peut le sentir à chaque page.

Je l'ai vu, mais surpris, mais troublé de ma vue ;
Il n'étoit point lui-même alors qu'il m'a reçue ;
Et ses yeux égarés marquoient un embarras,
A faire assez juger qu'il ne me cherchoit pas.
J'ai vanté sa victoire, et je me suis flattée
Jusqu'à m'imaginer que j'étois écoutée :
Mais quand pour me répondre il s'est fait un effort
Son compliment au mien n'a point eu de rapport ;
Et j'ai trop vu par là qu'un si profond silence
Attachoit sa pensée ailleurs qu'à ma présence ;
Et que l'emportement d'un entretien secret
Sous un front attentif cachoit l'esprit distrait.

BARCÉE.

Les soins d'un conquérant vous donnent trop d'alarmes.
C'est peu que devant lui Cyrthe ait mis bas les armes,
Qu'elle se soit rendue, et qu'un commun effroi
L'ait fait à tout son peuple accepter pour son roi,
Il lui faut s'assurer des places et des portes,
Pour en demeurer maître, y poster ses cohortes ;
Ce devoir se préfère aux soucis les plus doux ;
Et s'il en étoit quitte, il seroit tout à vous.

ERYXE.

Il me l'a dit lui-même, alors qu'il m'a quittée ;
Mais j'ai trop vu d'ailleurs son ame inquiétée ;
Et de quelque couleur que tu couvres ses soins,
Sa nouvelle conquête en occupe le moins.
Sophonisbe, en un mot, et captive, et pleurante,
L'emporte sur Eryxe, et reine, et triomphante ;

Et si je m'en rapporte à l'accueil différent,
Sa disgrace peut plus qu'un sceptre qu'on me rend.
Tu l'as pu remarquer. Du moment qu'il l'a vue,
Ses troubles ont cessé, sa joie est revenue :
Ces charmes à Carthage autrefois adorés
Ont soudain réuni ses regards égarés.
Tu l'as vue étonnée, et tout ensemble altière,
Lui demander l'honneur d'être sa prisonnière,
Le prier fièrement qu'elle pût en ses mains
Eviter le triomphe et les fers des Romains.
Son orgueil que ses pleurs sembloient vouloir dédire,
Trouvoit l'art en pleurant d'augmenter son empire ;
Et sure du succès, dont cet art répondoit,
Elle prioit bien moins qu'elle ne commandoit.
Aussi sans balancer il a donné parole
Qu'elle ne seroit point traînée au Capitole,
Qu'il en sauroit trouver un moyen assuré ;
En lui tendant la main, sur l'heure il l'a juré ;
Et n'eût pas borné là son ardeur renaissante,
Mais il s'est souvenu qu'enfin j'étois présente ;
Et les ordres qu'aux siens il avoit à donner,
Ont servi de prétexte à nous abandonner.
Que dis-je? Pour moi seule affectant cette fuite,
Jusqu'au fond du palais des yeux il l'a conduite ;
Et si tu t'en souviens, j'ai toujours soupçonné
Que cet amour jamais ne fut déraciné.
Chez moi, dans Hyarbée, où le mien trop facile
Prêtoit à sa déroute un favorable asile,
Détrôné, vagabond, et sans appui que moi,

Quand j'ai voulu parler contre ce cœur sans foi,
Et qu'à cet infidelle imputant sa misère,
J'ai cru surprendre un mot de haine, ou de colère,
Jamais son feu secret n'a manqué de détours
Pour me forcer moi-même à changer de discours;
Ou si je m'obstinois à le faire répondre,
J'en tirois pour tout fruit de quoi mieux me confondre,
Et je n'en arrachois que de profonds hélas,
Et qu'enfin son amour ne la méritoit pas.
Juge par ces soupirs que produisoit l'absence,
Ce qu'à leur entrevue a produit la présence.

BARCÉE.

Elle a produit sans doute un effet de pitié,
Où se mêle peut-être une ombre d'amitié.
Vous savez qu'un cœur noble et vraiment magnanime,
Quand il bannit l'amour, aime à garder l'estime;
Et que, bien qu'offensé par le choix d'un mari,
Il n'insulte jamais à ce qu'il a chéri.
Mais quand bien vous auriez tout lieu de vous en plaindre,
Sophonisbe, après tout, n'est point pour vous à craindre;
Eût-elle tout son cœur, elle l'auroit en vain,
Puisqu'elle est hors d'état de recevoir sa main.
Il vous la doit, madame.

ERYXE.

Il me la doit, Barcée;
Mais que sert une main par le devoir forcée?
Et qu'en auroit le don pour moi de précieux,
S'il faut que son esclave ait son cœur à mes yeux?

Je sais bien que des rois la fière destinée
Souffre peu que l'amour règle leur hymenée ;
Et que leur union souvent pour leur malheur
N'est que du sceptre au sceptre, et non du cœur au cœur :
Mais je suis au dessus de cette erreur commune.
J'aime en lui sa personne autant que sa fortune ;
Et je n'en exigeai qu'il reprît ses états,
Que de peur que mon peuple en fît trop peu de cas.
Des actions des rois ce téméraire arbitre
Dédaigne insolemment ceux qui n'ont que le titre ;
Jamais d'un roi sans trône il n'eût souffert la loi,
Et ce mépris peut-être eût passé jusqu'à moi.
Il falloit qu'il lui vît sa couronne à la tête,
Et que ma main devînt sa dernière conquête,
Si nous voulions régner avec l'autorité
Que le juste respect doit à la dignité.
J'aime donc Massinisse, et je prétends qu'il m'aime :
Je l'adore, et je veux qu'il m'adore de même ;
Et pour moi son hymen seroit un long ennui,
S'il n'étoit tout à moi, comme moi tout à lui.
Ne t'étonne donc point de cette jalousie
Dont à ce froid abord mon ame s'est saisie ;
Laisse-la-moi souffrir sans me la reprocher ;
Sers-la si tu peux, et m'aide à la cacher.
Pour juste aux yeux de tous qu'en puisse être la cause :
Une femme jalouse à cent mépris s'expose ;
Plus elle fait de bruit, moins on en fait d'état,
Et jamais ses soupçons n'ont qu'un honteux éclat.
Je veux donner aux miens une route diverse,

A ces amans suspects laisser libre commerce ;
D'un œil indifférent en regarder le cours,
Fuir toute occasion de troubler leurs discours,
Et d'un hymen douteux éviter le supplice,
Tant que je douterai du cœur de Massinisse.
Le voici : nous verrons par son empressement
Si je me suis trompée en ce pressentiment. 1)

SCENE II.

MASSINISSE, ERYXE, BARCÉE, MÉZÉTULLE.

MASSINISSE. 2)

Enfin, maître absolu des murs et de la ville,
Je puis vous rapporter un esprit plus tranquille,

1) On sent dans cette scène combien *Erixe* est froide et rebutante :

Elle aime donc Massinisse et prétend qu'il l'aime ;
Elle l'adore, et veut qu'il l'adore de même.
Pour juste aux yeux de tous qu'en puisse être la cause,
Une femme jalouse à cent mépris s'expose.
Plus elle fait de bruit, moins on en fait d'état.

Est-ce là une comédie de *Montfleuri?* Est-ce une tragédie de *Corneille?*

2) Cette scène est aussi froide et aussi comiquement écrite que la précédente. *Massinisse* est non-seulement le maître de la ville, mais aussi des murs ; il voit céder les soins de la victoire aux douceurs de l'amour en ce reste de jour ; il n'aurait plus sujet d'aucune in-

Madame, et voir céder en ce reste du jour
Les soins de la victoire aux douceurs de l'amour.
Je n'aurois plus sujet d'aucune inquiétude,
N'étoit que je ne puis sortir d'ingratitude,
Et que dans mon bonheur il n'est pas bien en moi
De m'acquitter jamais de ce que je vous doi.
Les forces qu'en mes mains vos bontés ont remises,
Vous ont laissée en proie à de lâches surprises,
Et me rendoient ailleurs ce qu'on m'avoit ôté,
Tandis qu'on vous ôtoit, et sceptre, et liberté.
Ma première victoire a fait votre esclavage;
Celle-ci qui le brise est encor votre ouvrage:
Mes bons destins par vous ont eu tout leur effet;
Et je suis seulement ce que vous m'avez fait.
Que peut donc tout l'effort de ma reconnoissance,
Lorsque je tiens de vous ma gloire et ma puissance?
Et que vous puis-je offrir que votre propre bien,
Quand je vous offrirai votre sceptre et le mien?

ERYXE.

Quoi qu'on puisse devoir, aisément on s'acquitte,
Seigneur, quand on se donne avec tant de mérite:
C'est un rare présent qu'un véritable roi,
Qu'a rendu sa victoire enfin digne de moi.

quiétude, n'était qu'il ne peut sortir d'ingratitude: quand on fait parler ainsi ses héros, il faut se taire. *Erixe* dit autant de sottises que *Massinisse*; j'appelle hardiment les choses par leur nom: et j'ai cette hardiesse, parce que j'idolâtre les beaux morceaux du *Cid*, des *Horace*, de *Cinna*, de *Polyeucte* et de *Pompée*.

Si dans quelques malheurs pour vous je suis tombée,
Nous pourrons en parler un jour dans Hyarbée,
Lorsqu'on nous y verra dans un rang souverain,
La couronne à la tête, et le sceptre à la main.
Ici nous ne savons encor ce que nous sommes :
Je tiens tout fort douteux, tant qu'il dépend des hommes,
Et n'ose m'assurer que nos amis jaloux
Consentent l'union des deux trônes en nous.
Ce qu'avec leurs héros vous avez de pratique,
Vous a dû mieux qu'à moi montrer leur politique.
Je ne vous en dis rien : un souci plus pressant,
Et, si j'ose le dire, assez embarrassant,
Où même ainsi que vous la pitié m'intéresse,
Vous doit inquiéter touchant votre promesse :
Dérober Sophonisbe au pouvoir des Romains,
C'est un pénible ouvrage, et digne de vos mains ;
Vous devez y penser.

MASSINISSE.

Un peu trop téméraire,
Peut-être ai-je promis plus que je ne puis faire.
Les pleurs de Sophonisbe ont surpris ma raison.
L'opprobre du triomphe est pour elle un poison ;
Et j'ai cru que le ciel l'avoit assez punie,
Sans la livrer moi-même à tant d'ignominie.
Madame, il est bien dur de voir déshonorer
L'autel où tant de fois on s'est plu d'adorer ;
Et l'ame ouverte au bien que le ciel lui renvoie,
Ne peut rien refuser dans ce comble de joie :
Mais quoi que ma promesse ait de difficultés,

L'effet en est aisé si vous y consentez.

ERYXE.

Si j'y consens? Bien plus, seigneur, je vous en prie.
Voyez s'il faut agir de force ou d'industrie;
Et concertez ensemble en toute liberté
Ce que dans votre esprit vous avez projeté.
Elle vous cherche exprès.

SCENE III.

SOPHONISBE, ERYXE, MASSINISSE, BARCÉE, HERMINIE.

ERYXE.

Tout a changé de face;
Madame, et les destins vous ont mise en ma place:
Vous me deviez servir malgré tout mon courroux,
Et je fais à présent même chose pour vous;
Je vous l'avois promis, et je vous tiens parole.

SOPHONISBE.

Je vous suis obligée, et ce qui m'en console,
C'est que tout peut changer une seconde fois;
Et je vous rendrai lors tout ce que je vous dois.

ERYXE.

Si le ciel jusque-là vous en laisse incapable;
Vous pourrez quelque tems être ma redevable,
Non tant d'avoir parlé, d'avoir prié pour vous,
Comme de vous céder un entretien si doux.

Voyez si c'est vous rendre un fort méchant office,
Que vous abandonner le prince Massinisse.

SOPHONISBE.

Ce n'est pas mon dessein de vous le dérober.

ERYXE.

Peut-être en ce dessein pourriez-vous succomber;
Mais, seigneur, quel qu'il soit, je n'y mets point d'obstacle.
Un héros, comme un dieu, peut faire des miracles;
Et s'il faut mon aveu pour en venir à bout,
Soyez sûr de nouveau que je consens à tout.
Adieu. 1)

SCENE IV.

MASSINISSE, SOPHONISBE, HERMINIE, MÉZÉTULLE.

SOPHONISBE.

Pardonnez-vous à cette inquiétude
Que fait de mon destin la triste incertitude, 2)

1) Ce qui fait que cette petite scène de bravades entre *Eryxe* et *Sophonisbe* est froide, c'est qu'elle ne change rien à la situation, c'est qu'elle est inutile, c'est que ces deux femmes ne se bravent que pour se braver.

2) On a dit que ce qui déplut davantage dans la *Sophonisbe* de *Corneille*, c'est que cette reine épouse le vainqueur de son mari le même jour que ce mari est prisonnier. Il se peut qu'une telle indécence, un tel mépris de la pudeur et des lois, ait révolté tous les esprits bien faits; mais les actions les plus condam-

Seigneur ? et cet espoir que vous m'avez donné,
Vous fera-t-il aimer d'en être importuné ?
Je suis Carthaginoise, et d'un sang que vous-même
N'avez que trop jugé digne du diadême :
Jugez par là l'excès de ma confusion,
A me voir attaché au char de Scipion ;
Et si ce qu'entre nous on vit d'intelligence
Ne nous convaincra point d'une indigne vengeance,
Si vous écoutez plus de vieux ressentimens
Que le sacré respect de vos derniers sermens.
Je fus ambitieuse, inconstante et parjure :
Plus votre amour fut grand, plus grande en est l'injure :

nables, les plus révoltantes, sont très-souvent admises dans la tragédie, quand elles sont amenées et traitées avec un grand art : il n'y en a point du tout ici, et les discours que se tiennent ces deux amans n'étaient pas capables de faire excuser ce second mariage dans la maison même qu'habite encore le premier mari.

Pardonnez, monsieur, à l'inquiétude que l'incertitude de mon destin fait. Jugez l'excès de ma confusion. Si ce qu'on vit d'intelligence entre nous ne nous convaincra point d'une vengeance indigne. Mais plus l'injure est grande, d'autant mieux éclate la générosité de servir une ingrate, mise par votre bras lui-même hors d'état d'en reconnaître l'éclat.

Cet horrible galimatias hérissé de solécismes, est-il bien propre à faire pardonner à *Sophonisbe* l'insolente indécence de sa condnite.

On ne peut excuser *Corneille* qu'en disant qu'il a fait *Cinna*.

Mais plus il a paru, plus il vous fait de lois
Pour défendre l'honneur de votre premier choix ;
Et plus l'injure est grande, et d'autant mieux éclate
La générosité de servir une ingrate,
Que votre bras lui-même a mise hors d'état
D'en pouvoir dignement reconnoître l'éclat.

MASSINISSE.

Ah ! si vous m'en devez quelque reconnoissance,
Cessez de vous en faire une fausse impuissance :
De quelque dur revers que vous sentiez les coups
Vous pouvez plus pour moi que je ne puis pour vous.
Je dis plus : je ne puis pour vous aucune chose,
A moins qu'à m'y servir ce revers vous dispose.
J'ai promis, mais sans vous j'aurois promis en vain ;
J'ai juré, mais l'effet dépend de votre main.
Autre qu'elle en ces lieux ne peut briser vos chaînes ;
En un mot le triomphe est un supplice aux reines ;
La femme du vaincu ne le peut éviter,
Mais celle du vainqueur n'a rien à redouter.
De l'une il est aisé que vous deveniez l'autre ;
Votre main par mon sort peut relever le vôtre ;
Mais vous n'avez qu'un heure, ou plutôt qu'un moment,
Pour résoudre votre ame à ce grand changement.
Demain Lælius entre, et je ne suis plus maître ;
Et quelque amour en moi que vous voyiez renaître,
Quelques charmes en vous qui puissent me ravir,
Je ne puis que vous plaindre, et non pas vous servir.
C'est vous parler sans doute avec trop de franchise ;
Mais le péril....

SOPHONISBE.

De grace, excusez ma surprise.
Syphax encor vivant, voulez-vous qu'aujourd'hui...

MASSINISSE.

Vous me fûtes promise auparavant qu'à lui;
Et cette foi donnée, et reçue à Carthage,
Quand vous voudrez m'aimer, d'avec lui vous dégage.
Si de votre personne il s'est vu possesseur,
Il en fut moins l'époux que l'heureux ravisseur;
Et sa captivité qui rompt cet hymenée,
Laisse votre main libre, et la sienne enchaînée.
Rendez-vous à vous-même, et s'il vous peut venir
De notre amour passé quelque doux souvenir;
Si ce doux souvenir peut avoir quelque force...

SOPHONISBE.

Quoi! vous pourriez m'aimer après un tel divorce,
Seigneur, et recevoir de ma légéreté
Ce que vous déroba tant d'infidélité?

MASSINISSE.

N'attendez point, madame, ici que je vous die
Que je ne vous impute aucune perfidie;
Que mon peu de mérite, et mon trop de malheur
Ont seuls forcé Carthage à forcer votre cœur;
Que votre changement n'éteignit point ma flâme,
Qu'il ne vous ôta point l'empire de mon ame,
Et que si j'ai porté la guerre en vos états,
Vous étiez la conquête où prétendoit mon bras.
Quand le tems est trop cher pour le perdre en paroles,
Toutes ces vérités sont des discours frivoles;

Il faut ménager mieux ce moment de pouvoir.
Demain Lælius entre, il le peut dès ce soir;
Avant son arrivée assurez votre empire :
Je vous aime, madame, et c'est assez vous dire.
Je n'examine point quels sentimens pour moi
Me rendront les effets d'une première foi;
Que votre ambition, que votre amour choisisse,
L'opprobre est d'un côté, de l'autre Massinisse.
Il faut aller à Rome, ou me donner la main;
Ce grand choix ne se peut différer à demain :
Le péril presse autant que mon impatience;
Et quoi que mes succès m'offrent de confiance,
Avec tout mon amour je ne puis rien pour vous,
Si demain Rome en moi ne trouve votre époux.

SOPHONISBE.

Il faut donc qu'à mon tour je parle avec franchise,
Puisqu'un péril si grand ne veut point de remise.
L'hymen que vous m'offrez peut rallumer mes feux,
Et pour briser mes fers, rompre tous autres nœuds;
Mais avant qu'il vous rende à votre prisonnière,
Je veux que vous voyiez son ame toute entière,
Et ne puissiez un jour vous plaindre avec sujet
De n'avoir pas bien vu ce que vous aurez fait.
Quand j'épousai Syphax, je n'y fus point forcée;
De quelques traits pour vous que l'amour m'eût blessée,
Je vous quittai sans peine, et tous mes vœux trahis
Cédèrent avec joie au bien de mon pays :
En un mot, j'ai reçu du ciel pour mon partage
L'aversion de Rome, et l'amour de Carthage.

Vous aimez Lælius, vous aimez Scipion,
Vous avez lieu d'aimer toute leur nation;
Aimez-la, j'y consens, mais laissez-moi ma haine.
Tant que vous serez roi, souffrez que je sois reine;
Avec la liberté d'aimer et de haïr,
Et sans nécessité de craindre ou d'obéir.
Voilà quelle je suis, et quelle je veux être.
J'accepte votre hymen, mais pour vivre sans maître;
Et ne quitterois point l'époux que j'avois pris,
Si Rome se pouvoit éviter qu'à ce prix.
A ces conditions me voulez-vous pour femme?

MASSINISSE.

A ces conditions prenez toute mon ame;
Et s'il vous faut encor quelques nouveaux sermens...

SOPHONISBE.

Ne perdez point, seigneur, ces précieux momens;
Et puisque sans contrainte il m'est permis de vivre,
Faites tout préparer, je m'apprête à vous suivre.

MASSINISSE.

J'y vais, mais de nouveau gardez que Lælius...

SOPHONISBE.

Cessez de vous gêner par des soins superflus;
J'en connois l'importance, et vous rejoins au temple. 1)

1) Scène froide encore, parce que le spectateur sait déjà quel parti a pris *Massinisse*, parce qu'elle est dénuée de grandes passions, et de grands mouvemens de l'ame.

SCENE V.

SOPHONISBE, HERMINIE.

SOPHONISBE.

Tu vois, mon bonheur passe, et l'espoir, et l'exemple ;
Et c'est, pour peu qu'on aime, une extrême douceur,
De pouvoir accorder sa gloire avec son cœur :
Mais c'en est une ici bien autre, et sans égale,
D'enlever, et si tôt, ce prince et ma rivale,
De lui faire tomber le triomphe des mains,
Et prendre sa conquête aux yeux de ses Romains.
Peut-être avec le tems j'en aurai l'avantage
De l'arracher à Rome, et le rendre à Carthage ;
Je m'en réponds déjà sur le don de sa foi ;
Il est à mon pays, puisqu'il est tout à moi.
A ce nouvel hymen c'est ce qui me convie,
Non l'amour, non la peur de me voir asservie.
L'esclavage aux grands cœurs n'est point à redouter,
Alors qu'on sait mourir, on sait tout éviter :
Mais comme enfin la vie est bonne à quelque chose, 1)
Ma patrie elle-même à ce trépas s'oppose,
Et m'en désavoûroit, si j'osois me ravir
Les moyens que l'amour m'offre de la servir.
Le bonheur surprenant de cette préférence
M'en donne une assez juste et flatteuse espérance ;

1) . . . . *La vie est bonne à quelque chose.* Quels discours et quels raisonnemens !

Que ne pourrai-je point, si dès qu'il m'a pu voir
Mes yeux d'une autre reine ont détruit le pouvoir?
Tu l'as vu comme moi, qu'aucun retour vers elle
N'a montré qu'avec peine il lui fût infidelle;
Il ne l'a point nommée, et pas même un soupir
N'en a fait soupçonner le moindre souvenir.

HERMINIE.

Ce sont grandes douceurs que le ciel vous renvoie;
Mais il manque le comble à cet excès de joie,
Dont vous vous sentiriez encor bien mieux saisir,
Si vous voyiez qu'Eryxe en eût du déplaisir.
Elle est indifférente, ou plutôt insensible;
A vous servir contr'elle elle fait son possible:
Quand vous prenez plaisir à troubler son discours,
Elle en prend à laisser au vôtre un libre cours;
Et ce héros enfin que votre soin obsède,
Semble ne vous offrir que ce qu'elle vous cède.
Je voudrois qu'elle vît un peu plus son malheur,
Qu'elle en fît hautement éclater la douleur,
Que l'espoir inquiet de se voir son épouse
Jetât un plein désordre en son ame jalouse,
Que son amour pour lui fût sans bonté pour vous.

SOPHONISBE.

Que tu te connois mal en sentimens jaloux!
Alors qu'on l'est si peu qu'on ne pense pas l'être,
On n'y réfléchit point, on laisse tout paroître;
Mais quand on l'est assez pour s'en appercevoir,
On met tout son possible à n'en laisser rien voir.

Eryxe qui connoît et qui hait sa foiblesse ;
La renferme au dedans, et s'en rend la maîtresse ;
Mais cette indifférence où tant d'orgueil se joint,
Ne part que d'un dépit jaloux au dernier point ;
Et sa fausse bonté se trahit elle-même
Par l'effort qu'elle fait à se montrer extrême :
Elle est étudiée, et ne l'est pas assez
Pour échapper entière aux yeux intéressés.
Allons sans perdre tems l'empêcher de nous nuire,
Et prévenir l'effet qu'elle pourroit produire. 1)

Fin du second acte.

1) Scène plus froide encore, parce que *Sophonisbe* ne fait que raisonner avec sa confidente sur ce qui vient de se passer. Par-tout où il n'y a ni crainte, ni espérance, ni combats du cœur, ni infortunes attendrissantes, il n'y a point de tragédie. Encore si la froideur était un peu ranimée par l'éloquence de la poésie ! Mais une prose incorrecte et rimée ne fait qu'augmenter les vices de la construction de la pièce.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

MASSINISSE, MÉZÉTULLE.

MÉZÉTULLE.

Oui, seigneur, j'ai donné vos ordres à la porte, 1)
Que jusques à demain aucun n'entre, ni sorte,
A moins que Lælius vous dépêche quelqu'un.
Au reste, votre hymen fait le bonheur commun.
Cette illustre conquête est une autre victoire,
Que prennent les vainqueurs pour un surcroît de gloire,
Et qui fait aux vaincus bannir tout leur effroi,
Voyant régner leur reine avec leur nouveau roi.
Cette union à tous promet des biens solides,
Et réunit sous vous tous les cœurs des Numides.

MASSINISSE

Mais Eryxe?

MÉZÉTULLE.

J'ai mis des gens à l'observer,
Et suis allé moi-même après eux la trouver,
De peur qu'un contre-tems de jalouse colère
Allât jusqu'aux autels en troubler le mystère.

1) Mêmes défauts par-tout. Quel fruit tirerait-on des remarques que nous pourrions faire? Il n'y a que le bon qui mérite d'être discuté.

D'abord qu'elle a tout su, son visage étonné,
Aux troubles du dedans sans doute a trop donné;
Du moins à ce grand coup elle a paru surprise;
Mais un moment après, entièrement remise,
Elle a voulu sourire, et m'a dit froidement:
« Le roi n'use pas mal de mon consentement;
» Allez, et dites-lui que pour reconnoissance....»
Mais, seigneur, devers vous elle-même s'avance,
Et vous expliquera mieux que je n'aurois fait
Ce qu'elle ne m'a pas expliqué tout-à-fait.

MASSINISSE.

Cependant cours au temple, et presse un peu la reine
D'y terminer des vœux dont la longueur me gêne;
Et dis-lui que c'est trop importuner les dieux,
En un tems où sa vue est si chère à mes yeux. 1)

1) Scène froide, parce qu'elle ne change rien à la situation de la scène précédente, parce qu'un subalterne rapporte en subalterne un discours inutile de l'inutile *Eryxe*, et qu'il est fort indifférent que cette *Eryxe* ait prononcé ou non ce vers comique:

Le roi n'use pas mal de mon consentement.

SCENE II.

ERYXE, MASSINISSE, BARCÉE.

ERYXE.

Comme avec vous, seigneur, je ne sus jamais feindre,
Souffrez pour un moment que j'ose ici me plaindre,
Non d'un amour éteint, ni d'un espoir déçu,
L'un fut mal allumé, l'autre fut mal conçu,
Mais d'avoir cru mon ame et si foible et si basse,
Qu'elle pût m'imputer votre hymen à disgrace;
Et d'avoir envié cette joie à mes yeux,
D'en être les témoins aussi-bien que les dieux.
Ce plein aveu promis avec tant de franchise,
Me préparoit assez à voir tout sans surprise;
Et sûr que vous étiez de mon consentement,
Vous me deviez ma part en cet heureux moment.
J'aurois un peu plutôt été désabusée;
Et près du précipice où j'étois exposée,
Il m'eût été, seigneur, et m'est encor bien doux,
D'avoir pu vous connoître avant que d'être à vous.
Aussi, n'attendez point de reproche ou d'injure.
Je ne vous nommerai ni lâche, ni parjure.
Quel outrage m'a fait votre manque de foi,
De me voler un cœur qui n'étoit pas à moi?
Jen connois le haut prix, j'en vois tout le mérite;
Mais jamais un tel vol n'aura rien qui m'irrite;
Et vous vivrez sans trouble en vos contentemens,
S'ils n'ont à redouter que mes ressentimens.

MASSINISSE.

J'avois assez prévu qu'il vous seroit facile
De garder dans ma perte un esprit si tranquille ;
Le peu d'ardeur pour moi que vos désirs ont eu,
Doit s'accorder sans peine avec cette vertu.
Vous avez feint d'aimer, et permis l'espérance ;
Mais cet amour traînant n'avoit que l'apparence ;
Et quand par votre hymen vous pouviez m'acquérir,
Vous m'avez renvoyé pour vaincre ou pour périr.
J'ai vaincu par votre ordre, et vois avec surprise
Que je n'en ai pour fruit qu'une froide remise ;
Et quelque espoir douteux d'obtenir votre choix,
Quand nous serons chez vous l'un et l'autre en vrais rois.
Dites-moi donc, madame, aimiez-vous ma personne,
Ou le pompeux éclat d'une double couronne ?
Et lorsque vous prêtiez des forces à mon bras,
Etoit-ce pour unir nos mains ou nos états ?
Je vous l'ai déjà dit, que toute ma vaillance
Tient d'un si grand secours sa gloire et sa puissance.
Je saurai m'acquitter de ce qui vous est dû,
Et je vous rendrai plus que vous n'avez perdu :
Mais comme en mon malheur ce favorable office
En vouloit à mon sceptre, et non à Massinisse,
Vous pouvez sans chagrin, dans mes destins meilleurs,
Voir mon sceptre en vos mains, et Massinisse ailleurs.
Prenez ce sceptre aimé pour l'attacher au vôtre ;
Ma main tant refusée est bonne pour une autre ;
Et son ambiton a de quoi s'arrêter
En celui de Syphax qu'elle vient d'emporter.

Si vous m'aviez aimé, vous n'auriez pas eu honte
D'en montrer une estime et plus haute et plus prompte.
Ni craint de ravaler l'honneur de votre rang,
Pour trop considérer le mérite et le sang.
La naissance suffit quand la personne est chère.
Un prince detrôné garde son caractère :
Mais à vos yeux charmés par de plus forts appas,
Ce n'est point être roi que de ne régner pas.
Vous en vouliez en moi l'effet comme le titre;
Et quand de votre amour la fortune est l'arbitre,
Le mien au-dessus d'elle, et de tous ses revers,
Reconnoît son objet dans les pleurs, dans les fers.
Après m'être fait roi pour plaire à votre envie,
Aux dépens de mon sang, au péril de ma vie,
Mon sceptre reconquis me met en liberté
De vous laisser un bien que j'ai trop acheté;
Et ce seroit trahir les droits du diadême,
Que sur le haut d'un trône être esclave moi-même.
Un roi doit pouvoir tout, et je ne suis pas roi,
S'il ne m'est pas permis de disposer de moi.

ERYXE.

Il est beau de trancher du roi, comme vous faites;
Mais n'a-t-on aucun lieu de douter si vous l'êtes?
Et n'est-ce point, seigneur, vous y prendre un peu mal,
Que d'en faire l'épreuve en gendre d'Asdrubal?
Je sais que les Romains vous rendront la couronne,
Vous en avez parole, et leur parole est bonne :
Ils vous nommeront roi; mais vous devez savoir
Qu'ils sont plus libéraux du nom que du pouvoir;

Et que sous leur appui ce plein droit de tout faire,
N'est que pour qui ne veut que ce qui doit leur plaire.
Vous verrez qu'ils auront pour vous trop d'amitié,
Pour vous laisser méprendre au choix d'une moitié.
Ils ont pris trop de part en votre destinée,
Pour ne pas l'affranchir d'un pareil hymenée,
Et ne se croiroient pas assez de vos amis,
S'ils n'en désavouoient les dieux qui l'ont permis.

MASSINISSE.

Je m'en dédis, madame, et s'il vous est facile
De garder dans ma perte un cœur vraiment tranquille;
Du moins votre grande ame, avec tous ses efforts,
N'en conserve pas bien les fastueux dehors.
Lorsque vous étouffez l'injure et la menace,
Vos illustres froideurs laissent rompre leur glace;
Et cette fermeté de sentimens contraints
S'échappe adroitement du côté des Romains.
Si tant de retenue a pour vous quelque gêne,
Allez jusqu'en leur camp solliciter leur haine:
Traitez-y mon hymen de lâche et noir forfait,
N'épargnez point les pleurs pour en rompre l'effet,
Nommez-y-moi cent fois ingrat, parjure, traître;
J'ai mes raisons pour eux, et je les dois connoître

ERYXE.

Je les connois, seigneur, sans doute moins que vous.
Et les connois assez pour craindre leur courroux.
Ce grand titre de roi que seul je considère,
Etend sur moi l'affront qu'en vous ils vont lui faire;

Et rien ici n'échappe à ma tranquillité,
Que par les intérêts de notre dignité.
Dans votre peu de foi c'est tout ce qui me blesse.
Vous allez hautement montrer notre foiblesse,
Dévoiler notre honte, et faire voir à tous
Quels fantômes d'état on fait régner en nous.
Oui, vous allez forcer nos peuples de connoître
Qu'ils n'ont que le sénat pour véritable maître;
Et que ceux qu'avec pompe ils ont vu couronner,
En reçoivent les lois qu'ils semblent leur donner.
C'est là mon déplaisir. Si je n'étois pas reine,
Ce que je perds en vous me feroit peu de peine:
Mais je ne puis souffrir qu'un si dangereux choix
Détruise en un moment ce peu qui reste aux rois;
Et qu'en un si grand cœur l'impuissance de l'être
Ait ménagé si mal l'honneur de le paroître.
Mais voici cet objet si charmant à vos yeux,
Dont le cher entretien vous divertira mieux. 1)

1) Scène froide encore, par la même raison qu'elle n'apporte aucun changement, qu'elle ne forme aucun nœud, que les personnages répètent une partie de ce qu'ils ont déjà dit, qu'on ne s'intéresse point à *Eryxe*, qu'elle ne fait rien du tout dans la pièce. Ce sont les Romains, et non pas *Eryxe* que *Massinisse* doit craindre; qu'elle se plaigne, ou qu'elle ne se plaigne pas, les Romains voudront toujours mener *Sophonisbe* en triomphe. Mais le pis de tout cela, c'est qu'on ne saurait plus mal écrire. La première loi quand on fait des vers, c'est de les faire bons.

SCENE III.

SOPHONISBE, MASSINISSE, ERYXE, MÉZÉTULLE, HERMINIE, BARCÉE.

ERYXE.

Une seconde fois tout a changé de face,
Madame, et c'est à moi de vous quitter la place :
Vous n'aviez pas dessein de me le dérober ?

SOPHONISBE.

L'occasion qui plaît souvent fait succomber.
Vous puis-je en cet état rendre quelque service ?

ERYXE.

L'occasion qui plaît semble toujours propice ;
Mais ce qui vous et moi nous doit mettre en souci,
C'est que, ni vous, ni moi ne commandons ici.

SOPHONISBE.

Si vous y commandiez, je pourrois être à plaindre.

ERYXE.

Peut-être en auriez-vous quelque peu moins à craindre.
Ceux dont avant deux jours nous y prendrons des lois,
Regardent d'un autre œil la majesté des rois.
Etant ce que je suis je redoute un exemple,
Et reine, c'est mon sort en vous que je contemple.

SOPHONISBE.

Vous avez du crédit, le roi n'en manque point ;
Et si chez les Romains l'un à l'autre se joint....

BRYXE.

Votre félicité sera long-tems parfaite
S'ils la laissent durer autant que je souhaite.
Seigneur, en cet adieu recevez-en ma foi;
Ou me donnez quelqu'un qui réponde de moi.
La gloire de mon rang qu'en vous deux je respecte,
Ne sauroit consentir que je vous sois suspecte.
Faites-moi donc justice, et ne m'imputez rien
Si le ciel à mes vœux ne s'accorde pas bien. 1)

SCENE IV.

MASSINISSE, SOPHONISBE, MÉZÉTULLE, HERMINIE.

MASSINISSE.

Comme elle voit ma perte aisément réparable,
Sa jalousie est foible, et son dépit traitable.
Aucun ressentiment n'éclate en ses discours.

SOPHONISBE.

Non, mais le fond du cœur n'éclate pas toujours.
Qui n'est point irritée, ayant trop de quoi l'être,
L'est souvent d'autant plus qu'on le voit moins paroître;
Et cachant son dessein pour le mieux assurer,
Cherche à prendre ce tems qu'on perd à murmurer.

1) Nouvelles bravades inutiles, qui rendent cette scène aussi froide que les autres.

Ce grand calme prépare un dangereux orage;
Prévenez les effets de sa secrette rage;
Prévenez de Syphax l'emportement jaloux,
Avant qu'il ait aigri vos Romains contre vous;
Et portez dans leur camp la première nouvelle
De ce que vient de faire un amour si fidelle.
Vous n'y hasardez rien, s'ils respectent en vous,
Comme nous l'espérons, le nom de mon époux;
Mais je m'attirerois la dernière infamie,
S'ils brisoient malgré vous le saint nœud qui nous lie;
Et qu'ils pussent noircir de quelque indignité
Mon trop de confiance en votre autorité.
Si dès qu'ils paroîtront vous n'êtes plus le maître,
C'est d'eux qu'il faut savoir ce que je vous puis être;
Et puisque Lælius doit entrer dès demain....

MASSINISSE.

Ah! je n'ai pas reçu le cœur avec la main,
Si votre amour....

SOPHONISBE.

Seigneur, je parle avec franchise.
Vous m'avez épousée, et je vous suis acquise:
Voyons si vous pourrez me garder plus d'un jour.
Je me rends au pouvoir, et non pas à l'amour;
Et de quelque façon qu'à présent je vous nomme,
Je ne suis point à vous s'il faut aller à Rome.

MASSINISSE.

A qui donc, à Syphax, madame?

SOPHONISBE.

D'aujourd'hui;

Puisqu'il porte des fers je ne suis plus à lui.
En dépit des Romains on voit que je vous aime ;
Mais jusqu'à leur aveu je suis toute à moi-même ;
Et pour obtenir plus que mon cœur et ma foi,
Il faut m'obtenir d'eux aussi-bien que de moi.
Le nom d'époux suffit pour me tenir parole,
Pour me faire éviter l'aspect du Capitole :
N'exigez rien de plus, perdez quelques momens
Pour mettre en sureté l'effet de vos sermens :
Afin que vos lauriers me sauvent du tonnerre,
Allez aux dieux du ciel joindre ceux de la terre.
Mais que nous veut Syphax que ce Romain conduit? 1)

SCENE V.

SYPHAX, MASSINISSE, SOPHONISBE, LEPIDE, HERMINIE, MÉZÉTULLE, Gardes.

LEPIDE.

Touché de cet excès du malheur qui le suit,
Madame, par pitié Lælius vous l'envoie,
Et donne à ses douleurs ce mélange de joie,

1) Scène encore froide. *Sophonisbe* semble y craindre en vain la vengeance d'*Eryxe*, qui n'est point en état de se venger, qui ne joue d'autre personnage que celui d'être délaissée, qui ne parle pas même aux Romains, qui, comme on l'a déjà remarqué, ne produit rien du tout dans la pièce.

Avant qu'on le conduise au camp de Scipion.

MASSINISSE.

J'aurai pour ses malheurs même compassion.
Adieu : cet entretien ne veut point ma présence ;
J'en attendrai l'issue avec impatience ;
Et j'ose en espérer quelques plus douces lois,
Quand vous aurez mieux vu le destin des deux rois.

SOPHONISBE.

Je sais ce que je suis, et ce que je dois faire,
Et prends pour seul objet ma gloire à satisfaire.

SCENE VI.

SYPHAX, SOPHONISBE, LEPIDE, HERMINIE, Gardes.

SYPHAX.

MADAME, à cet excès de générosité
Je n'ai presque plus d'yeux pour ma captivité ;
Et malgré de mon sort la disgrace éclatante,
Je suis encore heureux quand je vous vois constante.
Un rival triomphant veut place en votre cœur,
Et vous osez pour moi dédaigner ce vainqueur ;
Vous préférez mes fers à toute sa victoire,
Et savez hautement soutenir votre gloire !
Je ne vous dirai point aussi que vos conseils
M'ont fait choir de ce rang si cher à nos pareils,
Ni que pour les Romains votre haine implacable
A rendu ma déroute à jamais déplorable.

Puisqu'en vain Massinisse attaque votre foi,
Je règne dans votre ame, et c'est assez pour moi.

SOPHONISBE.

Qui vous dit qu'à ses yeux vous y régniez encore?
Que pour vous je dédaigne un vainqueur qui m'adore?
Et quelle indigne loi m'y pourroit obliger,
Lorsque vous m'apportez des fers à partager?

SYPHAX.

Ce soin de votre gloire, et de lui satisfaire....

SOPHONISBE.

Quand vous l'entendrez bien, vous direz le contraire.
Ma gloire est d'éviter les fers que vous portez,
D'éviter le triomphe où vous vous soumettez.
Ma naissance ne voit que cette honte à craindre.
Enfin détrompez-vous, il siéroit mal de feindre;
Je suis à Massinisse, et le peuple en ces lieux
Vient de voir notre hymen à la face des dieux;
Nous sortons de leur temple.

SYPHAX.

Ah! que m'osez-vous dire?

SOPHONISBE.

Que Rome sur mes jours n'aura jamais d'empire.
J'ai su m'en affranchir par une autre union;
Et vous suivrez sans moi le char de Scipion.

SYPHAX.

Le croirai-je, grands dieux! et le voudra-t-on croire,
Alors que l'avenir en apprendra l'histoire?
Sophonisbe servie avec tant de respect,
Elle, que j'adorai dès le premier aspect,

Qui s'est vue à toute heure et par-tout obéie,
Insulte lâchement à ma gloire trahie,
Met le comble à mes maux par sa déloyauté,
Et d'un crime si noir fait encor vanité!

SOPHONISBE.

Le crime n'est pas grand d'avoir l'ame assez haute
Pour conserver un rang que le destin vous ôte :
Ce n'est point un honneur qui rebute en deux jours;
Et qui règne un moment aime à régner toujours:
Mais si l'essai du trône en fait durer l'envie
Dans l'ame la plus haute à l'égal de la vie,
Un roi né pour la gloire, et digne de son sort,
A la honte des fers sait préférer la mort,
Et vous m'aviez promis en partant....

SYPHAX.

Ah! madame,
Qu'une telle promesse étoit douce à votre ame!
Ma mort faisoit dès-lors vos plus ardens souhaits.

SOPHONISBE.

Non, mais je vous tiens mieux ce que je vous promets;
Je vis encore en reine, et je mourrai de même.

SYPHAX.

Dites que votre foi tient toute au diadême,
Que les plus saintes lois ne peuvent rien sur vous.

SOPHONISBE.

Ne m'attachez point tant au destin d'un époux,
Seigneur, les lois de Rome, et celles de Carthage,
Vous diront que l'hymen se rompt par l'esclavage;

Que vos chaînes du nôtre ont brisé le lien,
Et qu'étant dans les fers vous ne m'êtes plus rien.
Ainsi par les lois même en mon pouvoir remise,
Je me donne au monarque à qui je fus promise,
Et m'acquitte envers lui d'une première foi
Qu'il reçut avant vous de mon père et de moi.
Ainsi mon changement n'a point de perfidie,
J'étois et suis encore au roi de Numidie,
Et laisse à votre sort son flux et son reflux,
Pour régner malgré lui quand vous ne régnez plus.

SYPHAX.

Ah! s'il est quelques lois qui souffrent qu'on étale
Cet illustre mépris de la foi conjugale,
Cette hauteur, madame, a d'étranges effets,
Après m'avoir forcé de refuser la paix.
Me le promettiez-vous, alors qu'à ma défaite
Vous montriez dans Cyrthe une sure retraite?
Et qu'outre le secours de votre général,
Vous me vantiez celui d'Hannon et d'Annibal?
Pour vous avoir trop crue, hélas! et trop aimée,
Je me vois sans états, je me vois sans armée;
Et par l'indignité d'un soudain changement,
La cause de ma chute en fait l'accablement.

SOPHONISBE.

Puisque je vous montrois dans Cyrthe une retraite,
Vous deviez vous y rendre après votre défaite:
S'il eût fallu périr sous un fameux débris,
Je l'eusse appris de vous, ou je vous l'eusse appris:

Moi qui sans m'ébranler du sort de deux batailles,
Venois de m'enfermer exprès dans ces murailles,
Prête à souffrir un siége, et soutenir pour vous
Quoi que du ciel injuste eût osé le courroux.
Pour mettre en sûreté quelques restes de vie,
Vous avez du triomphe accepté l'infamie;
Et ce peuple déçu qui vous tendoit les mains,
N'a revu dans son roi qu'un captif des Romains.
Vos fers en leur faveur plus forts que leurs cohortes,
Ont abattu les cœurs, ont fait ouvrir les portes;
Et réduit votre femme à la nécessité
De chercher tous moyens d'en fuir l'indignité,
Quand vos sujets ont cru que sans devenir traîtres
Ils pouvoient après vous se livrer à vos maîtres.
Votre exemple est ma loi; vous vivez et je vi, 1)
Et si vous fussiez mort, je vous aurois suivi;
Mais si je vis encor, ce n'est pas pour vous suivre,
Je vis pour vous punir de trop aimer à vivre;
Je vis peut-être encor pour quelqu'autre raison
Qui se justifîra dans une autre saison.
Un Romain nous écoute, et quoi qu'on veuille en croire
Quand il en sera tems je mourrai pour ma gloire.
Cependant, bien qu'un autre ait le titre d'époux,
Sauvez-moi des Romains, je suis encore à vous;

1) Il est bon que dans la poésie on puisse supprimer ou ajouter des lettres selon le besoin, sans nuire à l'harmonie : *Je fai, je vi, je croi, je doi*, pour, *je vis, je fais, je crois, je dois*, etc.

Et je croirai régner malgré votre esclavage,
Si vous pouvez m'ouvrir les chemins de Carthage.
Obtenez de vos dieux ce miracle pour moi,
Et je romps avec lui pour vous rendre ma foi.
Je l'aimai, mais ce feu dont je fus la maîtresse,
Ne met point dans mon cœur de honteuse tendresse;
Toute ma passion est pour la liberté,
Et toute mon horreur pour la captivité.
Seigneur, après cela je n'ai rien à vous dire:
Par ce nouvel hymen vous voyez où j'aspire;
Vous savez les moyens d'en rompre le lien:
Réglez vous là-dessus sans vous plaindre de rien. 1)

1) Cette scène n'est pas de la froideur des autres, par cette seule raison que la situation est embarrassante; mais cette situation n'est ni noble, ni tragique; elle est révoltante, elle tient du comique. Un vieux mari qui vient revoir sa femme, et qui la trouve mariée à un autre, ferait aujourd'hui un effet très-ridicule. On n'aime de telles aventures que dans les contes de *Lafontaine*, et dans des farces. Les mots de *roi*, de *couronne*, de *diadème*, loin de mettre de la dignité dans une aventure si peu tragique, ne servent qu'à faire mieux sentir le contraste de la tragédie et de la comédie. *Syphax* est si prodigieusement avili, qu'il est impossible qu'on prenne à lui le moindre intérêt. Pour peu qu'on pèse toutes ces raisons, on verra qu'à la longue une nation éclairée est toujours juste, et que c'est en se formant le goût que le public a rejeté *Sophonisbe*.

SCENE VII.

SYPHAX, LEPIDE, Gardes.

SYPHAX.

A-t-on vu sous le ciel plus infâme injustice ?
Ma déroute la jette au lit de Massinisse;
Et pour justifier ses lâches trahisons,
Les maux qu'elle a causés lui servent de raisons.

LEPIDE.

Si c'est avec chagrin que vous souffrez sa perte,
Seigneur, quelque espérance encor vous est offerte.
Si je l'ai bien compris, cet hymen imparfait
N'est encor qu'en parole, et n'a point eu d'effet;
Et comme nos Romains le verront avec peine,
Ils pourront mal répondre aux souhaits de la reine.
Je vais m'assurer d'elle, et vous dirai de plus
Que j'en viens d'envoyer avis à Lælius;
J'en attends nouvel ordre, et dans peu je l'espère.

SYPHAX.

Quoi prendre tant de soin d'adoucir ma misère!
Lépide, il n'appartient qu'à de vrais généreux
D'avoir cette pitié des princes malheureux;
Autres que les Romains n'en chercheroient la gloire:

LÉPIDE.

Lælius fera voir ce qu'il vous en faut croire.
Vous autres, attendant quel est son sentiment,
Allez garder le roi dans cet appartement.

Fin du troisième acte.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

SYPHAX, LEPIDE.

LEPIDE.

LAELIUS est dans Cyrthe, et s'en est rendu maître ;
Bientôt dans ce palais vous le verrez paroître ;
Et si vous espérez que parmi vos malheurs,
Sa présence ait de quoi soulager vos douleurs,
Vous n'avez avec moi qu'à l'attendre au passage.

SYPHAX.

Lépide, que dit-il touchant ce mariage ?
En rompra-t-il les nœuds ? en sera-t-il d'accord ?
Fera-t-il mon rival arbitre de mon sort ?

LEPIDE.

Je ne vous réponds point que sur cette matière
Il veuille vous ouvrir son ame toute entière ;
Mais vous pouvez juger que puisqu'il vient ici,
Cet hymen comme à vous lui donne du souci.
Sachez-le de lui-même ; il entre, et vous regarde.

SCENE II.

LÆLIUS, SYPHAX, LEPIDE.

LÆLIUS.

Détachez-lui les fers, il suffit qu'on le garde.
Prince, je vous ai vu tantôt comme ennemi,
Et vous vois maintenant comme un ancien ami.
Le fameux Scipion, de qui vous fûtes l'hôte,
Ne s'offencera point des fers que je vous ôte;
Et feroit encor plus, s'il nous étoit permis
De vous remettre au rang de nos plus chers amis.

SYPHAX.

Ah! ne rejetez point dans ma triste mémoire
Le cuisant souvenir de l'excès de ma gloire;
Et ne reprochez point à mon cœur désolé,
A force de bontés, ce qu'il a violé.
Je fus l'ami de Rome, et de ce grand courage
Qu'opposent nos destins aux destins de Carthage,
Toutes deux, et ce fut le plus beau de mes jours,
Par leurs plus grands héros briguèrent mon secours.
J'eus des yeux assez bons pour remplir votre attente;
Mais que sert un bon choix dans une ame inconstante?
Et que peuvent les droits de l'hospitalité
Sur un cœur si facile à l'infidélité?
J'en suis assez puni par un revers si rude,
Seigneur, sans m'accabler de mon ingratitude;

Il suffit des malheurs qu'on voit fondre sur moi,
Sans me convaincre encor d'avoir manqué de foi,
Et me faire avouer que le sort qui m'opprime,
Pour cruel qu'il me soit, rend justice à mon crime.

LAELIUS.

Je ne vous parle aussi qu'avec cette pitié
Que nous laisse pour vous un reste d'amitié :
Elle n'est pas éteinte, et toutes vos défaites
Ont rempli nos succès d'amertumes secrettes.
Nous ne saurions voir même aujourd'hui qu'à regret,
Ce gouffre de malheurs que vous vous êtes fait.
Le ciel m'en est témoin, et vos propres murailles,
Qui nous voyoient enflés du gain de deux batailles,
Ont vu cette amitié porter tous nos souhaits
A regagner la vôtre, et vous rendre la paix.
Par quel motif de haine obstinée à vous nuire
Nous avez-vous forcés vous-même à vous détruire?
Quel astre de votre heur et du nôtre jaloux
Vous a précipité jusqu'à rompre avec nous.

SYPHAX.

Pourrez-vous pardonner, seigneur, à ma vieillesse,
Si je vous fais l'aveu de toute sa foiblesse ?
Lorsque je vous aimai, j'étois maître de moi,
Et tant que je le fus, je vous gardai ma foi;
Mais dès que Sophonisbe avec son hymenée
S'empara de mon ame et de ma destinée,
Je suivis de ses yeux le pouvoir absolu,
Et n'ai voulu depuis que ce qu'elle a voulu.

Que c'est un imbécille et sévère esclavage,
Que celui d'un époux sur le penchant de l'âge,
Quand sous un front ridé qu'on a droit de haïr
Il croit se faire aimer à force d'obéir!
De ce mourant amour les ardeurs ramassées
Jettent un feu plus vif dans nos veines glacées
Et pensent racheter l'horreur des cheveux gris
Par le présent d'un cœur au dernier point soumis.
Sophonisbe par là devint ma souveraine,
Régla mes amitiés, disposa de ma haine,
M'anima de sa rage, et versa dans mon sein
De toutes ses fureurs l'implacable dessein.
Sous ces dehors charmans qui paroient son visage,
C'étoit un Alecton qui déchaînoit Carthage;
Elle avoit tout mon cœur, Carthage tout le sien,
Hors de ses intérêts elle n'écoutoit rien;
Et malgré cette paix que vous m'avez offerte,
Elle a voulu pour eux me livrer à ma perte.
Vous voyez son ouvrage en ma captivité,
Voyez-en un plus rare en sa déloyauté.
Vous trouverez, seigneur, cette même furie,
Qui seule m'a perdu pour l'avoir trop chérie,
Vous la trouverez, dis-je, au lit d'un autre roi,
Qu'elle saura séduire, et perdre comme moi.
Si vous ne le savez, c'est votre Massinisse,
Qui croit par cet hymen se bien faire justice;
Et que l'infame vol d'une telle moitié,
Le venge pleinement de notre inimitié:
Mais, pour peu de pouvoir qu'elle ait sur son courage,

Ce vainqueur avec elle épousera Carthage.
L'air qu'un si cher objet se plaît à respirer,
A des charmes trop forts pour n'y pas attirer;
Dans ce dernier malheur c'est ce qui me console.
Je lui cède avec joie un poison qu'il me vole,
Et ne vois point de don si propre à m'acquitter
De tout ce que ma haine ose lui souhaiter.

LAELIUS.

Je connois Massinisse, et ne vois rien à craindre
D'un amour que lui-même il prendra soin d'éteindre:
Il en sait l'importance, et quoi qu'il ait osé,
Si l'hymen fut trop prompt, le divorce est aisé.
Sophonisbe envers vous l'ayant mis en usage,
Le recevra de lui sans changer de visage;
Et ne se promet pas de ce nouvel époux
Plus d'amour ou de foi qu'elle n'en eut pour vous.
Vous, puisque cet hymen satisfait votre haine,
De ce qui le suivra ne soyez point en peine;
Et sans en augurer pour nous ni bien, ni mal,
Attendez sans souci la perte d'un rival;
Et laissez-nous celui de voir quel avantage
Pourroit avec le tems en recevoir Carthage.

SYPHAX.

Seigneur, s'il est permis de parler aux vaincus.
Souffrez encore un mot, et je ne parle plus.
Massinisse de soi pourroit fort peu de chose,
Il n'a qu'un camp volant dont le hasard dispose.
Mais joint à vos Romains, joint aux Carthagine
Il met dans la balance un redoutable poids;

Et par ma chute enfin sa fortune enhardie
Va traîner après lui toute la Numidie.
Je le hais fortement, mais non pas à l'égal
Des murs que ma perfide eut pour séjour natal.
Le déplaisir de voir que ma ruine en vienne,
Craint qu'ils ne durent trop, s'il faut qu'il les soutienne.
Puisse-t-il, ce rival, périr dès aujourd'hui!
Mais puissé-je les voir trébucher avant lui!
Prévenez donc, seigneur, l'appui qu'on leur prépare.
Vengez-moi de Carthage avant qu'il se déclare:
Pressez en ma faveur votre propre courroux,
Et gardez jusque-là Massinisse pour vous.
Je n'ai plus rien à dire, et vous en laisse faire.

LÆLIUS.

Nous saurons profiter d'un avis salutaire.
Allez m'attendre au camp, je vous suivrai de près.
Je dois ici l'oreille à d'autres intérêts.
Et ceux de Massinisse...

SYPHAX.

Il osera vous dire...

LÆLIUS.

Ce que vous m'avez dit, seigneur, vous doit suffire.
Encore un coup, allez sans vous inquiéter,
Ce n'est pas devant vous que je dois l'écouter. 1)

1) Si le vieux *Syphax* a été humilié avec sa femme, il l'est bien plus avec *Lælius*, en demandant pardon d'avoir combattu les Romains, et s'excusant sur son *im-*

SCENE III.

MASSINISSE, LÆLIUS, MÉZÉTULLE.

MASSINISSE.

L'avez-vous commandé, seigneur, qu'en ma présence
Vos tribuns vers la reine usent de violence ?

LÆLIUS.

Leur ordre est d'emmener au camp les prisonniers ;
Et comme elle et Syphax s'en trouvent les premiers,
Ils ont suivi cet ordre en commençant par elle.
Mais par quel intérêt prenez-vous sa querelle ?

MASSINISSE.

Syphax vous l'aura dit, puisqu'il sort d'avec vous.
Seigneur, elle a reçu son véritable époux ;
Et j'ai repris sa foi par force violée
Sur un usurpateur qui me l'avoit volée.
Son père et son amour m'en avoient fait le don.

bécille et sévère esclavage, sur ses cheveux gris, sur les ardeurs ramassées dans ses veines glacées.

On demande pourquoi il n'est pas permis d'introduire dans la tragédie des personnages bas et méprisables ? La tragédie, dit-on, doit peindre les mœurs des grands, et parmi les grands il se trouve beaucoup d'hommes méprisables et ridicules ; cela est vrai ; mais ce qu'on méprise ne peut jamais intéresser ; il faut qu'une tragédie intéresse ; et ce qui est fait pour le pinceau de *Teniers*, n'est pas pour celui de *Raphaël*.

LÆLIUS.

Ce don pour tout effet n'eut qu'un lâche abandon.
Dès que Syphax parut, cet amour sans puissance...

MASSINISSE.

J'étois lors en Espagne, et durant mon absence
Carthage la força d'accepter ce parti;
Mais à présent Carthage en a le démenti.
En reprenant mon bien j'ai détruit son ouvrage,
Et vous fais dès ici triompher de Carthage.

LÆLIUS.

Commencer avant nous un triomphe si haut,
Seigneur, c'est la braver un peu plus qu'il ne faut,
Et mettre en elle et Rome une étrange balance,
Que de confondre ainsi l'une et l'autre alliance,
Notre ami tout ensemble, et gendre d'Asdrubal.
Croyez-moi, ces deux noms s'accordent assez mal;
Et quelque grand dessein que puisse être le vôtre,
Vous ne pourrez long-tems conserver l'un et l'autre.
Ne vous figurez point qu'une telle moitié
Soit jamais compatible avec notre amitié,
Ni que nous attendions que le même artifice
Qui nous ôta Syphax, nous vole Massinisse.
Nous aimons nos amis, et même en dépit d'eux
Nous savons les tirer de ces pas dangereux.
Ne nous forcez à rien qui vous puisse déplaire.

MASSINISSE.

Ne m'ordonnez donc rien que je ne puisse faire;
Et montrez cette ardeur de servir vos amis,
A tenir hautement ce qu'on leur a promis.

Du consul et de vous j'ai la parole expresse ;
Et ce grand jour a fait que tout obstacle cesse.
Tout ce qui m'appartient me doit être rendu.

LAELIUS.

Et par où cet espoir vous est-il défendu ?

MASSINISSE.

Quel ridicule espoir en garderoit mon ame,
Si votre dureté me refuse ma femme ?
Est-il rien plus à moi ? rien moins à balancer ?
Et du reste par là que me faut-il penser ?
Puis-je faire aucun fonds sur la foi qu'on me donne,
Et, traité comme esclave, attendre ma couronne ?

LAELIUS.

Nous en avons ici les ordres du sénat,
Et même de Syphax il y joint tout l'état ;
Mais nous n'en avons point touchant cette captive ;
Syphax est son époux ! il faut qu'elle le suive.

MASSINISSE.

Syphax est son époux, et que suis-je, seigneur ?

LAELIUS.

Consultez la raison plutôt que votre cœur ;
Et voyant mon devoir, souffrez que je le fasse.

MASSINISSE.

Chargez, chargez-moi donc de vos fers en sa place ;
Au lieu d'un conquérant par vos mains couronné,
Traînez à votre Rome un vainqueur enchaîné ;
Je suis à Sophonisbe, et mon amour fidelle
Dédaigne, et diadême, et liberté sans elle.

Je ne veux ni régner, ni vivre qu'en ses bras:
Non, je ne veux...

LAELIUS.

Seigneur, ne vous emportez pas.

MASSINISSE.

Résolus à ma perte, hélas! que vous importe
Si ma juste douleur se retient ou s'emporte?
Mes pleurs et mes soupirs vous fléchiront-ils mieux?
Et faut-il à genoux vous parler comme aux dieux?
Que j'ai mal employé mon sang et mes services,
Quand je les ai prêtés à vos astres propices,
Si j'ai pu tant de fois hâter votre destin,
Sans pouvoir mériter cette part au butin?

LAELIUS.

Si vous avez, seigneur, hâté notre fortune,
Je veux bien que la proie entre nous soit commune;
Mais pour la partager, est-ce à vous de choisir?
Est-ce avant notre aveu qu'il vous en faut saisir?

MASSINISSE.

Ah! si vous aviez fait la moindre expérience
De ce qu'un digne amour donne d'impatience
Vous sauriez... Mais pourquoi n'en auriez-vous pas fait?
Pour aimer à notre âge en est-on moins parfait?
Les héros des Romains ne sont-ils jamais hommes?
Leur Mars a tant de fois été ce que nous sommes!
Et le maître des dieux, des rois et des amans,
En ma place auroit eu mêmes empressemens.
J'aimois, on l'agréoit, j'étois ici le maître;
Vous m'aimiez, ou du moins vous le faisiez paroître.

L'amour en cet état daigne-t-il hésiter,
Faute d'un mot d'aveu dont il n'ose douter?
Voir son bien en sa main, et ne le point reprendre,
Seigneur, c'est un respect bien difficile à rendre.
Un roi se souvient-il en des momens si doux
Qu'il a dans votre camp des maîtres parmi vous?
Je l'ai dû toutefois, et je m'en tiens coupable.
Ce crime est-il si grand qu'il soit irréparable?
Et sans considérer mes services passés,
Sans excuser l'amour par qui nos cœurs forcés...

LAELIUS.

Vous parlez tant d'amour, qu'il faut que je confesse 1)
Que j'ai honte pour vous de voir tant de foiblesse.

1) *Vous parlez tant d'amour, qu'il faut que je confesse.* Il y a bien de la force et de la dignité dans les vers suivans. C'est ce morceau singulier, ce sont quelques autres tirades contre la passion de l'amour, qui ont fait dire assez mal à propos que *Corneille* avait dédaigné de représenter ses héros amoureux. Le discours de *Lælius* est noble, et a quelque chose de sublime; mais vous sentez que plus il est grand, plus il rend *Massinisse* petit. *Massinisse* est le premier personnage de la pièce, puisque c'est lui qui est passionné et infortuné. Dès que ce premier personnage devient un subalterne traité avec mépris par son supérieur, il ne peut plus être souffert: il est impossible, comme on l'a déjà dit, de s'intéresser à ce qu'on méprise. Quand le vieux *don Diegue* dit a *Rodrigue*, son fils:

L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir.

Il n'avilit point *Rodrigue*, il le rend même plus intéres-

N'alléguez point les dieux, si l'on voit quelquefois
Leur flâme s'emporter en faveur de leur choix :

sant, en mettant aux prises sa passion avec l'amour filial; mais si un envoyé de *Pompée* venait reprocher à *Mithridate* sa faiblesse pour *Monime*, s'il insultait avec une dérision amère au ridicule d'un vieillard amoureux, jaloux de ses deux enfans, *Mithridate* ne serait plus supportable.

Il paraît que *Lælius* se moque continuellement de *Massinisse*, et que ce prince n'exprime ni assez ce qu'il doit dire, ni assez bien ce qu'il dit :

Quel ridicule espoir en garderoit mon ame,
Si votre dureté me refuse ma femme !
Est-il rien plus à moi, rien plus à balancer ?

Lælius répond à ces vers comiques, que sa femme n'est point sa femme; le Numide ne parle alors que de son amour fidelle, de ce qu'un digne amour donne d'impatience, des amours de *Mars* et de *Jupiter*; il dit qu'il ne veut régner et vivre que dans les bras de *Sophonisbe*; il parle beaucoup plus tendrement de sa passion pour elle à *Lælius*, qu'il n'en parle à elle-même; et par là il redouble le mépris que *Lælius* lui témoigne. C'était là pourtant une belle occassion de répondre avec dignité à *Lælius*, de faire valoir les droits des rois et des nations, d'opposer la violence africaine à la grandeur romaine, de repousser l'outrage par l'outrage. Au lieu de jouer le rôle d'un valet qui s'est marié sans la permission de son maitre, il soutient ce malheureux personnage dans la scène suivante avec *Sophonisbe*; il la prie de venir demander grace avec lui à *Scipion*; et enfin la faiblesse de ses expressions ne répond que trop à celle de son ame.

Ce n'est qu'à leurs pareils à suivre leurs exemples ;
Et vous ferez comme eux, quand vous aurez des temples ;
Comme ils sont dans le ciel au dessus du danger,
Ils n'ont là rien à craindre, et rien à ménager.
Du reste, je sais bien que souvent il arrive
Qu'un vainqueur s'adoucit auprès de sa captive.
Les droits de la victoire ont quelque liberté
Qui ne sauroit déplaire à notre âge indompté :
Mais quand à cette ardeur un monarque défère,
Il s'en fait un plaisir, et non pas une affaire ;
Il repousse l'amour comme un lâche attentat,
Dès qu'il veut prévaloir sur la raison d'état ;
Et son cœur au dessus de ces basses amorces,
Laisse à cette raison toujours toutes ses forces.
Quand l'amour avec elle a de quoi s'accorder,
Tout est beau, tout succède, on n'a qu'à demander
Mais pour peu qu'elle en soit ou doive être alarmée,
Son feu qu'elle dédit doit tourner en fumée.
Je vous en parle en vain, cet amour décevant
Dans votre cœur surpris a passé trop avant.
Vos feux vous plaisent trop pour les vouloir éteindre ;
Et tout ce que je puis, seigneur, c'est de vous plaindre.

MASSINISSE.

Me plaindre tout ensemble, et me tyranniser !

LAELIUS.

Vous l'avoûrez un jour, c'est vous favoriser.

MASSINISSE.

Quelle faveur, grands dieux, qui tient lieu de supplice

LÆLIUS.

Quand vous serez à vous, vous lui ferez justice.

MASSINISSE.

Ah! que cette justice est dure à concevoir!

LÆLIUS.

Je la connois assez pour suivre mon devoir. 1)

SCENE IV.

LÆLIUS, MASSINISSE, MÉZÉTULLE, ALBIN.

ALBIN.

Scipion vient, seigneur, d'arriver dans vos tentes;
Ravi du grand succès qui prévient ses attentes;
Et ne vous croyant pas maître en si peu de jours,
Il vous venoit lui-même amener du secours;
Tandis que le blocus laissé devant Utique
Répond de cette place à notre république,
Il me donne ordre exprès de vous en avertir.

1) *Massinisse* paraît dans un avilissement encore plus grand que *Syphax*; il vient se plaindre de ce qu'on lui prend sa femme; il fait l'apologie de l'amour devant le lieutenant de *Scipion*, et il fait cette apologie en vers comiques : *Pour aimer à notre âge en est-on moins parfait?* etc. Et *Lælius* qui ne paraît là que pour dire qu'il ne faut point aimer, joue un rôle aussi froid que celui de *Massinisse* est humiliant.

LÆLIUS, *à Massinisse.*

Allez à votre hymen le faire consentir :
Allez-le voir sans moi, je l'en laisse seul juge.

MASSINISSE.

Oui, contre vos rigueurs il sera mon refuge,
Et j'en rapporterai d'autres ordres pour vous.

LÆLIUS.

Je les suivrai, seigneur, sans en être jaloux.

MASSINISSE.

Mais avant mon retour si l'on saisit la reine....

LÆLIUS.

J'en réponds jusque-là, n'en soyez point en peine.
Qu'on la fasse venir. Vous pouvez lui parler
Pour prendre ses conseils, et pour la consoler.
Gardes, que sans témoins on le laisse avec elle :
Vous, pour dernier avis d'une amitié fidelle,
Perdez fort peu de tems en ce doux entretien,
Et jusques au retour ne vous vantez de rien.

SCÈNE V.

MASSINISSE, SOPHONISBE, MÉZÉTULLE, HERMINIE.

MASSINISSE, *à Lælius qui sort.*

Voyez-la donc, seigneur, voyez tout son mérite,
Voyez s'il est aisé qu'un héros.... Il me quitte,
Et d'un premier éclat le barbare alarmé
N'ose exposer son cœur aux yeux qui m'ont charmé :

Il veut être inflexible, et craint de ne plus l'être,
Pour peu qu'il se permît de voir et de connoître.
Allons, allons, madame, essayer aujourd'hui
Sur le grand Scipion ce qu'il a craint pour lui.
Il vient d'entrer au camp, venez-y par vos charmes
Appuyer mes soupirs, et secourir mes larmes;
Et que ces mêmes yeux qui m'ont fait tout oser,
Si j'en suis criminel, servent à m'excuser.
Puissent-ils, et sur l'heure, avoir là tant de force, 1)
Que pour prendre ma place il m'ordonne un divorce!
Qu'il veuille conserver mon bien en me l'ôtant;
Je mourrai de douleur, mais je mourrai content.
Mon amour, pour vous faire un destin si propice,
Se prépare avec joie à ce grand sacrifice.
Si c'est vous bien servir, l'honneur m'en suffira,
Et si c'est mal aimer, mon bras m'en punira.

SOPHONISBE.

Le trouble de vos sens dont vous n'êtes plus maître,
Vous a fait oublier, seigneur, à me connoître.
Quoi! j'irois mendier jusqu'au camp des Romains
La pitié de leur chef qui m'auroit en ses mains?
J'irois déshonorer par un honteux hommage
Le trône où j'ai pris place, et le sang de Carthage?

1) Quoi! *Massinisse* apprenant que le jeune *Scipion* arrive, conseille à sa femme d'aller lui faire des coquetteries, et de tâcher d'avoir en un jour trois maris! *Sophonisbe* répond noblement; mais toute la grandeur de *Corneille* ne pourrait ennoblir cette scène qui commence par une proposition si lâche et si ridicule.

Et l'on verroit gémir la fille d'Asdrubal
Aux pieds de l'ennemi pour eux le plus fatal ?
Je ne sais si mes yeux auroient là tant de force,
Qu'en sa faveur sur l'heure il pressât un divorce ;
Mais je ne me vois pas en état d'obéir,
S'il osoit jusque-là cesser de me haïr.
La vieille antipathie entre Rome et Carthage
N'est pas prête à finir par un tel assemblage.
Ne vous préparez point à rien sacrifier
A l'honneur qu'il auroit de vous justifier.
Pour effet de vos feux et de votre parole,
Je ne veux qu'éviter l'aspect du capitole ;
Que ce soit par l'hymen, ou par d'autres moyens,
Que je vive avec vous, ou chez nos citoyens,
La chose m'est égale, et je vous tiendrai quitte,
Qu'on nous sépare ou non, pourvu que je l'évite.
Mon amour voudroit plus, mais je règne sur lui,
Et n'ai changé d'époux que pour prendre un appui.
Vous m'avez demandé la faveur de ce titre
Pour soustraire mon sort à son injuste arbitre ;
Et puisqu'à m'affranchir il faut que j'aide un roi,
C'est là tout le secours que vous aurez de moi.
Ajoutez-y des pleurs, mêlez-y des bassesses ;
Mais laissez-moi, de grace, ignorer vos foiblesses ;
Et si vous souhaitez que l'effet m'en soit doux,
Ne me donnez point lieu d'en rougir après vous.
Je ne vous cèle point que je serois ravie
D'unir à vos destins les restes de ma vie ;
Mais si Rome en vous-même ose braver les rois,

S'il faut d'autres secours, laissez-les à mon choix :
J'en trouverai, seigneur, et j'en sais qui peut-être
N'auront à redouter, ni maîtresse, ni maître :
Mais mon amour préfère à cette sureté
Le bien de vous devoir toute ma liberté.

MASSINISSE.

Ah ! si je vous pouvois offrir même assurance,
Que je serois heureux de cette préférence !

SOPHONISBE.

Syphax et Lælius pourront vous prévenir,
Si vous perdez ici le tems de l'obtenir.
Partez.

MASSINISSE.

M'enviez-vous le seul bien qu'à ma flâme
A souffert jusqu'ici la grandeur de votre ame ?
Madame, je vous laisse aux mains de Lælius.
Vous avez pu vous-même entendre ses refus ;
Et mon amour ne sait ce qu'il peut se promettre
De celles du consul où je vais me remettre.
L'un et l'autre est Romain, et peut-être en ce lieu
Ce peu que je vous dis est le dernier adieu.
Je ne vois rien de sûr que cette triste joie ;
Ne me l'enviez plus, souffrez que je vous voie ;
Souffrez que je vous parle, et vous puisse exprimer
Quelque part des malheurs où l'on peut m'abîmer,
Quelques informes traits de la secrette rage
Que déjà dans mon cœur forme leur sombre image,
Non que je désespère ; on m'aime, mais hélas !
On m'estime, on m'honore, et l'on ne me craint pas.

M'éloigner de vos yeux en cette incertitude,
Pour un cœur tout à vous c'est un tourment bien rude ;
Et si j'en ose croire un noir pressentiment,
C'est vous perdre à jamais que vous perdre un moment.
Madame, au nom des dieux, rassurez mon courage ;
Dites que vous m'aimez, j'en pourrai davantage :
J'en deviendrai plus fort auprès de Scipion :
Montrez pour mon bonheur un peu de passion,
Montrez que votre flâme au même bien aspire ;
Ne régnez plus sur elle, et laissez-lui me dire....

SOPHONISBE.

Allez, seigneur, allez, je vous aime en époux,
Et serois à mon tour aussi foible que vous.

MASSINISSE.

Faites, faites-moi voir cette illustre foiblesse ;
Que ses douceurs....

SOPHONISBE.

Ma gloire en est encor maîtresse.
Adieu. Ce qui m'échappe en faveur de vos feux,
Est moins que je ne sens, et plus que je ne veux.

SCENE VI.

MASSINISSE, MÉZÉTULLE.

MÉZÉTULLE.

Douterez-vous encor, seigneur, qu'elle vous aime?

MASSINISSE.

Mézétulle, il est vrai, son amour est extrême; 1)
Mais cet extrême amour, au lieu de me flatter,
Ne sauroit me servir qu'à mieux me tourmenter;
Ce qu'elle m'en fait voir redouble ma souffrance.
Reprenons toutefois un moment de constance;
En faveur de sa flâme espérons jusqu'au bout,
Et pour tout obtenir, allons hasarder tout.

1) *Mézétulle, il est vrai, son amour est extrême.* Il serait à souhaiter qu'il le fût; il y aurait au moins quelque intérêt dans la pièce; mais *Sophonisbe* n'a point du tout cette *illustre faiblesse* dont *Massinisse* l'a priée de faire voir les douceurs. Elle ne lui a dit qu'un mot un peu tendre: elle a toujours grand soin de persuader qu'elle n'aime que sa grandeur.

Fin du quatrième acte.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE I.

SOPHONISBE, HERMINIE.

SOPHONISBE.

Cesse de me flatter d'une espérance vaine.
Auprès de Scipion ce prince perd sa peine,
S'il l'avoit pu toucher, il seroit revenu;
Et puisqu'il tarde tant, il n'a rien obtenu.

HERMINIE.

Si tant d'amour pour vous s'impute à trop d'audace,
Il faut un peu de tems pour en obtenir grace:
Moins on la rend facile, et plus elle a de poids.
Scipion s'en fera prier plus d'une fois;
Et peut-être son ame encore irrésolue....

SOPHONISBE.

Sur moi, quoi qu'il en soit, je me rends absolue;
Contre sa dureté j'ai du secours tout prêt,
Et ferai malgré lui moi seule mon arrêt.
Cependant de mon feu l'importune tendresse
Aussi-bien que ma gloire en mon sort s'intéresse,
Veut régner en mon cœur comme ma liberté,
Et n'ose l'avouer de toute sa fierté.
Quelle bassesse d'ame! O ma gloire! ô Carthag
Faut-il qu'avec vous deux un homme la partag

Et l'amour de la vie en faveur d'un époux
Doit-il être en ce cœur aussi puissant que vous?
Ce héros a trop fait de m'avoir épousée;
De sa seule pitié s'il m'eût favorisée,
Cette pitié peut-être en ce triste et grand jour
Auroit plus fait pour moi que cet excès d'amour.
Il devoit voir que Rome en juste défiance...

HERMINIE.

Mais vous lui témoigniez pareille impatience;
Et vos feux rallumés montroient de leur côté
Pour ce nouvel hymen égale avidité.

SOPHONISBE.

Ce n'étoit point l'amour qui la rendoit égale;
C'étoit la folle ardeur de braver ma rivale;
J'en faisois mon suprême et mon unique bien:
Tous les cœurs ont leur foible, et c'étoit là le mien. 1)
La présence d'Eryxe aujourd'hui m'a perdue;
Je me serois sans elle un peu mieux défendue;
J'aurois su mieux choisir et les tems, et les lieux;
Mais ce vainqueur vers elle eût pu tourner les yeux.

1) Toutes les scènes précédentes ayant été si froides, il est impossible que ce cinquième acte ne le soit pas. *Sophonisbe* elle-même avertit qu'elle n'avait point de passion, qu'elle n'avait que la folle ardeur de braver sa rivale, que c'était là son *suprême bien* et son *faible*. Un tel faible n'est nullement tragique.

Elle a donc un caractère aussi froid que ses deux aris, puisque de son aveu elle n'a qu'un *caprice* sans andeur d'ame et sans amour.

Tout mon orgueil disoit à mon ame jalouse ;
Qu'une heure de remise en eût fait son épouse :
Et que pour me braver à son tour hautement,
Son feu se fût saisi de ce retardement.
Cet orgueil dure encore, et c'est lui qui l'invite,
Par un message exprès, à me rendre visite,
Pour reprendre à ses yeux un si cher conquérant,
Ou, s'il me faut mourir, la braver en mourant.
Mais je vois Mézétulle, en cette conjoncture,
Son retour sans ce prince est d'un mauvaise augure.
Raffermis-toi, mon ame, et prends des sentimens
A te mettre au dessus de tous évènemens.

SCENE II.

SOPHONISBE, MÉZÉTULLE, HERMINIE.

SOPHONISBE.

Quand reviendra le roi ?

MÉZÉTULLE.

Pourrai-je bien vous dire
A quelle extrémité le porte un dur empire ?
Et si je vous le dis, pourrez-vous concevoir
Quel est son déplaisir, quel est son désespoir ?
Scipion ne veut pas même qu'il vous revoie.

SOPHONISBE.

J'ai donc peu de raison d'attendre cette joie ;
Quand son maître a parlé, c'est à lui d'obéir.
Il lui commandera bientôt de me haïr ;

Et dès qu'il recevra cette loi souveraine,
Je ne dois pas douter un moment de sa haine.

MÉZÉTULLE.

Si vous pouviez douter encor de son ardeur,
Si vous n'aviez pas vu jusqu'au fond de son cœur,
Je vous dirois....

SOPHONISBE.

Que Rome à présent l'intimide?

MÉZÉTULLE.

Madame, vous savez....

SOPHONISBE.

Je sais qu'il est Numide.
Toute sa nation est sujette à l'amour;
Mais cet amour s'allume et s'éteint en un jour :
J'aurois tort de vouloir qu'il en eût davantage.

MÉZÉTULLE.

Que peut en cet état le plus ferme courage?
Scipion, ou l'obsède, ou le fait observer;
Dès demain vers Utique il le veut enlever....

SOPHONISBE.

N'avez-vous de sa part autre chose à me dire?

MÉZÉTULLE.

Par grace on a souffert qu'il ait pu vous écrire,
Qu'il l'ait fait sans témoin; et par ce peu de mots
Qu'ont arrosé ses pleurs, qu'ont suivi ses sanglots,
Il vous fera juger....

SOPHONISBE.

Donnez.

MÉZÉTULLE.

Avec sa lettre,
Voilà ce qu'en vos mains j'ai charge de remettre,

SOPHONISBE *lit.*

Il ne m'est pas permis de vivre votre époux ;
Mais enfin je vous tiens parole,
Et vous éviterez l'aspect du capitole,
Si vous êtes digne de vous.
Ce poison que je vous envoie,
En est la seule et triste voie ;
Et c'est tout ce que peut un déplorable roi
Pour dégager sa foi.

Voilà de son amour une preuve assez ample;
Mais s'il m'aimoit encore, il me devoit l'exemple:
Plus esclave en son camp que je ne suis ici,
Il devoit de son sort prendre même souci.
Quel présent nuptial d'un époux à sa femme!
Qu'au jour de l'hymenée il lui manque de flâme!
Reportez, Mézétulle, à votre illustre roi,
Un secours dont lui-même a plus besoin que moi;
Il ne manquera pas d'en faire un digne usage,
Dès qu'il aura des yeux à voir son esclavage.
Si tous les rois d'Afrique en sont toujours pourvus,
Pour dérober leur gloire aux malheurs imprévus,
Comme eux, et comme lui j'en dois être munie;
Et quand il me plaira de sortir de la vie,

De montrer qu'une femme a plus de cœur que lui,
On ne me verra point emprunter rien d'autrui. 1)

SCENE III.

SOPHONISBE, UN PAGE, BARCÉE, HERMINIE, MÉZÉTULLE.

SOPHONISBE, *au page.*

Eryxe viendra-t-elle? As-tu vu cette reine?

LE PAGE

Madame, elle est déjà dans la chambre prochaine;
Surprise d'avoir su que vous la vouliez voir.
Vous la voyez, elle entre.

SOPHONISBE.

Elle va plus savoir.

1) Comment se peut-il faire qu'une scène où un mari envoie du poison à sa femme, soit froide et comique? C'est que cette femme lui renvoie son poison après que ce poison lui a été présenté comme un message tout ordinaire; c'est qu'elle lui fait dire qu'il n'a qu'à s'empoisonner lui-même. Après une si étrange scène, tout ce qui peut étonner, c'est qu'il se soit trouvé autrefois des défenseurs de cette tragédie; et ce qui serait plus étonnant, c'est qu'on la rejouât aujourd'hui.

SCENE IV.

ERYXE, SOPHONISBE, BARCÉE, HERMINIE, MÉZÉTULLE.

SOPHONISBE, *à Eryxe.*

Si vous avez connu le prince Massinisse....

ERYXE.

N'en parlons point, madame, il vous a fait justice.

SOPHONISBE.

Vous n'avez pas connu tout-à-fait son esprit :
Pour le connoître mieux, lisez ce qu'il m'écrit.

ERYXE, *après avoir lu.*

Du côté des Romains je ne suis point surprise ;
Mais ce qui me surprend, c'est qu'il les autorise,
Qu'il passe plus avant qu'ils ne voudroient aller.

SOPHONISBE.

Que voulez-vous, madame? il faut s'en consoler.
(*à Mézétulle.*)
Allez, et dites-lui que je m'apprête à vivre,
En faveur du triomphe, en dessein de le suivre ;
Que puisque son amour ne sait pas mieux agir,
Je m'y réserve exprès pour l'en faire rougir.
Je lui dois cette honte, et Rome son amie
En verra sur son front rejaillir l'infamie :
Elle y verra marcher, ce qu'on n'a jamais vu,
La femme du vainqueur à côté du vaincu,

Et mes pas chancelans sous ces pompes cruelles
Couvrir ses plus hauts faits de taches éternelles.
Portez-lui ma réponse, allez.

MÉZÉTULLE.

Dans ses ennuis....

SOPHONISBE.

C'est trop m'importuner dans l'état où je suis.
Ne vous a-t-il chargé de rien dire à la reine?

MÉZÉTULLE.

Non, madame.

SOPHONISBE.

Allez donc, et sans vous mettre en peine
De ce qu'il me plaira croire ou ne croire pas,
Laissez en mon pouvoir ma vie et mon trépas. 1)

1) Cette scène paraît au dessous de toutes les précédentes, par la raison même qu'elle devait être touchante. Une femme à qui son mari envoie du poison, et qui en fait confidence à sa rivale, semble devoir produire quelques grands mouvemens, quelque changement surprenant de fortune, quelque catastrophe; mais cette confidence, faite froidement et reçue de même, ne produit qu'un vers de comédie:

Que voulez-vous, madame? il faut s'en consoler.

Les expressions les plus simples dans de grands malheurs sont souvent les plus nobles et les plus touchantes; mais nous avons déjà remarqué combien il faut craindre en cherchant le simple de tomber dans le comique et dans le bas.

SCENE V.

SOPHONISBE, ERYXE, HERMINIE, BARCÉE.

SOPHONISBE.

Une troisième fois mon sort change de face,
Madame, et c'est mon tour de vous quitter la place.
Je ne m'en défends point, et quel que soit le prix
De ce rare trésor que je vous avois pris,
Quelques marques d'amour que ce héros m'envoie;
Ce que j'en eus pour lui vous le rend avec joie.
Vous le conserverez plus dignement que moi.

ERYXE.

Madame, pour le moins j'ai su garder ma foi;
Et ce que mon espoir en a reçu d'outrage,
N'a pu jusqu'à la plainte emporter mon courage.
Aucun de nos Romains sur mes ressentimens....

SOPHONISBE.

Je ne demande point ces éclaircissemens;
Je m'en rapporte aux dieux, qui savent toutes choses.
Quand l'effet est certain, il n'importe des causes.
Que ce soit mon malheur, que ce soient nos tyrans,
Que ce soit vous ou lui, je l'ai pris, je le rends.
Il est vrai que l'état où j'ai su vous le prendre,
N'est pas du tout le même où je vais vous le rendre:
Je vous l'ai pris vaillant, généreux, plein d'honneu
Et je vous le rends lâche, ingrat, empoisonneur:

Je l'ai pris magnanime, et vous le rends perfide;
Je vous le rends sans cœur, et l'ai pris intrépide;
Je l'ai pris le plus grand des princes Africains,
Et le rends, pour tout dire, esclave des Romains.

ERYXE.

Qui me le rend ainsi n'a pas beaucoup d'envie
Que j'attache à l'aimer le bonheur de ma vie.

SOPHONISBE.

Ce n'est pas là, madame, où je prends intérêt.
Acceptez, refusez, aimez-le tel qu'il est,
Dédaignez son mérite, estimez sa foiblesse,
De tout votre destin vous êtes la maîtresse;
Je la serai du mien, et j'ai cru vous devoir
Ce mot d'avis sincère avant que d'y pourvoir.
S'il part d'un sentiment qui flatte mal les vôtres,
Lælius que je vois vous en peut donner d'autres;
Souffrez que je l'évite, et que dans mon malheur
Je m'ose de sa vue épargner la douleur. 1)

1) Cette fin de la pièce est, quant au fond, très-inférieure à celle de *Mairet*; car du moins *Massinisse*, dans *Mairet*, est au désespoir; il montre aux Romains sa femme expirante, et il se tue auprès d'elle. Mais ici *Sophonisbe* parle de *Massinisse* comme du dernier des hommes, et cet homme si méprisé épouse *Eryxe*. La pièce de *Corneille* finit donc par le mariage de deux personnages dont personne ne se soucie; et *Corneille* a si bien senti combien *Massinisse* est bas et odieux, qu'il n'ose le faire paraître: de sorte qu'il ne reste sur la scène qu'un *Lælius*, qui ne prend nulle part au dénouement, la froide *Eryxe* et des subalternes.

SCENE VI.

LÆLIUS, ERYXE, LEPIDE, BARCÉE.

LÆLIUS.

Lépide, ma présence est pour elle un supplice.

ERYXE.

Vous a-t-on dit, seigneur, ce qu'a fait Massinisse?

LÆLIUS.

J'ai su que pour sortir d'une témérité,
Dans une autre plus grande il s'est précipité.
Au bas de l'escalier j'ai trouvé Mézétulle,
Sur ce qu'a dit la reine il est un peu crédule:
Pour braver Massinisse, elle a quelque raison
De refuser de lui le secours du poison;
Mais ce refus pourroit n'être qu'un stratagême,
Pour faire malgré nous son destin elle-même.
Allez l'en empêcher, Lépide, et dites-lui
Que le grand Scipion veut lui servir d'appui,
Que Rome en sa faveur voudra lui faire grace,
Qu'un si prompt désespoir sentiroit l'ame basse,
Que le tems fait souvent plus qu'on ne s'est promis,
Que nous ferons pour elle agir tous nos amis;
Enfin, avec douceur tâchez de la réduire
A venir dans le camp, à s'y laisser conduire,
A se rendre à Syphax, qui même en ce moment
L'aime et l'adore encor malgré son changement.

Nous attendrons ici l'effet de votre adresse;
N'y perdez point de tems.

SCENE VII.

LÆLIUS, ERYXE, BARCÉE.

LÆLIUS.

Et vous, grande princesse,
Si des restes d'amour ont surpris un vainqueur,
Quand il devoit au vôtre, et son trône, et son cœur;
Nous vous en avons fait assez prompte justice,
Pour obtenir de vous que ce trouble finisse,
Et que vous fassiez grace à ce prince inconstant,
Qui se vouloit trahir lui-même en vous quittant.

ERYXE.

Vous auroit-il prié, seigneur, de me le dire?

LÆLIUS.

De l'effort qu'il s'est fait il gémit, il soupire;
Et je crois que son cœur, encore putré d'ennui,
Pour retourner à vous n'est pas assez pour lui:
Mais si cette bonté qu'eut pour lui votre flâme
Aidoit à sa raison à rentrer dans son ame,
Nous aurions peu de peine à rallumer des feux
Que n'a pas bien éteints cette erreur de ses vœux.

ERYXE.

Quand d'une telle erreur vous punissez l'audace,
Il vous sied mal pour lui de me demander grace:
Non que je la refuse à ce perfide tour,
L'hymen des rois doit être au dessus de l'amour;

Et je sais qu'en un prince heureux et magnanime
Mille infidélités ne sauroient faire un crime :
Mais si tout inconstant il est digne de moi,
Il a cessé de l'être en cessant d'être roi.

LÆLIUS.

Ne l'est-il plus, madame, et si la Gétulie
Par votre illustre hymen à son trône s'allie,
Si celui de Syphax s'y joint dès aujourd'hui,
En est-il sur la terre un plus puissant que lui ?

ERYXE.

Et de quel front, seigneur, prend-il une couronne,
S'il ne peut disposer de sa propre personne ?
S'il lui faut pour aimer attendre votre choix,
Et que jusqu'en son lit vous lui fassiez des lois ?
Un sceptre compatible avec un joug si rude
N'a rien à me donner que de la servitude ;
Et si votre prudence ose en faire un vrai roi,
Il est à Sophonisbe, et ne peut-être à moi.
Jalouse seulement de la grandeur royale,
Je la regarde en reine, et non pas en rivale ;
Je vois dans son destin le mien enveloppé,
Et du coup qui la perd tout mon cœur est frappé.
Par votre ordre on la quitte, et cet ami fidelle
Me pourroit au même ordre abandonner comme elle.
Disposez de mon sceptre, il est entre vos mains ;
Je veux bien le porter au gré de vos Romains.
Je suis femme, et mon sexe accablé d'impuissanc
Ne reçoit point d'affront par cette dépendance ;
Mais je n'aurai jamais à rougir d'un époux,

Qu'on voie ainsi que moi ne régner que sous vous.

LAELIUS.

Détrompez-vous, madame, et voyez dans l'Asie
Nos dignes alliés régner sans jalousie,
Avec l'indépendance, avec l'autorité
Qu'exige de leur rang toute la majesté.
Regardez Prusias, considérez Attale,
Et ce que souffre en eux la dignité royale;
Massinisse avec vous, et toute autre moitié,
Recevra même honneur et pareille amitié:
Mais quant à Sophonisbe, il m'est permis de dire
Qu'elle est Carthaginoise, et ce mot doit suffire.
Je dirai qu'à la prendre ainsi sans notre aveu,
Tout notre ami qu'il est, il nous bravoit un peu;
Mais comme je lui veux conserver votre estime,
Autant que je le puis je déguise son crime,
Et nomme seulement imprudence d'état
Ce que nous aurions droit de nommer attentat.
Mais Lépide déjà revient de chez la reine.

SCENE DERNIERE.

LAELIUS, ERYXE, LEPIDE, BARCÉE.

LAELIUS.

Qu'avez-vous obtenu de cette ame hautaine?

LEPIDE.

Elle avoit trop d'orgueil pour en rien obtenir;

De sa haine pour nous elle a su se punir.

LAELIUS.

Je l'avois bien prévu, je vous l'ai dit moi-même ;
Que ce dessein de vivre étoit un stratagême,
Qu'elle voudroit mourir : mais ne pouviez-vous pas...

LEPIDE.

Ma présence n'a fait que hâter son trépas.
A peine elle m'a vu, que d'un regard farouche,
Portant je ne sais quoi de sa main à sa bouche :
« Parlez, m'a-t-elle dit, je suis en sureté,
» Et recevrai votre ordre avec tranquillité. »
Surpris d'un tel discours, je l'ai pourtant flattée ;
J'ai dit qu'en grande reine elle seroit traitée,
Que Scipion et vous en prendriez souci,
Et j'en voyois déjà son regard adouci,
Quand d'un souris amer me coupant la parole :
« Qu'aisément, reprend-elle, une ame se console !
» Je sens vers cet espoir tout mon cœur s'échapper ;
» Mais il est hors d'état de se laisser tromper ;
» Et d'un poison ami le secourable office
» Vient de fermer la porte à tout votre artifice.
» Dites à Scipion qu'il peut dés ce moment
» Chercher à son triomphe un plus rare ornement.
» Pour voir de deux grands rois la lâcheté punie,
» J'ai dû livrer leur femme à cette ignominie ;
» C'est ce que méritoit leur amour conjugal ;
» Mais j'en ai dû sauver la fille d'Asdrubal.
» Leur bassesse aujourd'hui de tous deux me dégag.
» Et n'étant plus qu'à moi, je meurs toute à Carthag

» Digne sang d'un tel père, et digne de régner.
» Si la rigueur du sort eût voulu m'épargner. »
A ces mots la sueur lui montant au visage,
Les sanglots de sa voix saisissent le passage;
Une morte pâleur s'empare de son front;
Son orgueil s'applaudit d'un remède si prompt;
De sa haine aux abois la fierté redouble;
Elle meurt à mes yeux, mais elle meurt sans trouble,
Et soutient en mourant la pompe d'un courroux,
Qui semble moins mourir que triompher 1) de nous.

ERYXE.

Le dirai-je, seigneur? je la plains et l'admire.
Une telle fierté méritoit un empire;
Et j'aurois en sa place eu même aversion
De me voir attachée au char de Scipion.
La fortune jalouse et l'amour infidelle
Ne lui laissoient ici que son grand cœur pour elle:
Il a pris le dessus de toutes leurs rigueurs,
Et son dernier soupir fait honte à ses vainqueurs.

LÆLIUS.

Je dirai plus, madame, en dépit de sa haine,
Une telle fierté devoit naître romaine:

1) . . . *La pompe d'un courroux qui semble moins mourir que triompher*. . . . On voit assez que c'est là de l'enflure dépourvue du mot propre, et qu'un courroux n'est pas pompeux. *Eryxe* répond avec noblesse et avec convenance. Il eût été à désirer que la pièce finît par ce discours d'*Eryxe*, ou que *Lælius* eût mieux parlé: car qu'importe qu'on *aille voir Scipion et Massinisse?*

Mais allons consoler un prince généreux,
Que sa seule imprudence a rendu malheureux.
Allons voir Scipion, allons voir Massinisse:
Souffrez qu'en sa faveur le tems vous adoucisse;
Et préparez votre ame à le moins dédaigner,
Lorsque vous aurez vu comme il saura régner.

ERYXE.

En l'état où je suis je fais ce qu'on m'ordonne;
Mais ne disposez point, seigneur, de ma personne;
Et si de ce héros les désirs inconstans....

LAELIUS.

Madame, encore un coup, laissons-en faire au tems. 1)

Fin du cinquième et dernier acte.

1) . . . *Encore un coup, laissons-en faire au tems*, n'est pas une fin heureuse. Les meilleures sont celles qui laissent dans l'ame du spectateur quelque idée sublime, quelque maxime vertueuse et importante, convenable au sujet; mais tous les sujets n'en sont pas susceptibles.

On n'a point remarqué tous les défauts dans les détails que le lecteur remarque assez. La piéce en est pleine: elle est très-froide, très-mal conçue et très-mal écrite.

OTHON,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES,

1665.

PRÉFACE

DU COMMENTATEUR.

Il ne faut guère en croire sur un ouvrage, ni l'auteur, ni ses amis, encore moins les critiques précipitées qu'on en fait dans la nouveauté. En vain *Corneille* dit dans sa préface que cette pièce égale ou passe la meilleure des siennes; en vain *Fontenelle* fait l'éloge d'*Othon;* le tems seul est juge souverain : il a banni cette pièce du théâtre. Il y en a sans doute une raison qu'il faut chercher; je n'en connais point de meilleure que l'exemple de *Britannicus*. Le tems nous a appris que quand on veut mettre la politique sur le théâtre, il faut la traiter comme *Racine*, y jeter de grands intérêts, des passions vraies, et de grands mouvemens d'éloquence; et que rien n'est plus nécessaire qu'un style pur, noble, coulant et égal, qui se soutienne d'un bout de la pièce à l'autre. Voilà tout ce qui manque à *Othon*.

Avouons que cette tragédie n'est qu'un arrangement de famille : on ne s'y intéresse pour personne; il y est beaucoup parlé d'amour, et cet

amour même refroidit le lecteur Lorsque ce ressort, qui devrait attacher, a manqué son effet, la pièce est perdue.

Il est dit dans l'histoire du théâtre, à l'article *Othon,* que *Corneille* refit trois fois le cinquième acte ; j'ai de la peine à le croire ; mais si la chose est vraie, elle prouve qu'il fallait le refaire une quatrième fois, ou plutôt qu'il était impossible de tirer un cinquième acte intéressant d'un sujet ainsi arrangé. *Corneille* ne refit pas trois fois la première scène du premier acte, qui est pleine de très-grandes beautés. Quand le sujet porte l'auteur, il vogue à pleines voiles ; mais quand l'auteur porte le sujet, quand il est accablé du poids de la difficulté, et refroidi par le défaut d'intérêt qu'il ne peut se dissimuler à lui-même, alors tous ses efforts sont inutiles. *Corneille* pouvait être d'abord échauffé par le beau portrait que fait *Tacite* de la cour de *Galba,* et par les discours qu'il prête à cet empereur.

Le nom de Rome était encore quelque chose d'important. *Corneille* avait assez d'invention pour former une intrigue de cinq actes ; mais tout cela n'avait rien d'attachant, ni de tragique : il le sentit

sans doute plus d'une fois en composant ; et quand il fut au cinquième acte, il se vit arrêté : il s'aperçut trop tard que ce n'était pas là une tragédie. *Racine* lui-même aurait échoué dans un sujet pareil.

PRÉFACE
DE CORNEILLE.

AU LECTEUR.

Si mes amis ne me trompent, cette piéce égale ou passe la meilleure des miennes. Quantité de suffrages illustres et solides se sont déclarés pour elle ; et si j'ose y mêler le mien, je vous dirai que vous y trouverez quelque justesse dans la conduite, et un peu de bon sens dans le raisonnement. Quant aux vers, on n'en a point vu de moi que j'aie travaillés avec plus de soin. Le sujet est tiré de *Tacite*, qui commence ses histoires par celle-ci ; et je n'en ai encore mis aucune sur le théâtre à qui j'aie gardé plus de fidélité, et prêté plus d'invention. Les caractères de ceux que j'y fais parler y sont les mêmes que chez cet incomparable auteur, que j'ai traduit tant qu'il m'a été possible. J'ai tâché de faire paroître les vertus de mon héros en tout leur éclat, sans en dissimuler les vices, non plus que lui ; et je me suis contenté de les attribuer à une politique de cour, où, quand le souverain se plonge dans les débauches, et que sa faveur n'est qu'à prix, il y a presse à qui sera de la partie. J'y ai conservé les événemens, et pris la liberté de changer la manière dont ils arrivent, pour en jeter tout le crime sur un méchant homme qu'on soupçonna dès-lors d'avoir donné des ordres secrets

pour la mort de *Vinius*, tant leur inimitié étoit forte et déclarée. *Othon* avoit promis à ce consul d'épouser sa fille, s'il le pouvoit faire choisir à *Galba* pour successeur ; et comme il se vit empereur sans son ministère, il se crut dégagé de cette promesse, et ne l'épousa point. Je n'ai pas voulu aller plus loin que l'histoire ; et je puis dire qu'on n'a point encore vu de pièce où il se propose tant de mariages pour n'en conclure aucun. Ce sont intrigues de cabinet qui se détruisent les unes les autres. J'en dirai davantage quand mes libraires joindront celle-ci aux recueils qu'ils ont faits de celles de ma façon qui l'ont précédée.

ACTEURS.

GALBA, empereur de Rome.

VINIUS, consul.

OTHON, sénateur romain, amant de Plautine.

LACUS, préfet du prétoire.

CAMILLE, nièce de Galba.

PLAUTINE, fille de Vinius, amante d'Othon.

MARTIAN, affranchi de Galba.

ALBIN, ami d'Othon.

ALBIANE, sœur d'Albin, et dame d'honneur de Camille.

FLAVIE, amie de Plautine.

ATTICUS, RUTILE, } soldats romains.

La scène est à Rome, dans le palais impérial.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

OTHON.

OTHON.

ACTE PREMIER.

SCENE I. 1)

OTHON, ALBIN.

ALBIN.

Votre amitié, seigneur, me rendra téméraire;
J'en abuse, et je sais que je vais vous déplaire,
Que vous condamnerez ma curiosité;
Mais je croirois vous faire une infidélité,
Si je vous cachois rien de ce que j'entends dire
De votre amour nouveau sous ce nouvel empire.
On s'étonne de voir qu'un homme tel qu'Othon,
Othon, dont les hauts faits soutiennent le grand nom.
Daigne d'un Vinius se réduire à la fille,
S'attache à ce consul, qui ravage, qui pille,
Qui peut tout, je l'avoue, auprès de l'empereur,
Mais dont tout le pouvoir ne sert qu'à faire horreur,
Et détruit d'autant plus, que plus on le voit croître,
Ce que l'on doit d'amour aux vertus de son maître.

1) Il y a peu de pièces qui commencent plus heureusement que celle-ci; je crois même que de toutes les expositions, celle d'*Othon* peut passer pour la plus belle; et je ne connais que l'exposition de *Bajazet* qui lui soit supérieure.

OTHON.

Ceux qu'on voit s'étonner de ce nouvel amour,
N'ont jamais bien conçu ce que c'est que la cour.
Un homme tel que moi jamais ne s'en détache ;
Il n'est point de retraite ou d'ombre qui le cache ;
Et si du souverain la faveur n'est pour lui,
Il faut, ou qu'il périsse, ou qu'il prenne un appui.
Quand le monarque agit par sa propre conduite,
Mes pareils sans périls se rangent à sa suite ;
Le mérite et le sang nous y font discerner ;
Mais quand le potentat se laisse gouverner,
Et que de son pouvoir les grands dépositaires
N'ont pour raison d'état que leurs propres affaires ;
Ces lâches ennemis de tous les gens de cœur
Cherchent à nous pousser avec toute rigueur,
A moins que notre adroite et prompte servitude
Nous dérobe aux fureurs de leur inquiétude.
Si tôt que de Galba le sénat eut fait choix,
Dans mon gouvernement j'en établis les lois ;
Et je fus le premier qu'on vit au nouveau prince
Donner toute une armée, et toute une province :
Ainsi je me comptois de ses premiers suivans ;
Mais déjà Vinius avoit pris les devans ;
Martian l'affranchi, dont tu vois les pillages,
Avoit avec Lacus fermé tous les passages ;
On n'approchoit de lui que sous leur bon plaisir.
J'eus donc pour m'y produire un des trois à choisir.
Je les voyois tous trois se hâter sous un maître, 1)

1) *Je les voyois tous trois, etc. Corneille* n'a jamais

Qui chargé d'un long âge a peu de tems à l'être ;
Et tous trois à l'envi s'empresser ardemment
A qui dévoreroit ce règne d'un moment. 1)
J'eus horreur des appuis qui restoient seuls à prendre.
J'espérai quelque tems de m'en pouvoir défendre ;
Mais quand Nymphidius dans Rome assassiné,
Fit place au favori qui l'avoit condamné,
Que Lacus par sa mort fut préfet du prétoire,

fait quatre vers plus forts, plus pleins, plus sublimes ; et c'est en partie ce qui justifie la liberté que je prends de préférer cette exposition à celles de toutes ses autres pièces. A la vérité, il y a quelques vers familiers et négligés dans cette première scène, quelques expressions vicieuses, comme *le mérite et le sang font un éclat en vous :* on ne dit point *faire un éclat dans quelqu'un.*

1) *A qui dévoreroit ce règne d'un moment.* La beauté de ce vers consiste dans cette métaphore rapide du mot *dévorer ;* tout autre terme eût été faible : c'est là un de ces mots que *Despréaux* appelait *trouvés. Racine* est plein de ces expressions dont il a enrichi la langue. Mais qu'arrive-t-il ? Bientôt ces termes neufs et originaux, employés par les écrivains les plus médiocres, perdent leur premier éclat qui les distinguait ; ils deviennent familiers ; alors les hommes de génie sont obligés de chercher d'autres expressions, qui souvent ne sont pas si heureuses : c'est ce qui produit le style forcé et sauvage dont nous sommes inondés. Il en est à peu près comme des modes : on invente pour une princesse une parure nouvelle, toutes les femmes l'adoptent ; on veut ensuite renchérir, et on invente du bizarre plutôt que de l'agréable.

Que pour couronnement d'une action si noire
Les mêmes assassins furent encor percer
Varron, Turpilian, Capiton et Macer,
Je vis qu'il étoit tems de prendre mes mesures,
Qu'on perdoit de Néron toutes les créatures,
Et que demeuré seul de toute cette cour,
A moins d'un protecteur j'aurois bientôt mon tour.
Je choisis Vinius dans cette défiance;
Pour plus de sureté, j'en cherchai l'alliance.
Les autres n'ont ni sœur, ni fille à me donner;
Et d'eux sans ce grand nœud tout est à soupçonner.

ALBIN.

Vos vœux furent reçus?

OTHON.

Oui; déjà l'hymenée
Auroit avec Plautine uni ma destinée,
Si ces rivaux d'état n'en savoient divertir
Un maître qui sans eux n'ose rien consentir.

ALBIN.

Ainsi tout votre amour n'est qu'une politique,
Et le cœur ne sent point ce que la bouche explique?

OTHON.

Il ne le sentit pas, Albin, du premier jour;
Mais cette politique est devenue amour;
Tout m'en plaît, tout m'en charme, et mes premiers scrupules
Près d'un si cher objet passent pour ridicules.
Vinius est consul, Vinius est puissant,
Il a de la naissance; et s'il est agissant,

S'il suit des favoris la pente trop commune,
Plautine hait en lui ces soins de sa fortune;
Son cœur est noble et grand.

ALBIN.

Quoi qu'elle ait de vertu,
Vous devriez dans l'ame être un peu combattu.
La nièce de Galba pour dot aura l'empire,
Et vaut bien que pour elle à ce prix on soupire:
Son oncle doit bientôt lui choisir un époux.
Le mérite et le sang font un éclat en vous,
Qui pour y joindre encor celui du diadême...

OTHON.

Quand mon cœur se pourroit soustraire à ce que j'aime,
Et que pour moi Camille auroit tant de bonté,
Que je dusse espérer de m'en voir écouté;
Si, comme tu le dis, sa main doit faire un maître,
Aucun de nos tyrans n'est encor las de l'être;
Et ce seroit tous trois les attirer sur moi,
Qu'aspirer sans leur ordre à recevoir sa foi.
Sur-tout de Vinius le sensible courage
Feroit tout pour me perdre aprés un tel outrage,
Et se vengeroit même à la face des dieux, 1)
Si j'avois sur Camille osé tourner les yeux.

1) . . . . *A la face des dieux*, est ce qu'on appelle une cheville; il ne s'agit point ici de dieux et d'autels. Ces malheureux hémistiches, qui ne disent rien parce qu'ils semblent en trop dire, n'ont été que trop souvent imités.

ALBIN.

Pensez-y toutefois, ma sœur est auprès d'elle ;
Je puis vous y servir, l'occasion est belle;
Tout autre amant que vous s'en laisseroit charmer;
Et je vous dirois plus, si vous osiez l'aimer.

OTHON.

Porte à d'autres qu'à moi cette amorce inutile;
Mon cœur tout à Plautine, est fermé pour Camille.
La beauté de l'objet, la honte de changer,
Le succès incertain, l'infaillible danger,
Tout fait à tes projets d'invincibles obstacles.

ALBIN.

Seigneur, en moins de rien il se fait des miracles, 1)

1) . . *En moins de rien il se fait des miracles*, est un vers comique; mais ces petits défauts, qui rendraient une mauvaise scène encore plus mauvaise, n'empêchent pas que celle-ci ne soit claire, vigoureuse, attachante ; trois mérites très-rares dans les expositions.

Cette première scène d'*Othon* prouve que *Corneille* avait encore beaucoup de génie. Je crois qu'il ne lui a manqué que d'être sévère pour lui-même, et d'avoir des amis sévères. Un homme capable de faire une telle scène pouvait assurément faire encore de bonnes pièces. C'est un très-grand malheur, il faut le redire, que personne ne l'avertit qu'il choisissait mal ses sujets, que ces dissertations politiques n'étaient pas propres au théâtre, qu'il fallait parler au cœur, observer les règles de la langue, s'exprimer avec clarté et avec élégance, ne jamais rien dire de trop, préférer le sentiment au raisonnement : il le pouvait ; il ne l'a fait dans aucune de ses dernières pièces : elles donnent de grands regrets.

A ces deux grands rivaux peut-être il seroit doux
D'ôter à Vinius un gendre tel que vous;
Et si l'un par bonheur à Galba vous propose....
Ce n'est pas qu'après tout j'en sache aucune chose:
Je leur suis trop suspect pour s'en fier à moi;
Mais si je puis vous dire enfin ce que j'en crois,
Je vous proposerois si j'étois en leur place.

OTHON.

Aucun d'eux ne fera ce que tu veux qu'il fasse;
Et s'ils peuvent jamais trouver quelque douceur
A faire que Galba choisisse un successeur,
Ils voudront par ce choix se mettre en assurance,
Et n'en proposeront que de leur dépendance.
Je sais... Mais Vinius que j'apperçois venir...
Laissez-nous seuls, Albin, je veux l'entretenir.

SCENE II.

VINIUS, OTHON.

VINIUS.

Je crois que vous m'aimez, seigneur, et que ma fille 1)

1) La pièce commence à faiblir dès cette seconde scène. On voit trop que la tragédie ne sera qu'une intrigue de cour, une cabale pour donner un successeur à *Galba*. C'est là de quoi fournir une douzaine de lignes à un historien, et quelques pages à des écrivains d'anecdotes; mais ce n'est pas là un sujet de tragédie. *Othon* est beaucoup moins théâtral que *Sophonisbe*, et bien

Vous fait prendre intérêt en toute la famille. 1)
Il en faut une preuve; et non pas seulement
Qui consiste aux devoirs dont s'empresse un amant,

moins heureux encore que *Sertorius*. *Agésilas* qui suit, est moins théâtral encore qu'*Othon*. Le succès est presque toujours dans le sujet; ce qui le prouve, c'est que *Théodore*, *Sophonisbe*, *la Toison d'or*, *Pertharite*, *Othon*, *Agésilas*, *Surena*, *Pulchérie*, *Bérénice*, *Attila*, pièces que le public a proscrites, sont écrites à peu près du même style que *Rodogune*, dont on revoit le cinquième acte et quelques autres morceaux avec tant de plaisir. Ce sont quelquefois les mêmes beautés, et toujours les mêmes défauts dans l'élocution. Par-tout vous trouverez des pensées fortes et des idées alambiquées, de la hauteur et de la familiarité, de l'amour mêlé de politique, quelques vers heureux, et beaucoup de mal faits; des raisonnemens, des contestations, des bravades. Il est impossible de ne pas reconnaître la même main. D'où peut donc venir la différence du succès, si ce n'est du fond même du dessein? Les défauts de style qui ne se remarquent pas dans le beau spectacle du cinquième acte de *Rodogune*, se font sentir quand le sujet ne les couvre pas, quand l'esprit du spectateur refroidi a la liberté d'examiner la diction, l'inconvenance, l'irrégularité des phrases, les solécismes. Je sais bien qu'*OEdipe* était un très-beau sujet; mais ce n'est pas le sujet de *Sophocle* que *Corneille* a traité; c'est l'amour de *Thésée* et de *Dircé*, mêlé avec la fable d'*OEdipe*. C'est une froide politique jointe à un froid amour, qui rend tant de pièces insipides

1) *Une fille qui fait prendre intérêt en toute la famille; des devoirs dont s'empresse un amant; Galba*

Il la faut plus solide, il la faut d'un grand homme,
D'un cœur digne en effet de commander à Rome.
Il faut ne plus l'aimer.

OTHON.

Quoi! pour preuve d'amour...

VINIUS.

Il faut faire encor plus, seigneur, en ce grand jour;
Il faut aimer ailleurs.

OTHON.

Ah! que m'osez-vous dire?

VINIUS.

Je sais qu'à son hymen tout votre cœur aspire;
Mais elle, et vous, et moi, nous allons tous périr;
Et votre change seul nous peut tous secourir.
Vous me devez, seigneur, peut-être quelque chose:
Sans moi, sans mon crédit qu'à leurs desseins j'oppose,
Lacus et Martian vous auroient peu souffert;
Il faut à votre tour rompre un coup qui me perd;

qui refuse son ordre à l'effet de nos vœux; de l'air dont nous nous regardons; une vérité qu'on voit trop manifeste; du tumulte excité; Vitellius qui arrive avec sa force unie; ce qu'il a de vieux corps; de qui se l'immola; ramener les esprits par un jeune empereur; il a remis exprès à tantôt d'en résoudre; il ira du côté de Lacus; ces grands jaloux; un œil bas; une princesse qui s'est mise à sourire. Tout cela est, à la vérité, très-défectueux. Le fond du discours de *Vinius* est raisonnable; mais ce n'est pas assez.

Et qui, si votre cœur ne s'arrache à Plautine,
Vous enveloppera tous deux en ma ruine.

OTHON.

Dans le plus doux espoir de mes vœux acceptés,
M'ordonner que je change! et vous-même?

VINIUS.

Ecoutez.
L'honneur que nous feroit votre illustre hyménée,
Des deux que j'ai nommés tient l'ame si gênée,
Que jusqu'ici Galba, qu'ils obsèdent tous deux,
A refusé son ordre à l'effet de nos vœux.
L'obstacle qu'ils y font vous peut montrer sans peine
Quelle est pour vous et moi leur envie et leur haine;
Et qu'aujourd'hui, de l'air dont nous nous regardons,
Ils nous perdront bientôt si nous ne les perdons.
C'est une vérité qu'on voit trop manifeste;
Et sur ce fondement, seigneur, je passe au reste.
Galba, vieil et cassé, qui se voit sans enfans,
Croit qu'on méprise en lui la foiblesse des ans;
Et qu'on ne peut aimer à servir sous un maître
Qui n'aura pas le tems de le bien reconnoître.
Il voit de toutes parts du tumulte excité;
Le soldat en Syrie est presque révolté.
Vitellius avance avec sa force unie
Des troupes de la Gaule et de la Germanie;
Ce qu'il a de vieux corps le souffre avec ennui;
Tous les prétoriens murmurent contre lui.
De leur Nymphidius l'indigne sacrifice
De qui se l'immola leur demande justice;

Il le sait, et prétend par un jeune empereur
Ramener les esprits, et calmer leur fureur.
Il espère un pouvoir ferme, plein et tranquille;
S'il nomme pour César un époux de Camille;
Mais il balance encor sur ce choix d'un époux;
Et je ne puis, seigneur, m'assurer que sur vous.
J'ai donc pour ce grand choix vanté votre courage,
Et Lacus à Pison a donné son suffrage.
Martian n'a parlé qu'en termes ambigus,
Mais sans doute il ira du côté de Lacus;
Et l'unique remède est de gagner Camille.
Si sa voix est pour nous, la leur est inutile.
Nous serons pareil nombre, et dans l'égalité.
Galba pour cette nièce aura de la bonté.
Il a remis exprès à tantôt d'en résoudre.
De nos têtes sur eux détournez cette foudre.
Je vous le dis encor, contre ces grands jaloux,
Je ne me puis, seigneur, assurer que sur vous.
De votre premier choix quoi que je doive attendre;
Je vous aime encor mieux pour maître que pour gendre;
Et je ne vois pour nous qu'un naufrage certain,
S'il nous faut recevoir un prince de leur main.

OTHON.

Ah! seigneur, sur ce point c'est trop de confiance,
C'est vous tenir trop sûr de mon obéissance.
Je ne prends plus de lois que de ma passion;
Plautine est l'objet seul de mon ambition;
Et si votre amitié me veut détacher d'elle,
La haine de Lacus me seroit moins cruelle.

Que m'importe après tout, si tel est mon malheur,
De mourir par son ordre, ou mourir de douleur?

VINIUS.

Seigneur, un grand courage, à quelque point qu'il aime,
Sait toujours au besoin se posséder soi-même.
Poppée avoit pour vous du moins autant d'appas,
Et quand on vous l'ôta vous n'en mourûtes pas.

OTHON.

Non, seigneur, mais Poppée étoit une infidelle,
Qui n'en vouloit qu'au trône, et qui m'aimoit moins qu'elle.
Ce peu qu'elle eut d'amour ne fit du lit d'Othon
Qu'un degré pour monter à celui de Néron;
Elle ne m'épousa qu'afin de s'y produire,
D'y ménager sa place au hasard de me nuire;
Aussi j'en fus banni sous un titre d'honneur,
Et pour ne me plus voir on me fit gouverneur.
Mais j'adore Plautine, et je règne en son ame;
Nous ordonner d'éteindre une si belle flâme,
C'est... je n'ose le dire. Il est d'autres Romains, 1)
Seigneur, qui sauront mieux appuyer vos desseins;

1) *Il est d'autres Romains qui seront ravis de vous devoir l'empire; sans Plautine l'amour m'est un poison; le bonheur m'assassine; les douceurs du pouvoir souverain me sont d'affreux tourmens, s'il m'en coûte ma main; vous voulez que je règne, et je ne sais qu'aimer.* Je ne remarquerai que ces étranges vers dans cette scène; ils sont en partie le sujet de la pièce. *Othon* est amoureux; car, quoi qu'on en dise, encore

Il en est dont le cœur pour Camille soupire,
Et qui seront ravis de vous devoir l'empire.

VINIUS.

Je veux que cet espoir à d'autres soit permis;
Mais êtes-vous fort sûr qu'ils soient de nos amis?
Savez-vous mieux que moi s'ils plairont à Camille?

OTHON.

Et croyez-vous pour moi qu'elle soit plus facile?
Pour moi, que d'autres vœux....

VINIUS.

A ne vous rien celer,

une fois, il n'y a aucun des héros de *Corneille* qui ne le soit; mais il est amoureux froidement. Il n'a d'abord demandé la fille de *Vinius* que par politique; il n'a pas de ces passions violentes, qui seules réussissent au théâtre, et qui seules font pardonner le refus d'un empire. Il a commencé par étaler la profondeur d'un courtisan habile; il parle à présent comme un jeune homme passionné et tendre; il dément le caractère qu'il a fait paraître dans la première scène; et le même homme qui se fera nommer empereur, et qui détrônera *Galba*, renonce ici à l'empire. Le spectateur ne croit guère à cet amour; il ne s'y intéresse pas. Un des meilleurs connaisseurs, en lisant *Othon* pour la première fois, dit à cette seconde scène: Il est impossible que la pièce ne soit froide; et il ne se trompa point. En effet, ces craintes éloignées que montre *Vinius* de ce qui peut arriver un jour, ne sont point un assez grand ressort. Il faut craindre des périls présens et véritables dans la tragédie, sans quoi tout languit, tout ennuie.

Sortant d'avec Galba j'ai voulu lui parler;
J'ai voulu sur ce point pressentir sa pensée;
J'en ai nommé plusieurs pour qui je l'ai pressée.
A leurs noms, un grand froid, un front triste, un œil bas,
M'ont fait voir aussitôt qu'ils ne lui plaisoient pas:
Au vôtre elle a rougi, puis s'est mise à sourire,
Et m'a soudain quitté sans me vouloir rien dire.
C'est à vous qui savez ce que c'est que d'aimer,
A juger de son cœur ce qu'on doit présumer.

OTHON.

Je n'en veux rien juger, seigneur, et sans Plautine
L'amour m'est un poison, le bonheur m'assasine;
Et toutes les douceurs du pouvoir souverain
Me sont d'affreux tourmens, s'il m'en coûte sa main.

VINIUS.

De tant de fermeté j'aurois l'ame ravie,
Si cet excès d'amour nous assuroit la vie;
Mais il nous faut le trône, ou renoncer au jour;
Et quand nous périrons, que servira l'amour?

OTHON.

A de vaines frayeurs un noir soupçon vous livre.
Pison n'est point cruel, et nous laissera vivre.

VINIUS.

Il nous laissera vivre, et je vous ai nommé!
Si de nous voir dans Rome il n'est point alarmé,
Nos communs ennemis qui prendront sa conduite,
En préviendront pour lui la dangereuse suite.

Seigneur, quand pour l'empire on s'est vu désigner,
Il faut, quoi qu'il arrive, ou périr, ou régner.
Le posthume Agrippa vécut peu sous Tibère:
Néron n'épargna point le sang de son beau-frère,
Et Pison vous perdra par la même raison,
Si vous ne vous hâtez de prévenir Pison.
Il n'est point de milieu qu'en saine politique....

OTHON.

Et l'amour est la seule où tout mon cœur s'applique.
Rien ne vous a servi, seigneur, de me nommer.
Vous voulez que je règne, et je ne sais qu'aimer.
Je pourrois savoir plus, si l'astre qui domine
Me vouloit faire un jour régner avec Plautine;
Mais dérober son ame à de si doux appas,
Pour attacher sa vie à ce qu'on n'aime pas!

VINIUS.

Hé bien! si cet amour a sur vous tant de force,
Régnez: qui fait des lois peut bien faire un divorce.
Du trône on considère enfin ses vrais amis;
Et quand vous pourrez tout, tout vous sera permis.

SCENE III.

PLAUTINE, VINIUS, OTHON.

PLAUTINE. 1)

Non pas, seigneur, non pas, quoi que le ciel m'envoie;
Je ne veux rien tenir d'une honteuse voie,
Et cette lâcheté qui me rendroit son cœur,
Sentiroit le tyran, et non pas l'empereur.
A votre sureté, puisque le péril presse,
J'immolerai ma flâme et toute ma tendresse;
Et je vaincrai l'horreur d'un si cruel devoir, 1)
Pour conserver le jour à qui me l'a fait voir;

1) Cette troisième scène justifie déjà ce qu'on doit prévoir, que ce n'est pas là une tragédie. *Plautine* écoutait à la porte, et elle vient interrompre son père, pour dire en vers durs et obscurs, qu'elle ne voudrait point un jour épouser son amant, si cet amant marié à une autre ne pouvait revenir à elle que par un divorce. Non-seulement c'est manquer à la bienséance, mais quel faible intérêt, quel froid sujet d'une scène, qu'une fille, qui sans être appelée, vient dire à son père devant son amant, ce qu'elle ferait un jour, si ce froid amant voulait l'épouser en troisièmes noces! Elle serait en effet la troisième femme d'*Othon*, qui l'épouserait après avoir répudié *Poppée* et *Camille*.

2) *Vaincre l'horreur d'un cruel devoir; ce qu'à ses désirs elle fait de violence; pour fuir les appas honteux d'une espérance indigne; la vertu qui dompte et*

Mais ce qu'à mes désirs je fais de violence,
Fuit les honteux appas d'une indigne espérance;
Et la vertu qui dompte et bannit mon amour,
N'en souffrira jamais qu'un vertueux retour.

OTHON.

Ah! que cette vertu m'apprête un dur supplice!
Seigneur, et le moyen que je vous obéisse?
Voyez, et s'il se peut, pour voir tout mon tourment,
Quittez vos yeux de père, et prenez-en d'amant. 1)

VINIUS.

L'estime de mon sang ne m'est pas interdite;
Je lui vois des attraits, je lui vois du mérite;
Je crois qu'elle en a même assez pour engager,
Si quelqu'un nous perdoit, quelqu'autre à nous venger:
Par là nos ennemis la tiendront redoutable;
Et sa perte par là devient inévitable.
Je vois de plus, seigneur, que je n'obtiendrai rien,
Tant que votre œil blessé rencontrera le sien,
Que le tems se va perdre en répliques frivoles;
Et pour les éviter, j'achève en trois paroles.
Si vous manquez le trône, il faut périr tous trois.
Prévenez, attendez cet ordre à votre choix.

bannit l'amour, et qui n'en souffre qu'un vertueux retour. Ce sont là des expressions qui affaibliraient les plus beaux sentimens.

1) *Quittez vos yeux de père et prenez-en d'amant.* Ce vers ne prépare pas un intérêt tragique, et ce défaut revient souvent dans toutes ces dernières tragédies.

Je me remets à vous de ce qui vous regarde;
Mais en ma fille et moi ma gloire se hasarde;
De ses jours et des miens je suis maître absolu;
Et j'en disposerai comme j'ai résolu.
Je ne crains point la mort, mais je hais l'infamie
D'en recevoir la loi d'une main ennemie;
Et je saurai verser tout mon sang en Romain,
Si le choix que j'attends ne me retient la main.
C'est dans une heure ou deux que Galba se déclare;
Vous savez l'un et l'autre à quoi je me prépare,
Résolvez-en ensemble.

SCENE IV.

OTHON, PLAUTINE.

OTHON.

ARRÊTEZ donc, seigneur;
Et s'il faut prévenir ce mortel déshonneur,
Recevez-en l'exemple, 1) et jugez si la honte....

1) *Recevez-en l'exemple. . . .* *Othon* qui veut se tuer ainsi au premier acte pour une crainte imaginaire, et pour une maîtresse, excite plutôt le rire que la terreur; rien n'est jamais plus mal reçu au théâtre qu'un désespoir mal placé, et qu'on n'attendait pas d'un homme qui n'a d'abord parlé que de politique. Ajoutons que cette scène entre *Othon* et *Plautine* est très-faible. Je remarque que *Plautine* conseille ici à *Othon* précisément la même chose qu'*Atalide* à *Bajazet*; mais quelle

PLAUTINE.

Quoi! seigneur, à mes yeux une fureur si prompte!
Ce noble désespoir si digne des Romains,
Tant qu'ils ont du courage, est toujours en leurs mains.
Et pour vous et pour moi, fût-il digne d'un temple,
Il n'est pas encor tems de m'en donner l'exemple.
Il faut vivre, et l'amour vous y doit obliger,
Pour me sauver un père, et pour me protéger.
Quand vous voyez ma vie à la vôtre attachée,
Faut-il que malgré moi votre ame effarouchée,

différence de situation, de sentimens et de style! *Bajazet* est réellement en danger de sa vie, et *Othon* ne court ici qu'un danger chimérique. *Plautine* est raisonneuse et froide; *Atalide* est touchante, et a autant de délicatesse que d'amour: enfin, ce qui est de la plus grande importance, les vers de *Corneille* ne valent rien, et ceux de *Racine* sont parfaits dans leur genre. Comparez, (rien ne forme plus le goût) comparez aux vers d'*Atalide* ces vers de *Plautine*:

Et n'aspire qu'au bien d'aimer et d'être aimé.
Qu'un tel égarement. Il se croit mal aimé.
Et que de votre cœur vos yeux indépendans
Triomphent comme moi des troubles du dedans.
Conservez-moi toujours l'estime et l'amitié.

C'est le style, c'est la diction qui fait tout dans les scènes où le spectateur est assez tranquille pour réfléchir sur les vers; et encore est-il nécessaire de ne point négliger la diction dans les situations les plus frappantes du théâtre. En un mot, il faut toujours bien écrire.

Pour m'ouvrir le tombeau hâte votre trépas;
Et m'avance un destin où je ne consens pas?

OTHON.

Quand il faut m'arracher tout cet amour de l'ame;
Puis-je que dans mon sang en éteindre la flâme?
Puis-je sans le trépas....

PLAUTINE.

Et vous ai-je ordonné
D'éteindre tout l'amour que je vous ai donné?
Si l'injuste rigueur de notre destinée
Ne permet plus l'espoir d'un heureux hymenée;
Il est un autre amour 1) dont les vœux innocens
S'élèvent au dessus du commerce des sens.
Plus la flâme en est pure, et plus elle est durable;
Il rend de son objet le cœur inséparable;
Il a de vrais plaisirs dont son cœur est charmé,
Et n'aspire qu'au bien d'aimer et d'être aimé.

OTHON.

Qu'un tel épurement demande un grand courage!
Qu'il est même aux plus grands d'un difficile usage!

1) *Il est un autre amour.* . . . Encore des dissertations métaphysiques sur l'amour. Quel mauvais goût! C'était l'esprit du tems, dit-on; mais il faut dire encore que la nation française est la seule qui ait eu cette malheureuse espèce d'esprit. Cela est bien pis que les *concetti* qu'on reprochait aux Italiens

Madame, permettez que je dise à mon tour
Que tout ce que l'honneur peut souffrir à l'amour,
Un amant le souhaite, il en veut l'espérance,
Et se croit mal aimé, s'il n'en a l'assurance.

PLAUTINE.

Aimez-moi toutefois sans l'attendre de moi,
Et ne m'enviez point l'honneur que j'en reçoi.
Quelle gloire à Plautine, ô ciel! de pouvoir dire
Que le choix de son cœur fut digne de l'empire!
Qu'un héros destiné pour maître à l'univers
Voulut borner ses vœux à vivre dans ses fers!
Et qu'à moins que d'un ordre absolu d'elle-même,
Il auroit renoncé pour elle au diadême!

OTHON.

Ah! qu'il faut aimer peu pour faire son bonheur,
Pour tirer vanité d'un si fatal honneur!
Si vous m'aimiez, madame, il vous seroit sensible
De voir qu'à d'autres vœux mon cœur fût accessible;
Et la nécessité de le porter ailleurs,
Vous auroit fait déjà partager mes douleurs.
Mais tout mon désespoir n'a rien qui vous alarme;
Vous pouvez perdre Othon sans verser une larme;
Vous en témoignez joie, et vous-même aspirez
A tout l'excès des maux qui me sont préparés.

PLAUTINE.

Que votre aveuglement a pour moi d'injustice!
Pour épargner vos maux j'augmente mon supplice;

Je souffre, et c'est pour vous que j'ose m'imposer
La gêne de souffrir, et de le déguiser.
Tout ce que vous sentez, je le sens dans mon ame ;
J'ai mêmes déplaisirs comme j'ai même flâme ;
J'ai même désespoir, mais je sais les cacher,
Et paroître insensible afin de moins toucher.
Faites à vos désirs pareille violence,
Retenez-en l'éclat, sauvez-en l'apparence ;
Au péril qui nous presse immolez le dehors,
Et pour vous faire aimer montrez d'autres transports.
Je ne vous défends point une douleur muette,
Pourvu que votre front n'en soit point l'interprète ;
Et que de votre cœur vos yeux indépendans,
Triomphent comme moi des troubles du dedans.
Suivez, passez l'exemple, et portez à Camille
Un visage content, un visage tranquille,
Qui lui laisse accepter ce que vous offrirez,
Et ne démente rien de ce que vous direz.

OTHON.

Hélas ! madame, hélas ! que pourrois-je lui dire ?

PLAUTINE.

Il y va de ma vie, il y va de l'empire ;
Réglez-vous là-dessus. Le tems se perd, seigneur.
Adieu, donnez la main, mais gardez-moi le cœur ;
Ou si c'est trop pour moi, donnez et l'un et l'autre,
Emportez mon amour, et retirez le vôtre :
Mais dans ce triste état si je vous fais pitié,
Conservez-moi toujours l'estime et l'amitié ;

Et n'oubliez jamais, quand vous serez le maître,
Que c'est moi qui vous force, et qui vous aide à l'être.

OTHON, *seul.*

Que ne m'est-il permis d'éviter par ma mort
Les barbares rigueurs d'un si cruel effort!

Fin du premier acte.

ACTE SECOND.

SCENE I. 1)

PLAUTINE, FLAVIE.

PLAUTINE.

Dis-moi donc, lorsqu'Othon s'est offert à Camille,
A-t-il paru contraint? a-t-elle été facile?

1) *Racine* a encore pris entièrement cette situation dans sa tragédie de *Bajazet*. *Atalide* a envoyé son amant à *Roxane*; elle s'informe en tremblant du succès de cette entrevue qu'elle a ordonnée elle-même, et qui doit causer sa mort. La délicatesse de ses sentimens, les combats de son cœur, ses craintes, ses douleurs, sont exprimées en vers si naturels, si aisés, si tendres, que ces vraies beautés charment tous les lecteurs.

Mais ici, *Corneille* commence sa scène par quatre vers, dont le ridicule est si extrême, qu'on n'ose plus même les citer dans des ouvrages sérieux : *Dis-moi donc lors qu'Othon, etc.*

Plautine exprime les mêmes sentimens qu'*Atalide* :

En regardant son change ainsi que mon ouvrage, etc.

Atalide est dans des circonstances absolument semblables; mais c'est précisément dans ces mêmes situations qu'on voit la prodigieuse différence qu'il y a entre le sentiment et le raisonnement, entre l'élégance et la dureté du style, entre cet art charmant qui développ avec une vérité si touchante tous les replis du cœur et la vaine déclamation ou la sécheresse.

Son hommage auprès d'elle a-t-il eu plein effet?
Comment l'a-t-elle pris, et comment l'a-t-il fait?

FLAVIE.

J'ai tout vu, mais enfin votre humeur curieuse
A vous faire un supplice est trop ingénieuse.
Quelque reste d'amour qui vous parle d'Othon,
Madame, oubliez-en, s'il se peut, jusqu'au nom.
Vous vous êtes vaincue en faveur de sa gloire,
Goûtez un plein triomphe après votre victoire:
Le dangereux récit que vous me commandez,
Est un nouveau combat où vous vous hasardez.
Votre ame n'en est pas encor si détachée,
Qu'il puisse aimer ailleurs sans qu'elle en soit touchée;
Prenez moins d'intérêt à l'y voir réussir,
Et fuyez le chagrin de vous en éclaircir.

PLAUTINE.

Je le force moi-même à se montrer volage;
Et regardant son change ainsi que mon ouvrage,
J'y prends un intérêt qui n'a rien de jaloux:
Qu'on l'accepte, qu'il règne, et tout m'en sera doux.

FLAVIE.

J'en doute, et rarement une flâme si forte
Souffre qu'à notre gré ses ardeurs....

PLAUTINE.

Que t'importe?
Laisse-m'en le hasard, et sans dissimuler,
Dis de quelle manière il a su lui parler.

FLAVIE.

N'imputez donc qu'à vous si votre ame inquiette

En ressent malgré moi quelque gêne secrette.
Othon à la princesse a fait un compliment,
Plus en homme de cour 1) qu'en véritable amant.
Son éloquence accorte enchaînant avec grace
L'excuse du silence à celle de l'audace,
En termes trop choisis accusoit le respect
D'avoir tant retardé cet hommage suspect.
Ses gestes concertés, ses regards de mesure
N'y laissoient aucun mot aller à l'aventure :
On ne voyoit que pompe en tout ce qu'il peignoit ;
Jusque dans ses soupirs la justesse régnoit, 2)
Et suivoit pas à pas un effort de mémoire,
Qu'il étoit plus aisé d'admirer que de croire.

1) *Othon à la princesse a fait un compliment, plus en homme de cour, etc.* Toute cette tirade est entièrement du style de la comédie, mais de la comédie froide et dénuée d'intérêt. *L'amour qui est civilité dans Othon, et la civilité qui est amour dans Camille*, est si éloigné de la tragédie, qu'on ne conçoit guère comment *Corneille* a pu y faire entrer de pareilles phrases et de pareilles idées.

2) Qu'est-ce que *des regards de mesure*, et *la justesse qui règne dans des soupirs* ? Et comment cette justesse de soupirs peut-elle suivre un effort de mémoire ? *Othon* a-t-il appris par cœur un long compliment ? De tels vers ne seraient tolérables en aucun genre de poésie. Que veut dire madame de *Sévigné*, quand elle dit : *Racine n'ira pas loin, pardonnons de mauvais vers à Corneille.* Non, il ne faut pas pardonner des pensées fausses très-mal exprimées ; il faut être juste.

Camille sembloit même assez de cet avis ;
Elle auroit mieux goûté des discours moins suivis ;
Je l'ai vu dans ses yeux ; mais cette défiance
Avoit avec son cœur trop peu d'intelligence.
De ces justes soupçons ses souhaits indignés
Les ont tout aussitôt détruits ou dédaignés ;
Elle a voulu tout croire, et quelque retenue
Qu'ait su garder l'amour dont elle est prévenue ;
On a vu par ce peu qu'il laissoit échapper,
Qu'elle prenoit plaisir à se laisser tromper ;
Et que si quelquefois l'horreur de la contrainte
Forçoit le triste Othon à soupirer sans feinte,
Soudain l'avidité de régner sur son cœur,
Imputoit à l'amour ces soupirs de douleur.

PLAUTINE.

Et sa réponse, enfin ?

FLAVIE.

Elle a paru civile ;
Mais la civilité n'est qu'amour en Camille,
Comme en Othon l'amour n'est que civilité.

PLAUTINE.

Et n'a-t-elle rien dit de sa légéreté ?
Rien de la foi qu'il semble avoir si mal gardée ?

FLAVIE.

Elle a su rejeter cette fâcheuse idée,
Et n'a pas témoigné qu'elle sût seulement
Qu'on l'eût vu pour vos yeux soupirer un moment.

PLAUTINE.

Mais qu'a-t-elle promis ?

FLAVIE.

Que son devoir fidelle
Suivroit ce que Galba voudroit ordonner d'elle ;
Et de peur d'en trop dire, et d'ouvrir trop son cœur,
Elle l'a renvoyé soudain vers l'empereur.
Il lui parle à présent. Qu'en dites-vous, madame ?
Et de cet entretien que souhaite votre ame ?
Voulez-vous qu'on l'accepte, ou qu'il n'obtienne rien.

PLAUTINE.

Moi-même, à dire vrai, je ne le sais pas bien.
Comme des deux côtés le coup me sera rude,
J'aimerois à jouir de cette incertitude ;
Et tiendrois à bonheur le reste de mes jours,
De n'en sortir jamais, et de douter toujours.

FLAVIE.

Mais il faut se résoudre, et vouloir quelque chose.

PLAUTINE.

Souffre sans m'alarmer que le ciel en dispose :
Quand son ordre une fois en aura résolu,
Il nous faudra vouloir ce qu'il aura voulu.
Ma raison cependant cède Othon à l'empire :
Il est de mon bonheur de ne m'en pas dédire ;
Et soit ce grand souhait volontaire ou forcé,
Il est beau d'achever comme on a commencé.
Mais je vois Martian.

SCENE II.

MARTIAN, PLAUTINE, FLAVIE.

PLAUTINE.

Que venez-vous m'apprendre? 1)

MARTIAN.

Que de votre seul choix l'empire va dépendre, Madame.

PLAUTINE.

Quoi! Galba voudroit suivre mon choix?

1) *Corneille* qu'on a voulu faire passer pour un poëte qui dédaignait d'introduire l'amour sur la scène, était tellement accoutumé à faire parler d'amour ses héros, qu'il représente ici un vieux ministre d'état, comme amoureux de *Plautine;* et cette *Plautine* lui répond par des injures. On peut dans les mouvemens violens d'une passion trahie, et dans l'excès du malheur, s'emporter en reproches; mais *Plautine* n'a aucune raison de parler ainsi au premier ministre de l'empereur qui la demande en mariage : ce trait est contre la bienséance, et contre la raison. Ce qui est bien plus extraordinaire, c'est que *Martian* à qui *Plautine* fait le plus sanglant outrage, en lui reprochant très-mal-à-propos sa naissance, lui dise ensuite : *Madame, encore un coup, souffrez que je vous aime.* L'amour de ce ministre, les réponses de *Plautine*, et tout ce dialogue, révoltent et refroidissent. Ce n'est là ni peindre les hommes comme ils sont, ni comme ils doivent être, ni les faire parler comme ils doivent parler.

MARTIAN.

Non, mais de son conseil nous ne sommes que trois;
Et si pour votre Othon vous voulez mon suffrage,
Je vous le viens offrir avec un humble hommage.

PLAUTINE.

Avec?

MARTIAN.

Avec des vœux sincères et soumis,
Qui feront encor plus si l'espoir m'est permis.

PLAUTINE.

Quels vœux, et quel espoir?

MARTIAN.

Cet important service,
Qu'un si profond respect vous offre en sacrifice....

PLAUTINE.

Hé bien! il remplira mes désirs les plus doux;
Mais pour reconnoissance enfin, que voulez-vous?

MARTIAN.

La gloire d'être aimé.

PLAUTINE.

De qui?

MARTIAN.

De vous, madame.

PLAUTINE.

De moi-même?

MARTIAN.

De vous; j'ai des yeux, et mon ame....

PLAUTINE.

Votre ame, en me faisant cette civilité, 1)
Devroit l'accompagner de plus de vérité.
On n'a pas grande foi pour tant de déférence,
Lorsqu'on voit que la suite a si peu d'apparence.
L'offre sans doute est belle, et bien digne d'un prix;
Mais en le choisissant vous vous êtes mépris.
Si vous me connoissiez, vous feriez mieux paroître...

MARTIAN.

Hélas! mon mal ne vient que de vous trop connoître.
Mais vous-même, après tout, ne vous connoissez pas,
Quand vous croyez si peu l'effet de vos appas.
Si vous daigniez savoir quel est votre mérite,
Vous ne douteriez point de l'amour qu'il excite.
Othon m'en sert de preuve : il n'avoit rien aimé,
Depuis que de Poppée il s'étoit vu charmé;
Bien que d'entre ses bras Néron l'eût enlevée,
L'image dans son cœur s'en étoit conservée,

1) *Une ame qui fait une civilité; le mal qui vient à un vieux ministre d'état,* (et c'est le mal d'amour) et *Plautine* qui répond à ce ministre, *qu'il n'a point changé de visage;* et l'autre qui réplique, *qu'il a l'oreille du grand maître.* Que dire d'un tel dialogue? On est obligé de faire un commentaire. Que ce commentaire au moins serve à faire connaître que son auteur rend justice : il ne connaît aucune occasion où l'on doive déguiser la vérité. *Plautine* montre de la hauteur; et si cette hauteur menait à quelque chose de tragique, elle pourrait faire impression. Remarquons encore que de la hauteur n'est pas de la grandeur.

La mort même, la mort n'avoit pu l'en chasser;
A vous seule étoit dû l'honneur de l'effacer.
Vous seule d'un coup d'œil emportâtes la gloire
D'en faire évanouir la plus douce mémoire,
Et d'avoir su réduire à de nouveaux souhaits
Ce cœur impénétrable aux plus charmans objets.
Et vous vous étonnez que pour vous je soupire!

PLAUTINE.

Je m'étonne bien plus que vous me l'osiez dire.
Je m'étonne de voir qu'il ne vous souvient plus
Que l'heureux Martian fut l'esclave Icélus,
Qu'il a changé de nom sans changer de visage.

MARTIAN.

C'est ce crime du sort qui m'enfle le courage.
Lorsqu'en dépit de lui je suis ce que je suis,
On voit ce que je vaux, voyant ce que je puis.
Un pur hasard sans nous règle notre naissance;
Mais comme le mérite est en notre puissance,
La honte d'un destin qu'on vit mal assorti,
Fait d'autant plus d'honneur quand on en est sorti.
Quelque tache en mon sang que laissent mes ancêtres,
Depuis que nos Romains ont accepté des maîtres;
Ces maîtres ont toujours fait choix de mes pareils
Pour les premiers emplois, et les secrets conseils.
Ils ont mis en nos mains la fortune publique;
Ils ont soumis la terre à notre politique;
Patrobe, Policlète, et Narcisse, et Pallas,
Ont déposé des rois, et donné des états.

On nous élève au trône au sortir de nos chaînes.
Sous Claude on vit Félix le mari de trois reines ;
Et quand l'amour en moi vous présente un époux,
Vous me traitez d'esclave, et d'indigne de vous!
Madame, en quelque rang que vous ayez pu naître,
C'est beaucoup que d'avoir l'oreille du grand maître.
Vinius est consul, et Lacus est préfet,
Je ne suis l'un ni l'autre, et suis plus en effet;
Et de ces consulats, et de ces préfectures,
Je puis quand il me plaît faire des créatures :
Galba m'écoute enfin, et c'est être aujourd'hui,
Quoique que sans ces grands noms, le premier d'après lui.

PLAUTINE.

Pardonnez donc, seigneur, si je me suis méprise ;
Mon orgueil dans vos fers n'a rien qui l'autorise.
Je viens de me connoître, et me vois à mon tour
Indigne des honneurs qui suivent votre amour.
Avoir brisé ces fers, fait un degré de gloire
Au dessus des consuls, des préfets du prétoir ;
Et si de cet amour je n'ose être le prix,
Le respect m'en empêche, et non plus le mépris.
On m'avoit dit pourtant que souvent la nature
Gardoit en vos pareils sa première teinture,
Que ceux de nos Césars qui les ont écoutés,
Ont tous souillé leurs noms par quelques lâchetés;
Et que pour dérober l'empire à cette honte,
L'univers a besoin qu'un vrai héros y monte.
C'est ce qui me faisoit y souhaiter Othon;
Mais à ce que j'apprends ce souhait n'est pas bon.

Laissons-en faire aux dieux, et faites vous justice;
D'un cœur vraiment romain dédaignez le caprice.
Cent reines à l'envi vous prendront pour époux;
Félix en eut bien trois, et valoit moins que vous.

MARTIAN.

Madame, encore un coup, souffrez que je vous aime.
Songez que dans ma main j'ai le pouvoir suprême,
Qu'entre Othon et Pison mon suffrage incertain,
Suivant qu'il penchera va faire un souverain.
Je n'ai fait jusqu'ici qu'empêcher l'hymenée,
Qui d'Othon avec vous eût joint la destinée.
J'aurois pu hasarder quelque chose de plus;
Ne m'y contraignez point à force de refus.
Quand vous cédez Othon, me souffrir en sa place,
Peut-être ce sera faire plus d'une grace;
Car de vous voir à lui ne l'espérez jamais.

SCENE III.

PLAUTINE, LACUS, MARTIAN, FLAVIE.

LACUS.

MADAME, enfin Galba s'accorde à vos souhaits; 1)
Et j'ai tant fait sur lui, que dès cette journée,
De vous avec Othon il consent l'hymenée.

1) Tout ce qu'on peut remarquer, c'est que *J'ai tant fait sur lui* est un barbarisme et une expression

PLAUTINE, *à Martian.*

Qu'en dites-vous, seigneur? Pourrez-vous bien souffrir
Cet hymen que Lacus de sa part vient m'offrir?
Le grand maître a parlé, voudrez-vous l'en dédire,
Vous qu'on voit après lui le premier de l'empire?
Dois-je me ravaler jusques à cet époux,
Ou dois-je par votre ordre aspirer jusqu'à vous?

LACUS.

Quelle énigme est ceci, madame?

PLAUTINE.

Sa grande ame
Me faisoit tout à l'heure un présent de sa flâme;
Il m'assuroit qu'Othon jamais ne m'obtiendroit;
Et disoit à demi qu'un refus nous perdroit.
Vous m'osez cependant assurer du contraire;
Et je ne sais pas bien quelle réponse y faire.
Comme en de certains tems il fait bon s'expliquer,
En d'autres il vaut mieux ne s'y point embarquer.
Grands ministres d'état, accordez-vous ensemble,
Et je pourrai vous dire après ce qui m'en semble.

basse; que le *qu'en dites-vous* de *Plautine* est une ironie comique; que *sa grande ame qui fait un présent de sa flâme* est très-vicieux; qu'*il fait bon s'expliquer* est bourgeois, et que la scène est très-froide.

SCENE IV.

LACUS, MARTIAN.

LACUS.

Vous aimez donc Plautine, et c'est là cette foi,
Qui contre Vinius vous attachoit à moi?

MARTIAN.

Si les yeux de Plautine ont pour moi quelque charme,
Y trouvez-vous, seigneur, quelque sujet d'alarme?
Le moment bienheureux qui m'en feroit l'époux,
Réuniroit par moi Vinius avec vous.
Par là de nos trois cœurs l'amitié ressaisie,
En déracineroit, et haine, et jalousie.
Le pouvoir de tous trois par tous trois affermi,
Auroit pour nœud commun son gendre en votre ami;
Et quoi que contre vous il osât entreprendre....

LACUS.

Vous seriez mon ami, mais vous seriez son gendre;
Et c'est un foible appui des intérêts de cour
Qu'une vieille amitié contre un nouvel amour.
Quoi que veuille exiger une femme adorée,
La résistance est vaine, ou de peu de durée;
Elle choisit ses tems, et les choisit si bien,
Qu'on se voit hors d'état de lui refuser rien.
Vous-même êtes-vous sûr que ce nœud la retienne
D'ajouter, s'il le faut, votre perte et la mienne?

Apprenez que des cœurs séparés à regret
Trouvent de se rejoindre aisément le secret.
Othon n'a pas pour elle éteint toutes ses flâmes;
Il sait comme aux maris on arrache les femmes;
Cet art sur son exemple est commun aujourd'hui,
Et son maître Néron l'avoit appris de lui.
Après tout, je me trompe, ou près de cette belle...

MARTIAN.

J'espère en Vinius, si je n'espère en elle;
Et l'offre pour Othon de lui donner ma voix,
Soudain en ma faveur emportera son choix.

LACUS.

Quoi! vous nous donneriez vous-même Othon pour maître?

MARTIAN.

Et quel autre dans Rome est plus digne de l'être?

LACUS.

Ah! pour en être digne, il l'est, et plus que tous;
Mais aussi pour tout dire, il en sait trop pour nous:
Il sait trop ménager ses vertus et ses vices. 1)
Il étoit sous Néron de toutes ses délices:

1) Le portrait d'*Othon* est très-beau dans cette scène. Il est permis à un auteur dramatique d'ajouter des traits aux caractères qu'il dépeint, et d'aller plus loin que l'histoire. *Tacite* dit d'*Othon*, *puritiam incuriosè, adolescentiam petulanter egerat, gratus Neroni æmulatione luxus .... In provinciam specie legationis se posuit; comiter administrata provincia.* Son enfance fut paresseuse, sa jeunesse débauchée. Il plut à *Néron*

Et la Lusitanie a vu ce même Othon
Gouverner en César, et juger en Caton.
Tout favori dans Rome, et tout maître en province,
De lâche courtisan il s'y montra grand prince;
Et son ame ployante attendant l'avenir,
Sait faire également sa cour, et la tenir.
Sous un tel souverain nous sommes peu de chose;
Son soin jamais sur nous tout-à-fait ne repose:
Sa main seule départ ses libéralités;
Son choix seul distribue états et dignités.
Du timon qu'il embrasse il se fait le seul guide,
Consulte et résout seul, écoute et seul décide;
Et quoi que nos emplois puissent faire de bruit,
Si tôt qu'il nous veut perdre, un coup-d'œil nous détruit.
Voyez d'ailleurs Galba, quel pouvoir il nous laisse,
En quel poste sous lui nous a mis sa foiblesse.
Nos ordres réglent tout, nous donnons, retranchons;
Rien n'est exécuté dès que nous l'empêchons:
Comme par un de nous il faut que tout s'obtienne,
Nous voyons notre cour plus grosse que la sienne;
Et notre indépendance iroit au dernier point,

en imitant ses vices et son luxe. S'étant exilé lui-même dans la Lusitanie, dont il était gouverneur, il s'y comporta avec humanité.

Cette scène serait intéressante si elle produisait de grands évènemens. Les fautes sont, *l'amitié ressaisie de trois cœurs; que ce nœud la retienne d'ajouter; ou près de cette belle*, et quelques autres expressions qui ne sont ni assez nobles, ni assez correctes.

Si l'heureux Vinius ne la partageoit point :
Notre unique chagrin est qu'il nous la dispute.
L'âge met cependant Galba près de sa chute ;
De peur qu'il nous entraîne il faut un autre appui,
Mais il le faut pour nous aussi foible que lui.
Il nous en faut prendre un qui, satisfait des titres,
Nous laisse du pouvoir les suprêmes arbitres.
Pison a l'ame simple, et l'esprit abattu ;
S'il a grande naissance, 1) il a peu de vertu,
Non de cette vertu qui déteste le crime ;
Sa probité sévère est digne qu'on l'estime ;
Elle a tout ce qui fait un grand homme de bien ;
Mais en un souverain c'est peu de chose ou rien.
Il faut de la prudence, il faut de la lumière,
Il faut de la vigueur adroite autant que fière,
Qui pénètre, éblouisse et sème des appas....
Il faut mille vertus enfin qu'il n'aura pas.
Lui-même il nous prîra d'avoir soin de l'empire,
Et saura seulement ce qu'il nous plaira dire :
Plus nous l'y tiendrons bas, plus il nous mettra haut,
Et c'est là justement le maître qu'il nous faut.

MARTIAN.

Mais, seigneur, sur le trône élever un tel homme ;

1) *S'il a grande naissance ; une vigueur adroite et fière qui sème des appas ; et c'est là justement ; moquons-nous du reste ; il nous devra le tout ; s'il vient par nous à bout*, etc. Il n'est pas nécessaire de dire que toutes ces façons de parler sont ou vicieuses ou ignobles.

C'est mal servir l'état, et faire opprobre à Rome.

LACUS.

Et qu'importe à tous deux de Rome et de l'état?
Qu'importe qu'on leur voie ou plus ou moins d'éclat?
Faisons nos suretés, et moquons-nous du reste.
Point, point de bien public, s'il nous devient funeste.
De notre grandeur seule ayons des cœurs jaloux;
Ne vivons que pour nous, et ne pensons qu'à nous.
Je vous le dis encor, mettre Othon sur nos têtes,
C'est nous livrer tous deux à d'horribles tempêtes.
Si nous l'en voulons croire, il nous devra le tout;
Mais de ce grand projet s'il vient par nous à bout,
Vinius en aura lui seul tout l'avantage.
Comme il l'a proposé, ce sera son ouvrage;
Et la mort, ou l'exil, ou les abaissemens,
Seront pour vous et moi ses vrais remercimens.

MARTIAN.

Oui, notre sureté veut que Pison domine:
Obtenez-en pour moi qu'il m'assure Plautine;
Je vous promets pour lui mon suffrage à ce prix.
La violence est juste après de tels mépris.
Commençons à jouir par là de son empire,
Et voyons s'il est homme à nous oser dédire.

LACUS.

Quoi! votre amour toujours fera son capital 1)

1) *Quoi! votre amour toujours fera son capital, et*
Cela seul suffirait pour avilir un héros, et détruit tout
que cette scène promettait.

Des attraits de Plautine et du nœud conjugal ?
Hé bien ! il faudra voir qui sera plus utile
D'en croire.... Mais voici la princesse Camille.

SCENE V.

CAMILLE, LACUS, MARTIAN, ALBIANE.

CAMILLE.

Je vous rencontre ensemble ici fort à propos,
Et voulois à tous deux vous dire quatre mots. 1)
Si j'en crois certain bruit que je ne puis vous taire,
Vous poussez un peu loin l'orgueil du ministère.
On dit que sur mon rang vous étendez sa loi,
Et que vous vous mêlez de disposer de moi.

MARTIAN.

Nous, madame ?

1) .... *A propos* et *quatre mots* auraient gâté le rôle de *Cornélie*. Mais une fille qui vient parler ainsi de son mariage à deux ministres, est bien loin d'être une *Cornélie*. *Camille* emploie cette figure froide de l'ironie, qu'il faut employer si sobrement. Elle parle en bourgeoise, en parlant de l'empire. *Je sais ce qui m'est propre ; je m'aime un peu moi-même ; je n'ai pas grande envie.* L'insipidité de l'intrigue, et la bassesse de l'expression sont égales. Ces fautes trop souvent répétées sont cause que cette pièce admirablement commencée, faiblit de scène en scène, et ne peut plus être représentée.

CAMILLE.

Faut-il que je vous obéisse ;
Moi, dont Galba prétend faire une impératrice ?

LACUS.

L'un et l'autre sait trop quel respect vous est dû.

CAMILLE.

Le crime en est plus grand, si vous l'avez perdu.
Parlez : qu'avez-vous dit à Galba l'un et l'autre ?

MARTIAN.

Sa pensée a voulu s'assurer sur la nôtre ;
Et s'étant proposé le choix d'un successeur ;
Pour laisser à l'empire un digne possesseur ;
Sur ce don imprévu qu'il fait du diadême,
Vinius a parlé, Lacus a fait de même.

CAMILLE.

Et ne savez-vous point, et Vinius, et vous ;
Que ce grand successeur doit être mon époux ?
Que le don de ma main suit ce don de l'empire ?
Galba par vos conseils voudroit-il s'en dédire ?

LACUS.

Il est toujours le même, et nous avons parlé
Suivant ce qu'à tous deux le ciel a révélé.
En ces occasions, lui qui tient les couronnes,
Inspire les avis sur le choix des personnes.
Nous avons cru d'ailleurs pouvoir sans attentat
Faire vos intérêts de ceux de tout l'état.

Vous ne voudriez pas en avoir de contraires.

CAMILLE.

Vous n'avez, vous, ni lui, pensé qu'à vos affaires;
Et nous offrir Pison c'est assez témoigner....

LACUS.

Le trouvez-vous, madame, indigne de régner?
Il a de la vertu, de l'esprit, du courage;
Il a de plus....

CAMILLE.

De plus, il a votre suffrage;
Et c'est assez de quoi mériter mes refus.
Par respect de son sang, je ne dis rien de plus.

MARTIAN.

Aimeriez-vous Othon que Vinius propose?
Othon dont vous savez que Plautine dispose;
Et qui n'aspire ici qu'à lui donner sa foi?

CAMILLE.

Qu'il brûle encor pour elle, ou la quitte pour moi,
Ce n'est pas votre affaire, et votre exactitude
Se charge en ma faveur de trop d'inquiétude.

LACUS.

Mais l'empereur consent qu'il l'épouse aujourd'hui;
Et moi-même je viens de l'obtenir pour lui.

CAMILLE.

Vous en a-t-il prié? Dites, ou si l'envie....

LACUS.

Un véritable ami n'attend point qu'on le prie.

CAMILLE.

Cette amitié me charme, et je dois avouer
Qu'Othon a jusqu'ici tout lieu de s'en louer;
Que l'heureux contre-tems d'un si rare service....

LACUS.

Madame....

CAMILLE.

Croyez-moi, mettez bas l'artifice.
Ne vous hasardez point à faire un empereur.
Galba connoît l'empire, et je connois mon cœur.
Je sais ce qui m'est propre, il voit ce qu'il doit faire;
Et quel prince à l'état est le plus salutaire.
Si le ciel vous inspire, il aura soin de nous,
Et saura sur ce point nous accorder sans vous.

LACUS.

Si Pison vous déplaît, il en est quelques autres ...

CAMILLE.

N'attachez point ici mes intérêts aux vôtres.
Vous avez de l'esprit, mais j'ai des yeux perçans,
Je vois qu'il vous est doux d'être les tout-puissans;
Et je n'empêche point qu'on ne vous continue
Votre toute-puissance au point qu'elle est venue;
Mais quant à cet époux, vous me ferez plaisir
De trouver bon qu'enfin je puisse le choisir.
Je m'aime un peu moi-même, et n'ai pas grande envie
De vous sacrifier le repos de ma vie.

MARTIAN.

Puisqu'il doit avec vous régir tout l'univers....

CAMILLE.

Faut-il vous dire encor que j'ai des yeux ouverts ?
Je vois jusqu'en vos cœurs, et m'obstine à me taire ;
Mais je pourrois enfin dévoiler le mystère.

MARTIAN.

Si l'empereur nous croit....

CAMILLE.

Sans doute il vous croira ;
Sans doute je prendrai l'époux qu'il m'offrira,
Soit qu'il plaise à mes yeux, soit qu'il me choque en l'ame.
Il sera votre maître, et je serai sa femme ;
Le tems me donnera sur lui quelque pouvoir ;
Et vous pourrez alors vous en appercevoir.
Voilà les quatre mots que j'avois à vous dire.
Pensez-y.

SCENE VI.

LACUS, MARTIAN.

MARTIAN.

Ce courroux que Pison nous attire....

LACUS.

Vous vous en alarmez ? Laissons-la discourir,
Et ne nous perdons pas de crainte de périr.

MARTIAN.

Vous voyez quel orgueil contre nous l'intéresse.

LACUS.

Plus elle m'en fait voir, plus je vois sa foiblesse.
Faisons régner Pison, et malgré ce courroux
Vous verrez qu'elle-même aura besoin de nous.

Fin du second acte.

ACTE TROISIÈME.

SCENE I.

CAMILLE, ALBIANE.

CAMILLE.

Ton frère te l'a dit, Albiane? 1)

ALBIANE.

Oui, madame,
Galba choisit Pison, et vous êtes sa femme,

1) L'intrigue n'est pas ici plus intéressante et plus tragique qu'auparavant. Cette confidente qui apprend à sa maîtresse qu'elle va être femme de *Pison*, et que son amant *Othon* sera sacrifié, pourrait émouvoir le spectateur, si le péril d'*Othon* était bien certain. Mais qui a dit à cette confidente qu'un jour *Pison* étant *César*, se déferait d'*Othon*? Premièrement, *Camille* devrait apprendre son mariage de la bouche de l'empereur, et non de celle d'une confidente; et ce serait du moins une espèce de situation, une petite surprise, quelque chose de ressemblant à un coup de théâtre, si *Camille* espérant d'obtenir *Othon* de l'empereur, recevait inopinément de la bouche de l'empereur l'ordre d'en épouser un autre.

Secondement, de longs discours d'une suivante, qui dit que les princesses doivent faire les avances, jetteraient du froid sur le rôle de *Phèdre*, et sur les tragédies d'*Andromaque* et d'*Iphigénie*.

Troisièmement, s'il y a quelque chose d'aussi co-

Ou pour en mieux parler, l'esclave de Lacus;
A moins d'un éclatant et généreux refus.

CAMILLE.

Et que devient Othon?

ALBIANE.

Vous allez voir sa tête
De vos trois ennemis affermir la conquête,
Je veux dire assurer votre main à Pison,
Et l'empire aux tyrans qui font régner son nom.
Car comme il n'a pour lui qu'une suite d'ancêtres,
Lacus et Martian vont être nos vrais maîtres;
Et Pison ne sera qu'un idole sacré,
Qu'ils tiendront sur l'autel pour répondre à leur gré.
Sa probité stupide autant comme farouche,
A prononcer leurs lois asservira sa bouche;
Et le premier arrêt qu'ils lui feront donner,
Les défera d'Othon qui les peut détrôner.

CAMILLE.

O dieux! que je le plains!

mique et d'aussi insipide qu'une suivante qui dit: *C'est la gêne où réduit celles de votre sorte.... Si je n'avois fait enhardir votre amant, il ne vous auroit pas parlé, etc.* C'est une princesse qui répond: *Tu le crois donc, qu'il m'aime?* Le lecteur sent assez qu'*un devoir qui passe du côté de l'amour.... se faire en la cour un accès pour un plus digne amour*, en un mot, tout ce dialogue n'est pas ce qu'on doit attendre dans une tragédie.

ALBIANE.

Il est sans doute à plaindre,
Si vous l'abandonnez à tout ce qu'il doit craindre ;
Mais comme enfin la mort finira son ennui,
Je crains fort de vous voir plus à plaindre que lui.

CAMILLE.

L'hymen sur un époux donne quelque puissance.

ALBIANE.

Octavie a péri sur cette confiance.
Son sang qui fume encor vous montre à quel destin
Peut exposer vos jours un nouveau Tigellin.
Ce grand choix vous en donne à craindre deux ensemble ;
Et pour moi, plus j'y songe, et plus pour vous je tremble.

CAMILLE.

Quel remède, Albiane ?

ALBIANE.

Aimer, et faire voir....

CAMILLE.

Que l'amour est sur moi plus fort que le devoir ?

ALBIANE.

Songez moins à Galba qu'à Lacus qui vous brave,
Et qui vous fait encor braver par un esclave.
Songez à vos périls ; et peut-être à son tour
Ce devoir passera du côté de l'amour.
Bien que nous devions tout aux puissances suprêmes,
Madame, nous devons quelque chose à nous-mêmes ;
Sur-tout quand nous voyons des ordres dangereux,
Sous ces grands souverains, partir d'autres que d'eux.

CAMILLE.

Mais Othon m'aime-t-il ?

ALBIANE.

S'il vous aime? Ah madame!

CAMILLE.

On a cru que Plautine avoit toute son ame.

ALBIANE.

On l'a dû croire aussi, mais on s'est abusé;
Autrement, Vinius l'auroit-il proposé ?
Auroit-il pu trahir l'espoir d'en faire un gendre ?

CAMILLE.

En feignant de l'aimer que pouvoit-il prétendre ?

ALBIANE.

De s'approcher de vous, et se faire en la cour
Un accès libre et sûr pour un plus digne amour.
De Vinius par là gagnant la bienveillance,
Il a su le jeter dans une autre espérance,
Et le flatter d'un rang plus haut et plus certain;
S'il devenoit par vous empereur de sa main.
Vous voyez à ces soins que Vinius s'applique,
En même-tems qu'Othon auprès de vous s'explique.

CAMILLE.

Mais à se déclarer il a bien attendu.

ALBIANE.

Mon frère jusque-là vous en a répondu.

CAMILLE.

Tandis, tu m'as réduite à faire un peu d'avance;
A consentir qu'Albin combattît son silence;

Et même Vinius, dès qu'il me l'a nommé,
A pu voir aisément qu'il pourroit être aimé.

ALBIANE.

C'est la gêne où réduit celles de votre sorte,
La scrupuleuse loi du respect qu'on leur porte.
Il arrête les vœux, captive les désirs,
Abaisse les regards, étouffe les soupirs,
Dans le milieu du cœur enchaîne la tendresse;
Et tel est en aimant le sort d'une princesse,
Que quelque amour qu'elle ait, et qu'elle ait pu donner,
Il faut qu'elle devine, et force à deviner.
Quelque peu qu'on lui die, on craint de lui trop dire;
A peine on se hasarde à jurer qu'on l'admire;
Et pour apprivoiser ce respect ennemi,
Il faut qu'en dépit d'elle elle s'offre à demi.
Voyez-vous comme Othon sauroit encor se taire,
Si je ne l'avois fait enhardir par mon frère?

CAMILLE.

Tu le crois donc, qu'il m'aime?

ALBIANE.

Et qu'il lui seroit doux
Que vous eussiez pour lui l'amour qu'il a pour vous.

CAMILLE.

Hélas! que cet amour croit tôt ce qu'il souhaite!
En vain la raison parle, en vain elle inquiète,
En vain la défiance ose ce qu'elle peut,
Il veut croire, et ne croit que parce qu'il le veut.
Pour Plautine ou pour moi je vois du stratagême;
Et m'obstine avec joie à m'aveugler moi-même.

Je plains cette abusée, et c'est moi qui le suis
Peut-être, et qui me livre à d'éternels ennuis.
Peut-être, en ce moment qu'il m'est doux de te croire,
De ses vœux à Plautine il assure la gloire :
Peut-être....

SCENE II.

CAMILLE, ALBIN, ALBIANE.

ALBIN.

L'empereur vient ici vous trouver, 1)
Pour vous dire son choix, et le faire approuver.
S'il vous déplaît, madame, il faut de la constance,
Il faut une fidelle et noble résistance ;
Il faut....

CAMILLE.

De mon devoir je saurai prendre soin.
Allez chercher Othon pour en être témoin.

1) On ne voit jamais dans cette pièce qu'une fille à marier. Il n'est pas contre la convenance que *Galba* tâche d'ennoblir la petitesse de cette intrigue, par un discours politique ; mais il est contre toute bienséance, tranchons le mot, il est intolérable, que *Camille* dise à l'empereur qu'il serait bon *que son mari eût quelque chose de propre à donner de l'amour*. *Galba* dit à sa nièce que ce raisonnement est fort délicat.

SCENE III.

GALBA, CAMILLE, ALBIANE.

GALBA.

Quand la mort de mes fils désola ma famille ;
Ma nièce, mon amour vous prit dès-lors pour fille ;
Et regardant en vous les restes de mon sang,
Je flattai ma douleur en vous donnant leur rang.
Rome, qui m'a depuis chargé de son empire,
Quand sous le poids de l'âge à peine je respire,
A vu ce même amour me le faire accepter,
Moins pour me seoir si haut, que pour vous y porter.
Non que si jusque-là Rome pouvoit renaître,
Qu'elle fût en état de se passer de maître,
Je ne me crusse digne, en cet heureux moment,
De commencer par moi son rétablissement ;
Mais cet empire immense est trop vaste pour elle.
A moins que d'une tête un si grand corps chancelle ;
Et pour le nom des rois son invincible horreur
S'est d'ailleurs si bien faite aux lois d'un empereur,
Qu'elle ne peut souffrir, après cette habitude,
Ni pleine liberté, ni pleine servitude.
Elle veut donc un maître, et Néron condamné
Fait voir ce qu'elle veut en un front couronné.
Vindex, Rufus, ni moi, n'avons causé sa perte ;
Ses crimes seuls l'ont faite, et le ciel l'a soufferte,
Pour marque aux souverains qu'ils doivent par l'effet

Répondre dignement au grand choix qu'il en fait.
Jusques à ce grand coup, un honteux esclavage
D'une seule maison nous faisoit l'héritage.
Rome n'en a repris, au lieu de liberté,
Qu'un droit de mettre ailleurs la souveraineté;
Et laisser après moi dans le trône un grand homme;
C'est tout ce qu'aujourd'hui je puis faire pour Rome.
Prendre un si noble soin, c'est en prendre de vous.
Ce maître qu'il lui faut vous est dû pour époux;
Et mon zèle s'unit à l'amour paternelle,
Pour vous en donner un digne de vous et d'elle.
Jule et le grand Auguste ont choisi dans leur sang,
Ou dans leur alliance, à qui laisser ce rang.
Moi, sans considérer aucun nœud domestique,
J'ai fait ce choix comme eux, mais dans la république;
Je l'ai fait de Pison, c'est le sang de Crassus,
C'est celui de Pompée, il en a les vertus;
Et ces fameux héros dont il suivra la trace,
Joindront de si grands noms aux grands noms de ma race.
Qu'il n'est point d'hyménée en qui l'égalité
Puisse élever l'empire à plus de dignité.

CAMILLE.

J'ai tâché de répondre à cet amour de père
Par un tendre respect qui chérit et révère,
Seigneur; et je vois mieux encor par ce grand choix,
Et combien vous m'aimez, et combien je vous dois.
Je sais ce qu'est Pison, et quelle est sa noblesse;
Mais si j'ose à vos yeux montrer quelque foiblesse,
Quelque digne qu'il soit, et de Rome, et de moi,

Je tremble à lui promettre, et mon cœur, et ma foi;
Et j'avoûrai, seigneur, que pour mon hymenée
Je crois tenir un peu de Rome où je suis née.
Je ne demande point la pleine liberté,
Puisqu'elle en a mis bas l'intrépide fierté;
Mais si vous m'imposez la pleine servitude,
J'y trouverai comme elle un joug un peu bien rude.
Je suis trop ignorante en matière d'état
Pour savoir quel doit être un si grand potentat;
Mais Rome dans ses murs n'a-t-elle qu'un seul homme?
N'a-t-elle que Pison qui soit digne de Rome?
Et dans tous ses états n'en sauroit-on voir deux
Que puissent vos bontés hasarder à mes vœux?
Néron fit aux vertus une cruelle guerre;
S'il en a dépeuplé les trois parts de la terre,
Et si pour nous donner de dignes empereurs,
Pison seul avec vous échappe à ses fureurs,
Il est d'autres héros dans un si vaste empire,
Il en est qu'après vous on se plairoit d'élire,
Et qui sauroient mêler, sans vous faire rougir,
L'art de gagner les cœurs au grand art de régir.
D'une vertu sauvage on craint un dur empire;
Souvent on s'en dégoûte au moment qu'on l'admire;
Et puisque ce grand choix me doit faire un époux,
Il seroit bon qu'il eût quelque chose de doux,
Qu'on vît en sa personne également paroître
Les graces d'un amant et les hauteurs d'un maître;
Et qu'il fût aussi propre à donner de l'amour,
Qu'à faire ici trembler sous lui toute sa cour.

Souvent un peu d'amour dans les cœurs des monarques.
Accompagne assez bien leurs plus illustres marques.
Ce n'est pas qu'après tout je pense à résister;
J'aime à vous obéir, seigneur, sans contester.
Pour prix d'un sacrifice où mon cœur se dispose,
Permettez qu'un époux me doive quelque chose:
Dans cette servitude où se plaît mon désir,
C'est quelque liberté qu'un ou deux à choisir.
Votre Pison peut-être aura de quoi me plaire
Quand il ne sera plus un mari nécessaire;
Et son amour pour moi sera plus assuré,
S'il voit à quels rivaux je l'aurai préféré.

GALBA.

Ce long raisonnement dans sa délicatesse
A vos tendres respects mêle beaucoup d'adresse.
Si le refus n'est juste, il est doux et civil.
Parlez donc, et sans feinte; Othon vous plairoit-il?
On me l'a proposé, qu'y trouvez-vous à dire?

CAMILLE.

L'avez-vous cru d'abord indigne de l'empire,
Seigneur?

GALBA.

Non; mais depuis consultant ma raison,
J'ai trouvé qu'il falloit lui préférer Pison.
Sa vertu plus solide et toute inébranlable,
Nous fera, comme Auguste, un siècle incomparable,
Où l'autre par Néron dans le vice abîmé,
Ramènera ce luxe où sa main l'a formé,
Et tous les attentats de l'infame licence,

Dont il osa souiller la suprême puissance.

CAMILLE.

Othon près d'un tel maître a su se ménager,
Jusqu'à ce que le tems ait pu l'en dégager.
Qui sait faire sa cour se fait aux mœurs du prince;
Mais il fut tout à soi quand il fut en province;
Et sa haute vertu, par d'illustres effets,
Y dissipa soudain ces vices contrefaits.
Chaque jour a sous vous grossi sa renommée;
Mais Pison n'eut jamais de charge ni d'armée;
Et comme il a vécu jusqu'ici sans emploi,
On ne sait ce qu'il vaut que sur sa bonne foi.
Je veux croire en faveur des héros de sa race,
Qu'il en a les vertus, qu'il en suivra la trace,
Qu'il en égalera les plus illustres noms;
Mais j'en croirois bien mieux de grandes actions.
Si dans un long exil il a paru sans vice,
La vertu des bannis souvent n'est qu'artifice.
Sans vous avoir servi vous l'avez ramené;
Mais l'autre est le premier qui vous ait couronné.
Dès qu'il vit deux partis, il se rangea du vôtre:
Ainsi l'un vous doit tout, et vous devez à l'autre.

GALBA.

Vous prendrez donc le soin de m'acquitter vers lui;
Et comme pour l'empire il faut un autre appui,
Vous croirez que Pison est plus digne de Rome;
Pour ne plus en douter suffit que je le nomme.

CAMILLE.

Pour Rome et son empire après vous je le croi,

Mais je doute si l'autre est moins digne de moi.

GALBA.

Doutez-en, un tel doute est bien digne d'une ame
Qui voudroit de Néron revoir le siècle infame ;
Et qui voyant qu'Othon lui ressemble le mieux....

CAMILLE.

Choisissez de vous-même, et je ferme les yeux ;
Que vos seules bontés de tout mon sort ordonnent,
Je me donne en aveugle à qui qu'elles me donnent :
Mais quand vous consultez Lacus et Martian,
Un époux de leur main me paroît un tyran ;
Et si j'ose tout dire, en cette conjecture,
Je regarde Pison comme leur créature,
Qui régnant par leur ordre, et leur prêtant sa voix,
Me forcera moi-même à recevoir leurs lois.
Je ne veux point d'un trône où je sois leur captive,
Où leur pouvoir m'enchaîne ; et quoi qu'il en arrive,
J'aime mieux un mari qui sache être empereur,
Qu'un mari qui le soit, et souffre un gouverneur.

GALBA.

Ce n'est pas mon dessein de contraindre les ames.
N'en parlons plus ; 1) dans Rome il sera d'autres femmes

1) Si on faisait paraître un vieillard de comédie entre sa nièce et un amant qu'elle veut épouser, on ne pourrait guère s'exprimer autrement que dans cette scène :

N'en parlons plus ; il sera d'autres femmes
A qui Pison en vain, etc.

Otez les noms, toute cette tragédie n'est qu'une comédie

A qui Pison en vain n'offrira pas sa foi.
Votre main est à vous, mais l'empire est à moi.

SCENE IV.

GALBA, OTHON, CAMILLE, ALBIN, ALBIANE.

GALBA.

OTHON, est-il bien vrai que vous aimiez Camille? 1)

OTHON.

Cette témérité m'est sans doute inutile :
Mais si j'osois, seigneur, dans mon sort adouci....

GALBA.

Non, non, si vous l'aimez, elle vous aime aussi.
Son amour près de moi vous rend de tels offices;
Que je vous en fais don pour prix de vos services.

sans intérêt, et aussi froidement écrite que durement. Je le répète ; on a voulu un commentaire sur toutes les pièces de *Corneille ;* mais, que dire d'un mauvais ouvrage, sinon qu'il est mauvais, en montrant aux étrangers et aux jeunes gens pourquoi il est si mauvais ?

1) Le vice de cette scène est la suite des défauts précédens. La petite ironie de *Galba, Est-il bien vrai que vous aimiez Camille? Si vous l'aimez, elle vous aime aussi. Son cœur aspire à votre hymen d'une telle force. Choisissez des charges à communs sentimens. Tenez-vous assuré qu'elle aura tout mon bien.* Y a-t-il dans tout cela un seul mot qui ne soit, même pour le fond, convenable au seul genre comique ?

Ainsi, bien qu'à Lacus j'aie accordé pour vous,
Qu'aujourd'hui de Plautine on vous verra l'époux,
L'illustre et digne ardeur d'une flâme si belle
M'en fait révoquer l'ordre, et vous obtient pour elle.

OTHON.

Vous m'en voyez de joie interdit et confus.
Quand je me prononçois moi-même un prompt refus,
Que j'attendois l'effet d'une juste colère,
Je suis assez heureux pour ne vous pas déplaire;
Et loin de condamner des vœux trop élevés....

GALBA.

Vous savez mal encor combien vous lui devez.
Son cœur de telle force à votre hymen aspire,
Que pour mieux être à vous il renonce à l'empire.
Choisissez donc ensemble à communs sentimens,
Des charges dans ma cour, ou des gouvernemens,
Vous n'avez qu'à parler.

OTHON.

Seigneur, si la princesse....

GALBA.

Pison n'en voudra pas dédire ma promesse.
Je l'ai nommé César pour le faire empereur:
Vous savez ses vertus, je réponds de son cœur.
Adieu; pour observer la forme accoutumée,
Je le vais de ma main présenter à l'armée.
Pour Camille, en faveur de cet heureux lien,
Tenez-vous assuré qu'elle aura tout mon bien:
Je la fais dès ce jour mon unique héritière.

SCENE V.

OTHON, CAMILLE, ALBIN, ALBIANE.

CAMILLE.

Vous pouvez voir par là mon ame toute entière, 1)
Seigneur, et je voudrois en vain la déguiser,

1) Cette scène sort du ton de la comédie; mais l'impression déjà reçue, empêche le spectateur de voir de l'élévation dans un sujet, qui, pendant près de trois actes, n'a presque rien eu de noble et de grand. Tous les discours artificieux que tient *Othon* pour se débarrasser de l'amour de *Camille*, toutes ses craintes de l'avenir, ne peuvent faire naître d'autre sentiment que celui de l'indifférence. *Camille* à la fin de la scène est jalouse de *Plautine*, mais elle est froidement jalouse. *Othon* ne peut guère intéresser personne en parlant de sa première femme *Poppée*, qui a été maîtresse de *Néron*. *Camille* peut-elle intéresser davantage, en disant qu'*elle ne sait point faire valoir les choses*, qu'*elle ne sait pas quel amour elle a pu donner*, mais qu'*Othon* aime à *raisonner sur l'empire? Elle l'y trouve assez fort, et même d'une force à montrer qu'il connoit ce que l'empire a d'amorce.*

Je crois que cet acte était impraticable. Tout manque quand l'intérêt manque. C'est précisément ce que dit l'auteur de l'histoire du *Théâtre français*, à l'article *Othon : La partie la plus nécessaire y manque; l'intérêt est l'ame d'une pièce, et le spectateur n'en prend ici pour aucun des personnages.*

Après ce que pour vous l'amour me fait oser.
Ce que Galba pour moi prend le soin de vous dire...

OTHON.

Quoi donc, madame ! Othon vous coûteroit l'empire ?
Il sait mieux ce qu'il vaut, et n'est pas d'un tel prix,
Qu'il le faille acheter par ce noble mépris.
Il se doit opposer à cet effort d'estime,
Où s'abaisse pour lui ce cœur trop magnanime,
Et par un même effort de magnanimité,
Rendre une ame si haute au trône méritê.
D'un si parfait amour quelles que soient les causes...

CAMILLE.

Je ne sais point, seigneur, faire valoir les choses;
Et dans ce prompt succès dont nos cœurs sont charmés,
Vous me devez bien moins que vous ne présumez.
Il semble que pour vous je renonce à l'empire,
Et qu'un amour aveugle ait su me le prescrire.
Je vous aime, il est vrai; mais si l'empire est doux,
Je crois m'en assurer quand je me donne à vous.
Tant que vivra Galba, le respect de son âge,
Du moins apparemment, soutiendra son suffrage.
Pison croira régner, mais peut-être qu'un jour
Rome se permettra de choisir à son tour:
A faire un empereur alors quoi qui l'excite,
Qu'elle en veuille la race, ou cherche le mérite,
Notre union aura des voix de tous côtés,
Puisque j'en ai le sang, et vous les qualités.
Sous un nom si fameux qui vous rend préférable,

L'héritier de Galba sera considérable;
On aimera ce titre en un si digne époux;
Et l'empire est à moi si l'on me voit à vous.

OTHON.

Ah! madame, quittez cette vaine espérance,
De nous voir quelque jour remettre en la balance.
S'il faut que de Pison on accepte la loi,
Rome, tant qu'il vivra, n'aura plus d'yeux pour moi.
Elle a beau murmurer contre un indigne maître;
Elle en souffre, pour lâche ou méchant qu'il puisse être.
Tibère étoit cruel, Caligule brutal,
Claude foible, Néron en forfaits sans égal:
Il se perdit lui-même à force de grands crimes;
Mais le reste a passé pour princes légitimes.
Claude même, ce Claude, et sans cœur, et sans yeux,
A peine les ouvrit qu'il devint furieux;
Et Narcisse et Pallas l'ayant mis en furie,
Firent sous son aveu régner la barbarie.
Il régna toutefois, bien qu'il se fît haïr,
Jusqu'à ce que Néron se fâchât d'obéir;
Et ce monstre ennemi de la vertu Romaine
N'a succombé que tard sous la commune haine.
Par ce qu'ils ont osé jugez sur vos refus
Ce qu'osera Pison gouverné par Lacus.
Il aura peine à voir, lui qui pour vous soupire,
Que votre hymen chez moi laisse un droit à l'empire.
Chacun sur ce penchant voudra faire sa cour,
Et le pouvoir suprême enhardit bien l'amour.

Si Néron qui m'aimoit osa m'ôter Poppée,
Jugez, pour ressaisir votre main usurpée,
Quel scrupule on aura du plus noir attentat,
Contre un rival ensemble, et d'amour, et d'état.
Il n'est point ni d'exil, ni de Lusitanie,
Qui dérobe à Pison le reste de ma vie;
Et je sais trop la cour pour douter un moment,
Ou des soins de sa haine, ou de l'événement.

CAMILLE.

Et c'est là ce grand cœur qu'on croyoit intrépide?
Le péril, comme un autre, à mes yeux l'intimide!
Et pour monter au trône, et pour me posséder,
Son espoir le plus beau n'ose rien hasarder!
Il redoute Pison! Dites-moi donc, de grace,
Si d'aimer en lieu même on vous a vu l'audace,
Si pour vous et pour lui le trône eut même appas,
Etes-vous moins rivaux pour ne m'épouser pas?
A quel droit voulez-vous que cette haine cesse
Pour qui lui disputa ce trône et sa maîtresse?
Et qu'il veuille oublier, se voyant souverain,
Que vous pouvez dans l'ame en garder le dessein?
Ne vous y trompez plus; il a vu dans cette ame
Et votre ambition, et toute votre flâme;
Et peut tout contre vous, à moins que contre lui
Mon hymen chez Galba vous assure un appui.

OTHON.

Hé bien! il me perdra pour vous avoir aimée;
Sa haine sera douce à mon ame enflammée;

Et tout mon sang n'a rien que je veuille épargner,
Si ce n'est que par là que vous pouvez régner.
Permettez cependant à cet amour sincère
De vous redire encor ce qu'il n'ose vous taire.
En l'état qu'est Pison, il vous faut aujourd'hui
Renoncer à l'empire, ou le prendre avec lui.
Avant qu'en décider, pensez-y bien, madame;
C'est votre intérêt seul qui fait parler ma flâme.
Il est mille douceurs dans un grade si haut,
Où peut-être avez-vous moins pensé qu'il ne faut.
Peut-être en un moment serez-vous détrompée;
Et si j'osois encor vous parler de Poppée,
Je dirois que sans doute elle m'aimoit un peu,
Et qu'un trône alluma bientôt un autre feu.
Le ciel vous a fait l'ame, et plus grande, et plus belle,
Mais vous êtes princesse, et femme enfin comme elle.
L'horreur de voir une autre au rang qui vous est dû,
Et le juste chagrin d'avoir trop descendu,
Presseront en secret cette ame de se rendre
Même au plus foible espoir de le pouvoir reprendre.
Les yeux ne veulent pas en tout tems se fermer;
Mais l'empire en tout tems a de quoi les charmer.
L'amour passe ou languit; et pour fort qu'il puisse être,
De la soif de régner il n'est pas toujours maître.

CAMILLE.

Je ne sais quel amour je vous ai pu donner,
Seigneur, mais sur l'empire il aime à raisonner:
Je l'y trouve assez fort, et même d'une force

A montrer qu'il connoît tout ce qu'il a d'amorce;
Et qu'à ce qu'il me dit touchant un si grand choix,
Il a daigné penser un peu plus d'une fois.
Je veux croire avec vous qu'il est ferme et sincère,
Qu'il me dit seulement ce qu'il n'ose me taire;
Mais à parler sans feinte.....

OTHON.

Ah! madame, croyez.....

CAMILLE.

Oui, j'en croirai Pison à qui vous m'envoyez;
Et vous, pour vous donner quelque peu plus de joie,
Vous en croirez Plautine à qui je vous renvoie.
Je n'en suis point jalouse, et le dis sans courroux;
Vous n'aimez que l'empire, et je n'aimois que vous.
N'en appréhendez rien, je suis femme et princesse,
Sans en avoir pourtant l'orgueil ni la foiblesse.
Et votre aveuglement me fait trop de pitié,
Pour l'accabler encor de mon inimitié.

SCENE VI.

OTHON, ALBIN.

OTHON.

Que je vois d'appareils, Albin, pour ma ruine!

ALBIN.

Seigneur, tout est perdu, si vous voyez Plautine.

OTHON.

Allons-y toutefois : le trouble où je me voi
Ne peut souffrir d'avis que d'un cœur tout à moi.

Fin du troisième acte.

Après ce que pour vous l'amour me fait oser.
Ce que Galba pour moi prend le soin de vous dire...

OTHON.

Quoi donc, madame ! Othon vous coûteroit l'empire ?
Il sait mieux ce qu'il vaut, et n'est pas d'un tel prix,
Qu'il le faille acheter par ce noble mépris.
Il se doit opposer à cet effort d'estime,
Où s'abaisse pour lui ce cœur trop magnanime,
Et par un même effort de magnanimité,
Rendre une ame si haute au trône méritê.
D'un si parfait amour quelles que soient les causes...

CAMILLE.

Je ne sais point, seigneur, faire valoir les choses;
Et dans ce prompt succès dont nos cœurs sont charmés,
Vous me devez bien moins que vous ne présumez.
Il semble que pour vous je renonce à l'empire,
Et qu'un amour aveugle ait su me le prescrire.
Je vous aime, il est vrai; mais si l'empire est doux,
Je crois m'en assurer quand je me donne à vous.
Tant que vivra Galba, le respect de son âge,
Du moins apparemment, soutiendra son suffrage.
Pison croira régner, mais peut-être qu'un jour
Rome se permettra de choisir à son tour:
A faire un empereur alors quoi qui l'excite,
Qu'elle en veuille la race, ou cherche le mérite,
Notre union aura des voix de tous côtés,
Puisque j'en ai le sang, et vous les qualités.
Sous un nom si fameux qui vous rend préférable,

L'héritier de Galba sera considérable;
On aimera ce titre en un si digne époux;
Et l'empire est à moi si l'on me voit à vous.

OTHON.

Ah! madame, quittez cette vaine espérance;
De nous voir quelque jour remettre en la balance.
S'il faut que de Pison on accepte la loi,
Rome, tant qu'il vivra, n'aura plus d'yeux pour moi.
Elle a beau murmurer contre un indigne maître;
Elle en souffre, pour lâche ou méchant qu'il puisse être.
Tibère étoit cruel, Caligule brutal,
Claude foible, Néron en forfaits sans égal:
Il se perdit lui-même à force de grands crimes;
Mais le reste a passé pour princes légitimes.
Claude même, ce Claude, et sans cœur, et sans yeux,
A peine les ouvrit qu'il devint furieux;
Et Narcisse et Pallas l'ayant mis en furie,
Firent sous son aveu régner la barbarie.
Il régna toutefois, bien qu'il se fît haïr,
Jusqu'à ce que Néron se fâchât d'obéir;
Et ce monstre ennemi de la vertu Romaine
N'a succombé que tard sous la commune haine.
Par ce qu'ils ont osé jugez sur vos refus
Ce qu'osera Pison gouverné par Lacus.
Il aura peine à voir, lui qui pour vous soupire,
Que votre hymen chez moi laisse un droit à l'empire.
Chacun sur ce penchant voudra faire sa cour,
Et le pouvoir suprême enhardit bien l'amour.

Après ce que pour vous l'amour me fait oser.
Ce que Galba pour moi prend le soin de vous dire...

OTHON.

Quoi donc, madame ! Othon vous coûteroit l'empire ?
Il sait mieux ce qu'il vaut, et n'est pas d'un tel prix,
Qu'il le faille acheter par ce noble mépris.
Il se doit opposer à cet effort d'estime,
Où s'abaisse pour lui ce cœur trop magnanime,
Et par un même effort de magnanimité,
Rendre une âme si haute au trône méritê.
D'un si parfait amour quelles que soient les causes...

CAMILLE.

Je ne sais point, seigneur, faire valoir les choses;
Et dans ce prompt succès dont nos cœurs sont charmés,
Vous me devez bien moins que vous ne présumez.
Il semble que pour vous je renonce à l'empire,
Et qu'un amour aveugle ait su me le prescrire.
Je vous aime, il est vrai; mais si l'empire est doux,
Je crois m'en assurer quand je me donne à vous.
Tant que vivra Galba, le respect de son âge,
Du moins apparemment, soutiendra son suffrage.
Pison croira régner, mais peut-être qu'un jour
Rome se permettra de choisir à son tour:
A faire un empereur alors quoi qui l'excite,
Qu'elle en veuille la race, ou cherche le mérite,
Notre union aura des voix de tous côtés,
Puisque j'en ai le sang, et vous les qualités.
Sous un nom si fameux qui vous rend préférable,

L'héritier de Galba sera considérable;
On aimera ce titre en un si digne époux;
Et l'empire est à moi si l'on me voit à vous.

OTHON.

Ah! madame, quittez cette vaine espérance,
De nous voir quelque jour remettre en la balance.
S'il faut que de Pison on accepte la loi,
Rome, tant qu'il vivra, n'aura plus d'yeux pour moi.
Elle a beau murmurer contre un indigne maître;
Elle en souffre, pour lâche ou méchant qu'il puisse être.
Tibère étoit cruel, Calígule brutal,
Claude foible, Néron en forfaits sans égal:
Il se perdit lui-même à force de grands crimes;
Mais le reste a passé pour princes légitimes.
Claude même, ce Claude, et sans cœur, et sans yeux,
A peine les ouvrit qu'il devint furieux;
Et Narcisse et Pallas l'ayant mis en furie,
Firent sous son aveu régner la barbarie.
Il régna toutefois, bien qu'il se fît haïr,
Jusqu'à ce que Néron se fâchât d'obéir;
Et ce monstre ennemi de la vertu Romaine
N'a succombé que tard sous la commune haine.
Par ce qu'ils ont osé jugez sur vos refus
Ce qu'osera Pison gouverné par Lacus.
Il aura peine à voir, lui qui pour vous soupire,
Que votre hymen chez moi laisse un droit à l'empire.
Chacun sur ce penchant voudra faire sa cour,
Et le pouvoir suprême enhardit bien l'amour.

OTHON.

En concevez-vous bien toute l'ignominie?

PLAUTINE.

Je n'en puis voir, seigneur, à vous sauver la vie.

OTHON.

L'épouser à ma vue, et pour comble d'ennui...

PLAUTINE.

Donnez-vous à Camille, ou je me donne à lui.

OTHON.

Périssons, périssons, madame, l'un pour l'autre;
Avec toute ma gloire, avec toute la vôtre,
Pour nous faire un trépas dont les dieux soient jaloux.
Rendez-vous toute à moi, comme moi tout à vous;
Ou si, pour conserver en vous tout ce que j'aime,
Mon malheur vous obstine à vous donner vous-même,
Du moins de votre gloire ayez un soin égal,
Et ne me préférez qu'un illustre rival.
J'en mourrai de douleur, mais je mourrois de rage,
Si vous me préfériez un reste d'esclavage.

SCENE II.

VINIUS, OTHON, PLAUTINE.

OTHON.

Ah! seigneur, empêchez que Plautine... 1)

VINIUS.

Seigneur,
Vous empêcherez tout si vous avez du cœur.
Malgré de nos destins la rigueur importune,
Le ciel met en vos mains toute notre fortune.

PLAUTINE.

Seigneur, que dites-vous?

VINIUS.

Ce que je viens de voir;
Que pour être empereur il n'a qu'à le vouloir...

OTHON.

Ah! seigneur, plus d'empire, à moins qu'avec Plautine.

1) Le consul *Vinius* vient ici apprendre à *Othon* une grande nouvelle. Une partie de l'armée désire *Othon* pour empereur; mais cela même rend *Othon* et *Vinius* des personnages froids et inutiles; ni l'un ni l'autre n'ont eu la moindre part au grand changement qui va faire dans l'empire romain. Ce sont quatre soldats qui sont venus avertir *Vinius* des sentimens de l'armée; les personnages principaux n'ont rien fait du tout. C'est un défaut capital qu'il faut éviter dans quelque sujet que ce puisse être.

VINIUS.

Saisissez-vous d'un trône où le ciel vous destine;
Et pour choisir vous-même avec qui le remplir,
A vos heureux destins aidez à s'accomplir.
L'armée a vu Pison, mais avec un murmure
Qui sembloit mal goûter ce qu'on vous fait d'injure.
Galba ne l'a produit qu'avec sévérité,
Sans faire aucun espoir de libéralité.
Il pouvoit, sous l'appas d'une feinte promesse,
Jeter dans les soldats un moment d'alégresse;
Mais il a mieux aimé hautement protester
Qu'il savoit les choisir, et non les acheter.
Ces hautes duretés à contre-tems poussés
Ont rappelé l'horreur des cruautés passées,
Lorsque d'Espagne à Rome il sema son chemin
De Romains immolés à son nouveau destin,
Et qu'ayant de leur sang souillé chaque contrée,
Par un nouveau carnage il y fit son entrée.
Aussi durant le tems qu'a harangué Pison,
Ils ont de rang en rang fait courir votre nom.
Quatre des plus zélés sont venus me le dire,
Et m'ont promis pour vous les troupes et l'empire.
Courez donc à la place où vous les trouverez;
Suivez-les dans leur camp, et vous en assurez:
Un tems bien pris peut tout.

OTHON.

Si cet astre contraire,
Qui m'a...

VINIUS.

Sans discourir faites ce qu'il faut faire ;
Un moment de séjour peut tout déconcerter,
Et le moindre soupçon vous va faire arrêter.

OTHON.

Avant que de partir souffrez que je proteste...

VINIUS.

Partez, en empereur vous nous direz le reste.

SCENE III.

VINIUS, PLAUTINE.

VINIUS.

Ce n'est pas tout, ma fille, un bonheur plus certain,
Quoi qu'il puisse arriver, met l'empire en ta main.

PLAUTINE.

Flatteriez-vous Othon d'une vaine chimère ?

VINIUS.

Non, tout ce que j'ai dit n'est qu'un rapport sincère.
Je crois te voir régner avec ce cher Othon ;
Mais n'espère pas moins du côté de Pison :
Galba te donne à lui. Piqué contre Camille ;
Dont l'amour a rendu son projet inutile,
Il veut que cet hymen punissant ses refus,
Réunisse avec moi Martian et Lacus,
Et trompe heureusement les présages sinistres
De la division qu'il voit en ses ministres.

Ainsi des deux côtés on combattra pour toi.
Le plus heureux des chefs t'apportera sa foi.
Sans part à ses périls tu l'auras à sa gloire,
Et verras à tes pieds l'une ou l'autre victoire.

PLAUTINE.

Quoi! mon cœur par vous-même à ce héros donné
Pourroit ne l'aimer plus s'il n'est point couronné?
Et s'il faut qu'à Pison son mauvais sort nous livre,
Pour ce même Pison je pourrois vouloir vivre?

VINIUS.

Si nos communs souhaits ont un contraire effet,
Tu te peux faire encor l'effort que tu t'es fait;
Et qui vient de donner Othon au diadême,
Pour régner à son tour peut se donner soi-même.

PLAUTINE.

Si pour le couronner j'ai fait un noble effort,
Dois-je en faire un honteux pour jouir de sa mort?
Je me privois de lui sans me vendre à personne?
Et vous voulez, seigneur, que son trépas me donne,
Que mon cœur entraîné par la splendeur du rang,
Vole après une main fumante de son sang?
Et que de ses malheurs triomphante et ravie
Je sois l'infame prix d'avoir tranché sa vie?
Non, seigneur, nous aurons même sort aujourd'hui;
Vous me verrez régner ou périr avec lui;
Ce n'est qu'à l'un des deux que tout ce cœur aspire.

VINIUS.

Que tu vois mal encor ce que c'est que l'empire!

Si deux jours seulement tu pouvois l'essayer,
Tu ne croirois jamais le pouvoir trop payer,
Et tu verrois périr mille amans avec joie,
S'il falloit tout leur sang pour t'y faire une voie.
Aime Othon, si tu peux t'en faire un sûr appui;
Mais s'il en est besoin, aime-toi plus que lui,
Et sans t'inquiéter où fondra la tempête,
Laisse aux dieux à leur choix écraser une tête.
Prends le sceptre aux dépens de qui succombera,
Et règne sans scrupule avec qui régnera.

PLAUTINE.

Que votre politique a d'étranges maximes!
Mon amour, s'il l'osoit, y trouveroit des crimes.
Je sais aimer, seigneur, je sais garder ma foi,
Je sais pour un amant faire ce que je doi,
Je sais à son bonheur m'offrir en sacrifice,
Et je saurai mourir si je vois qu'il périsse:
Mais je ne sais point l'art de forcer ma douleur,
A pouvoir recueillir les fruits de son malheur.

VINIUS.

Tiens pourtant l'ame prête à le mettre en usage;
Change de sentimens, ou du moins de langage;
Et pour mettre d'accord ta fortune et ton cœur,
Souhaite pour l'amant, et te garde au vainqueur.
Adieu, je vois entrer la princesse Camille.
Quelque trouble où tu sois, montre une ame tranquille,
Profite de sa faute, et tiens l'œil mieux ouvert
Au vif et doux éclat du trône qu'elle perd. 1)

1) *Vinius* joue ici le rôle d'un intrigant, et rien de

SCENE IV.

CAMILLE, PLAUTINE, ALBIANE

CAMILLE.

Agréerez-vous, madame, un fidelle service,
Dont je viens faire hommage à mon impératrice?

PLAUTINE.

Je crois n'avoir pas droit de vous en empêcher;
Mais ce n'est pas ici qu'il vous la faut chercher.

CAMILLE.

Lorsque Galba vous donne à Pison pour épouse...

PLAUTINE.

Il n'est pas encor tems de vous en voir jalouse.

CAMILLE.

Si j'aimois toutefois, ou l'empire, ou Pison,
Je pourrois déjà l'être avec quelque raison.

PLAUTINE.

Et si j'aimois, madame, ou Pison, ou l'empire,
J'aurois quelque raison de ne m'en pas dédire.
Mais votre exemple apprend aux cœurs comme le mien.
Qu'un généreux mépris quelquefois nous sied bien.

CAMILLE.

Quoi! l'empire et Pison n'ont rien pour vous d'aimable?

plus, Il ne se soucie point d'*Othon*; il lui importe peu qui sa fille épousera; ses sentimens sont bas, lorsque même il parle de l'empire, et il se fait mépriser par sa propre fille inutilement.

PLAUTINE.

Ce que vous dédaignez je le tiens méprisable :
Ce qui plaît à vos yeux aux miens semble aussi doux,
Tant je trouve de gloire à me régler sur vous.

CAMILLE.

Donc si j'aimois Othon....

PLAUTINE.

Je l'aimerois de même
Si ma main avec moi donnoit le diadême.

CAMILLE.

Ne peut-on sans le trône être digne de lui ?

PLAUTINE.

Je m'en rapporte à vous qu'il aime d'aujourd'hui.

CAMILLE.

Vous pouvez mieux qu'un autre en dire des nouvelles :
Et comme vos ardeurs ont été mutuelles,
Votre exemple ne laisse à personne à douter
Qu'à moins de la couronne on peut le mériter.

PLAUTINE.

Mon exemple ne laisse à douter à personne
Qu'il pourra vous quitter à moins de la couronne.

CAMILLE.

Il a trouvé sans elle en vos yeux tant d'appas....

PLAUTINE.

Toutes les passions ne se ressemblent pas.

CAMILLE.

En effet, vous avez un mérite si rare....

PLAUTINE.

Mérite à part, l'amour est quelquefois bizarre ;

Selon l'objet divers le goût est différent;
Aux unes on se donne, aux autres on se vend.

CAMILLE.

Qui connoissoit Othon, pouvoit à la pareille
M'en donner en amie un avis à l'oreille.

PLAUTINE.

Et qui l'estime assez pour l'élever si haut,
Peut, quand il lui plaira, m'apprendre ce qu'il vaut;
Afin que si mes feux ont ordre de renaître....

CAMILLE.

J'en ai fait quelque estime avant que le connoître;
Et vous l'ai renvoyé dès que je l'ai connu.

PLAUTINE.

Qui vient de votre part est toujours bien venu.
J'accepte le présent, et crois pouvoir sans honte,
L'ayant de votre main, en tenir quelque compte.

CAMILLE.

Pour vous rendre son ame il vous est venu voir ?

PLAUTINE.

Pour négliger votre ordre il sait trop son devoir.

CAMILLE.

Il vous a tôt quittée, et son ingratitude....

PLAUTINE.

Vous met-elle, madame, en quelque inquiétude?

CAMILLE.

Non, mais j'aime à savoir comment on m'obéit.

PLAUTINE.

La curiosité quelquefois nous trahit;
Et par un demi-mot que du cœur elle tire,

Souvent elle dit plus qu'elle ne pense dire.

CAMILLE.

La mienne ne dit pas tout ce que vous pensez.

PLAUTINE.

Sur tout ce que je pense elle s'explique assez.

CAMILLE.

Souvent trop d'intérêt que l'amour force à prendre;
Entend plus qu'on ne dit, et qu'on ne doit entendre.
Si vous saviez quel est mon plus ardent désir....

PLAUTINE.

D'Othon et de Pison je vous donne à choisir.
Mon peu d'ambition vous rend l'un avec joie;
Et pour l'autre, s'il faut que je vous le renvoie,
Mon amour, je l'avoue, en pourra murmurer:
Mais vous savez qu'au vôtre il aime à déférer.

CAMILLE.

Je pourrai me passer de cette déférence.

PLAUTINE.

Sans doute, et toutefois si j'en crois l'apparence....

CAMILLE.

Brisons là, ce discours deviendroit ennuyeux.

PLAUTINE.

Martian que je vois vous entretiendra mieux.
Agréez ma retraite, et souffrez que j'évite
Un esclave insolent de qui l'amour m'irrite. 1)

1) Ces petites picoteries de deux femmes, ces ironies, ces bravades continuelles, qui ne produisent rien du tout, seraient mauvaises, quand même elles produiraient

SCENE V.

CAMILLE, MARTIAN, ALBIANE.

CAMILLE.

A ce qu'elle me dit, Martian, vous l'aimez?

MARTIAN.

Malgré ses fiers mépris mes yeux en sont charmés;
Cependant, pour l'empire, il est à vous encore :
Galba s'est laissé vaincre, et Pison vous adore.

CAMILLE.

De votre haut crédit c'est donc un pur effet?

MARTIAN.

Ne désavouez point ce que mon zèle a fait.
Mes soins de l'empereur ont fléchi la colère,
Et renvoyé Plautine obéir chez son père.
Notre nouveau César la vouloit épouser,
Mais j'ai su le résoudre à s'en désabuser;

quelque chose. Ces petites scènes de remplissages sont fréquentes dans les dernières pièces de *Corneille*. Jamais *Racine* n'est tombé dans ce défaut; et quand il fait parler *Hermione* à *Andromaque*, *Iphigénie* à *Eriphyle*, *Roxane* à *Attalide*, il n'emploie point ces froides ironies, ces petits reproches comiques, ce ton bourgeois, ces expressions de la conversation la plus familière. Il fait parler ces femmes avec noblesse et avec sentiment; il touche le cœur, il arrache même quelquefois des larmes; mais que *Corneille* est loin d'en faire répandre!

Et Galba que le sang presse pour sa famille,
Permet à Vinius de mettre ailleurs sa fille.
L'un vous rend la couronne, et l'autre tout son cœur;
Voyez mieux quelle en est la gloire et la douceur,
Quelle félicité vous vous étiez ôtée,
Par une aversion un peu précipitée;
Et pour vos intérêts daignez considérer....

CAMILLE.

Je vois quelle est ma faute, et puis la réparer;
Mais je veux, car jamais on ne m'a vue ingrate,
Que ma reconnoissance auparavant éclate;
Et n'accorderai rien qu'on ne vous fasse heureux.
Vous aimez, dites-vous, cet objet rigoureux;
Et Pison dans sa main ne verra point la mienne;
Qu'il n'ait réduit Plautine à vous donner la sienne,
Si pourtant le mépris qu'elle fait de vos feux
Ne vous a pu contraindre à former d'autres vœux.

MARTIAN.

Ah! madame, l'hymen a de si douces chaînes,
Qu'il lui faut peu de tems pour calmer bien des haines;
Et du moins mon bonheur sauroit avec éclat
Vous venger de Plautine, et punir un ingrat.

CAMILLE.

Je l'avois préféré, cet ingrat, à l'empire,
Je l'ai dit, et trop haut pour m'en pouvoir dédire;
Et l'amour qui m'apprend le foible des amans,
Unit vos plus doux vœux à mes ressentimens
Pour me faire ébaucher ma vengeance en Plautine,

Et l'achever bientôt par sa propre ruine.

MARTIAN.

Ah! si vous la voulez, je sais des bras tous prêts;
Et j'ai tant de chaleur pour tous vos intérêts....

CAMILLE.

Ah! que c'est me donner une sensible joie!
Ces bras que vous m'offrez, faites que je les voie;
Que je leur donne l'ordre, et prescrive le tems.
Je veux qu'aux yeux d'Othon vos désirs soient contens;
Que lui-même il ait vu l'hymen de sa maîtresse
Livrer entre vos bras l'objet de sa tendresse,
Qu'il ait ce désespoir avant que de mourir:
Après, à son trépas vous me verrez courir.
Jusque-là gardez-vous de rien faire entreprendre:
Du pouvoir qu'on me rend vous devez tout attendre.
Allez vous préparer à ces heureux momens;
Mais n'exécutez rien sans mes commandemens. 1)

1) Que dire de cette scène, sinon qu'elle est aussi froide que les autres? *Camille* croit tromper *Martian*, et *Martian* croit tromper *Camille*, sans qu'il y ait encore le moindre danger pour personne, sans qu'il y ait eu aucun évènement, sans qu'il y ait eu un seul moment d'intérêt.

SCENE VI.

CAMILLE, ALBIANE.

ALBIANE.

Vous voulez perdre Othon! vous le pouvez, madame!

CAMILLE.

Que tu pénètres mal dans le fond de mon ame!
De son lâche rival voyant le noir projet,
J'ai su par cette adresse en arrêter l'effet;
M'en rendre la maîtresse; et je serai ravie
S'il peut savoir les soins que je prends de sa vie.
Va me chercher ton frère, et fais que de ma part
Il apprenne par lui ce qu'il court de hasard;
A quoi va l'exposer son aveugle conduite,
Et qu'il n'est plus pour lui de salut qu'en la fuite:
C'est tout ce qu'à l'amour peut souffrir mon courroux.

ALBIANE.

Du courroux à l'amour le retour seroit doux.

SCENE VII.

CAMILLE, RUTILE, ALBIANE.

RUTILE.

Ah! madame, apprenez quel malheur nous menace :
Quinze ou vingt révoltés au milieu de la place
Viennent de proclamer Othon pour empereur.

CAMILLE.

Et de leur insolence Othon n'a point d'horreur ;
Lui qui sait qu'aussitôt ces tumultes avortent ?

RUTILE.

Ils le mènent au camp, ou plutôt ils l'y portent ;
Et ce qu'on voit de peuple autour d'eux s'amasser,
Frémit de leur audace, et les laisse passer.

CAMILLE.

L'empereur le sait-il ?

RUTILE.

Oui, madame, il vous mande ;
Et pour un prompt remède à ce qu'on appréhende,
Pison de ces mutins va courir sur les pas,
Avec ce qu'on pourra lui trouver de soldats.

CAMILLE.

Puisqu'Othon veut périr, consentons qu'il périsse ;
Allons presser Galba pour son juste supplice.

Du courroux à l'amour si le retour est doux,
On repasse aisément de l'amour au courroux. 1)

Fin du quatrième acte.

1) Aucun personnage n'agit dans la pièce. Un subalterne apprend à *Camille* que quinze ou vingt soldats ont proclamé *Othon;* et *Camille* qui aimait cet *Othon*, consent tout d'un coup qu'on lui fasse couper la tête, et prononce une maxime de comédie sur le retour de l'amour au courroux, et du courroux à l'amour.

ACTE CINQUIÈME. 1)

SCENE I.

GALBA, CAMILLE, RUTILE, ALBIANE.

GALBA.

Je vous le dis encor, redoutez ma vengeance;
Pour peu que vous soyez de son intelligence.
On ne pardonne point en matière d'état;
Plus on chérit la main, plus on hait l'attentat;
Et lorsque la fureur va jusqu'au sacrilége,
Le sexe ni le sang n'ont point de privilége.

CAMILLE.

Cet indigne soupçon seroit bientôt détruit,
Si vous voyiez du crime où doit aller le fruit.
Othon qui pour Plautine au fond du cœur soupire,
Othon qui me dédaigne à moins que de l'empire,
S'il en fait sa conquête, et vous peut détrôner,
Laquelle de nous deux voudra-t-il couronner?

1) Le cinquième acte est absolument dans le goût des quatre premiers, et fort au dessous d'eux; aucun personnage n'agit, et tous discutent. Le vieux *Galba* ayant menacé sa nièce, discute avec elle ses raisons, et se trompe, comme un vieillard de comédie qu'on prend pour dupe; et le style n'est ni plus net, ni plus pur, ni plus noble que dans ce qu'on a déjà lu.

Pourrois-je de Pison conspirer la ruine,
Qui m'arrachant du trône y porteroit Plautine ?
Croyez mes intérêts, si vous doutez de moi ;
Et sur de tels garans assuré de ma foi,
Tournez sur Vinius toute la défiance
Dont veut ternir ma gloire une injuste croyance.

GALBA.

Vinius par son zèle est trop justifié.
Voyez ce qu'en un jour il m'a sacrifié.
Il m'offre Othon pour vous qu'il souhaitoit pour gendre,
Je le rends à sa fille, il aime à le reprendre :
Je la veux pour Pison, mon vouloir est suivi ;
Je vous mets en sa place, et l'en trouve ravi.
Son ami se révolte, il presse ma colère ;
Il donne à Martian Plautine à ma prière ;
Et je soupçonnerois un crime dans les vœux
D'un homme qui s'attache à tout ce que je veux ?

CAMILLE.

Qui veut également tout ce qu'on lui propose,
Dans le secret du cœur souvent veut autre chose ;
Et maître de son ame il n'a point d'autre foi
Que celle qu'en soi-même il ne donne qu'à soi.

GALBA.

Cet hymen toutefois est l'épreuve dernière
D'une foi toujours pure, inviolable, entière.

CAMILLE.

Vous verrez à l'effet comment elle agira,
Seigneur, et comme enfin Plautine obéira.

Sûr de sa résistance, et se flattant peut-être
De voir bientôt ici son cher Othon le maître,
Dans l'état où pour vous il a mis l'avenir,
Il promet aisément plus qu'il ne veut tenir.

GALBA.

Le devoir désunit l'amitié la plus forte;
Mais l'amour aisément sur ce devoir l'emporte;
Et son feu, qui jamais ne s'éteint qu'à demi,
Intéresse une amante autrement qu'un ami.
J'apperçois Vinius. Qu'on m'amène sa fille;
J'en punirai le crime en toute la famille,
Si jamais je puis voir par où n'en point douter;
Mais aussi jusque-là j'aurois tort d'éclater.
Je vois d'ailleurs Lacus.

SCENE II.

GALBA, CAMILLE, VINIUS, LACUS, ALBIANE.

GALBA.

Hé bien! quelles nouvelles?
Qu'apprenez-vous tous deux du camp de nos rebelles?

VINIUS.

Que ceux de la marine et les Illyriens 1)

1) Après tous les mauvais vers précédens que nous n'avons point repris, nous ne dirons rien des soldats de la Marine et des Illyriens qui se sont avec chaleur joints aux Prétoriens; mais nous remarquerons que cette scène pouvait être aussi belle que celle d'*Auguste*, de *Cinna* et de *Maxime*, et qu'elle n'est qu'une scène froide de comédie. Pourquoi? C'est qu'elle est écrite de ce style familier, bas, obscur, incorrect, auquel *Corneille* s'était accoutumé; c'est qu'il n'y a ni noblesse dans les sentimens, ni éloquence dans les discours, ni rien qui attache.

On a dit quelquefois que *Corneille* ne cherchait pas à faire de beaux vers; que la grandeur des sentimens l'occupait tout entier; mais il n'y a nulle grandeur dans aucune de ces dernières pièces. Et quant aux vers, il faut les faire excellens ou ne se point mêler d'écrire. *Cinna* ne passe à la postérité qu'à cause de ses beaux vers; ils sont dans la bouche de tous les connaisseurs. Le grand mérite de *Corneille* est d'avoir fait de très-beaux vers dans ses premières pièces; c'est-à-dire, d'avoir exprimé de très-belles pensées en vers corrects et harmonieux.

Se sont avec chaleur joints aux Prétoriens ;
Et que des bords du Nil les troupes rappelées
Seules par leur fureur ne sont point ébranlées.

LACUS.

Tous ces mutins ne sont que de simples soldats ;
Aucun des chefs ne trempe en leurs vains attentats ;
Ainsi ne craignez rien d'une masse d'armée
Où déjà la discorde est peut-être allumée.
Si tôt qu'on y saura que le peuple à grands cris
Veut que de ces complots les auteurs soient proscrits,
Que du perfide Othon il demande la tête,
La consternation calmera la tempête ;
Et vous n'avez, seigneur, qu'à vous y faire voir,
Pour rendre d'un coup d'œil chacun à son devoir.

GALBA.

Irons-nous, Vinius, hâter par ma présence
L'effet d'une si douce et si juste espérance ?

VINIUS.

Ne hasardez, seigneur, que dans l'extrémité
Le redoutable effet de votre autorité.
Alors qu'il réussit, tout fait jour, tout lui cède ;
Mais aussi quand il manque, il n'est plus de remède.
Il faut pour déployer le souverain pouvoir,
Sureté toute entière, ou profond désespoir ;
Et nous ne sommes pas, seigneur, à ne rien feindre,
En état d'oser tout, non plus que de tout craindre.
Si l'on court au grand crime avec avidité,
Laissez-en ralentir l'impétuosité ;

D'elle-même elle avorte, et la peur des supplices
Arme contre le chef ses plus zélés complices.
Un salutaire avis agit avec lenteur.

LACUS.

Un véritable prince agit avec hauteur;
Et je ne conçois point cet avis salutaire,
Quand on couronne Othon, de le regarder faire.
Si l'on court au grand crime avec avidité,
Il en faut réprimer l'impétuosité,
Avant que les esprits qu'un juste effroi balance
S'y puissent enhardir sur notre nonchalance,
Et prennent le dessus de ces conseils prudens,
Dont on cherche l'effet quand il n'en est plus tems.

VINIUS.

Vous détruirez toujours mes conseils par les vôtres;
Le seul ton de ma voix vous en inspire d'autres;
Et tant que vous aurez ce rare et haut crédit,
Je n'aurai qu'à parler pour être contredit.
Pison, dont l'heureux choix est votre digne ouvrage,
Ne seroit que Pison s'il eût eu mon suffrage.
Vous n'avez soulevé Martian contre Othon
Que parce que ma bouche a proféré son nom,
Et verriez comme un autre une preuve assez claire
De combien notre avis est le plus salutaire,
Si vous n'aviez fait vœu d'être jusqu'au trépas
L'ennemi des conseils que vous ne donnez pas.

LACUS.

Et vous, l'ami d'Othon, c'est tout dire, et peut-être,
Qui le vouloit pour gendre, et l'a choisi pour maître,

Ne fait encor des vœux qu'en faveur de ce choix ;
Pour l'avoir, et pour maître, et pour gendre à la fois.

VINIUS.

J'étois l'ami d'Othon, et le tenois à gloire,
Jusqu'à l'indignité d'une action si noire,
Que d'autres nommeront l'effet du désespoir,
Où l'a malgré mes soins plongé votre pouvoir.
Je l'ai voulu pour gendre, et choisi pour l'empire;
A l'un ni l'autre choix vous n'avez pu souscrire.
Par là de tout l'état le bonheur s'agrandit,
Et vous voyez aussi comme il vous applaudit.

GALBA.

Qu'un prince est malheureux, quand de ceux qu'il écoute
Le zèle cherche à prendre une diverse route,
Et que l'attachement qu'ils ont au propre sens
Pousse jusqu'à l'aigreur des conseils différens!
Ne me trompé-je point, et puis-je nommer zèle
Cette haine à tous deux obstinément fidelle,
Qui peut-être en dépit des maux qu'elle prévoit,
Seule en mes intérêts se consulte et se croit?
Faites mieux, et croyez, en ce péril extrême,
Vous, que Lacus me sert, vous, que Vinius m'aime :
Ne haïssez qu'Othon, et songez qu'aujourd'hui
Vous n'avez à parler tous deux que contre lui.

VINIUS.

J'ose donc vous redire, en serviteur sincère,
Qu'il fait mauvais pousser tant de gens en colère,
Qu'il faut donner aux bons, pour s'entre-soutenir,
Le tems de se remettre, et de se réunir,

Et laisser aux méchans celui de reconnoître
Quelle est l'impiété de se prendre à son maître.
Pison peut cependant amuser leur fureur,
De vos ressentimens leur donner la terreur,
Y joindre avec adresse un espoir de clémence
Au moindre repentir d'une telle insolence;
Et s'il vous faut enfin aller à son secours,
Ce qu'on veut à présent, on le pourra toujours.

LACUS.

J'en doute, et crois parler en serviteur sincère,
Moi qui n'ai point d'ami dans le parti contraire.
Attendrons-nous, seigneur, que Pison repoussé
Nous vienne ensevelir sous l'état renversé,
Qu'on descende en la place en bataille rangée,
Qu'on tienne en ce palais votre cour assiégée,
Que jusqu'au capitole Othon aille à vos yeux
De l'empire usurpé rendre graces aux dieux?
Et que le front paré de votre diadême,
Ce traître trop heureux ordonne de vous-même?
Allons, allons, seigneur, les armes à la main,
Soutenir le sénat et le peuple romain:
Cherchons aux yeux d'Othon un trépas à leur tête,
Pour lui plus odieux, et pour nous plus honnête;
Et par un noble effort allons lui témoigner....

GALBA.

Hé bien! ma nièce, hé bien! est-il doux de régner?
Est-il doux de tenir le timon d'un empire,
Pour en voir les soutiens toujours se contredire?

CAMILLE.

Plus on voit aux avis de contrariétés,
Plus à faire un bon choix on reçoit de clartés.
C'est ce que je dirois si je n'étois suspecte :
Mais je suis à Pison, seigneur, et vous respecte;
Et ne puis toutefois retenir ces deux mots,
Que si l'on m'avoit crue on seroit en repos.
Plautine qu'on amène aura même pensée :
D'une vive douleur elle paroît blessée.... 1)

1) *Galba* dit : *Hé bien ! quelles nouvelles ?* Cet empereur au lieu d'agir comme il le doit, demande ce qui se passe, comme un nouvelliste. *Vinius* lui donne le conseil de persister à ne rien faire ; conseil visiblement ridicule. Il lui dit : *Un salutaire avis agit avec lenteur.* Ce n'est pas certainement dans le moment d'une crise aussi forte, quand on proclame un autre empereur, que la lenteur est salutaire. *Galba* ne sait à quoi se déterminer, et se contente de faire remarquer à sa nièce qu'il est triste de régner quand les ministres d'état se contrarient.

SCENE III.

GALBA, CAMILLE, VINIUS, LACUS, PLAUTINE, RUTILE, ALBIANE.

PLAUTINE.

Je ne m'en défends point, madame, Othon est mort;
De quiconque entre ici c'est le commun rapport;
Et son trépas pour vous n'aura pas tant de charmes,
Qu'à vos yeux comme aux miens il n'en coûte des larmes.

GALBA.

Dit-elle vrai, Rutile, ou m'en flatté-je en vain?

RUTILE.

Seigneur, le bruit est grand, et l'auteur incertain.
Tous veulent qu'il soit mort, et c'est la voix publique;
Mais comment, et par qui, c'est ce qu'aucun n'explique.

GALBA.

Allez, allez, Lacus, vous-même prendre soin
De nous en faire voir un assuré témoin;
Et si de ce grand coup l'auteur se peut connoître.... 1)

1) *Galba* demandait tranquillement des nouvelles. On lui en donne une fausse. Il est vrai que cette fausse nouvelle est rapportée dans *Tacite*; mais c'est précisément parce qu'elle n'est qu'historique, parce qu'elle n'est point préparée, parce que c'est un simple mensonge d'un nommé *Atticus*, qu'il fallait ne pas employer un dénouement si destitué d'art et d'intérêt.

SCENE IV.

GALBA, VINIUS, LACUS, CAMILLE, PLAUTINE, MARTIAN, ATTICUS, RUTILE, ALBIANE.

MARTIAN.

Qu'on ne le cherche plus, vous le voyez paroître.
Seigneur, c'est par sa main qu'un rebelle puni....

GALBA.

Par celle d'Atticus ce grand trouble a fini !

ATTICUS.

Mon zèle l'a poussée, et les dieux l'ont conduite ;
Et c'est à vous, seigneur, d'en arrêter la suite,
D'empêcher le désordre, et borner les rigueurs
Où contre des vaincus s'emportent des vainqueurs.

GALBA.

Courons-y. Cependant consolez-vous, Plautine ;
Ne pensez qu'à l'époux que mon choix vous destine ;
Vinius vous le donne, et vous l'accepterez,
Quand vos premiers soupirs seront évaporés.
C'est à vous, Martian, que je la laisse en garde :
Comme c'est votre main que son hymen regarde,
Ménagez son esprit, et ne l'aigrissez pas.
Vous pouvez, Vinius, ne suivre point mes pas ;
Et la vieille amitié, pour peu qu'il vous en reste....

VINIUS.

Ah! c'est une amitié, seigneur, que je déteste.
Mon cœur est tout à vous, et n'a point eu d'amis,
Qu'autant qu'on les a vus à vos ordres soumis.

GALBA.

Suivez, mais gardez-vous de trop de complaisance.

CAMILLE.

L'entretien des amans hait toute autre présence,
Madame, et je retourne en mon appartement
Rendre graces aux dieux d'un tel événement. 1)

1) Cet *Atticus*, qui n'est pas un personnage de la pièce, vient en faire le dénouement, en faisant accroire qu'il a tué *Othon*. Ce pourrait être tout au plus le dénouement du *Menteur*. Le vieux *Galba* croit cette fausseté; il conseille à *Plautine* d'*évaporer ses soupirs*. *Camille* dit un petit mot d'ironie à *Plautine*, et va dans son appartement.

SCENE V.

MARTIAN, PLAUTINE, ATTICUS.

PLAUTINE.

Allez-y renfermer les pleurs qui vous échappent.
Les désastres d'Othon ainsi que moi vous frappent;
Et si l'on avoit cru vos souhaits les plus doux,
Ce grand jour le verroit couronner avec vous.
Voilà, voilà le fruit de m'avoir trop aimée;
Voilà quel est l'effet....

MARTIAN.

Si votre ame enflammée....

PLAUTINE.

Vil esclave, est-ce à toi de troubler ma douleur?
Est-ce à toi de vouloir adoucir mon malheur?
A toi, de qui l'amour m'ose en offrir un pire?

MARTIAN.

Il est juste d'abord qu'un si grand cœur soupire,
Mais il est juste aussi de ne pas trop pleurer
Une perte facile, et prête à réparer.
Il est tems qu'un sujet à son prince fidelle
Remplisse heureusement la place d'un rebelle;
Un monarque le veut; un père en est d'accord;
Vous devez pour tous deux vous faire un peu d'effort,
Et bannir de ce cœur la honteuse mémoire

D'un amour criminel qui souille votre gloire.

PLAUTINE.

Lâche, tu ne vaux pas que pour te démentir
Je daigne m'abaisser jusqu'à te repartir.
Tais-toi, laisse en repos une ame possédée
D'une plus agréable encor que triste idée;
N'interromps plus mes pleurs.

MARTIAN.

Tournez vers moi les yeux:
Après la mort d'Othon, que pouvez-vous de mieux? 1)

1) Non-seulement *Plautine* demeure sur la scène, et s'occupe à répondre par des injures à l'amour du ministre d'état *Martian*; mais ce grand ministre d'état, qui devrait avoir par-tout des serviteurs et des émissaires, ne sait rien de ce qui s'est passé. Il croit une fausse nouvelle, lui qui devrait avoir tout fait pour être informé de la vérité. Il est pris pour dupe par cet *Atticus*, comme l'empereur.

SCENE VI.

PLAUTINE, MARTIAN, ATTICUS, deux soldats.

PLAUTINE, *pendant que deux soldats entrent, et parlent bas à Atticus.*

Quelque insolent espoir qu'ait ta folle arrogance,
Apprends que j'en saurai punir l'extravagance,
Et percer de ma main, ou ton cœur, ou le mien,
Plutôt que de souffrir cet infame lien.
Connois-toi, si tu peux, ou connois-moi.

ATTICUS.

De grace,
Souffrez....

PLAUTINE.

De me parler tu prends aussi l'audace,
Assassin d'un héros que je verrois sans toi
Donner des lois au monde, et les prendre de moi?
Toi, dont la main sanglante au désespoir me livre?

ATTICUS.

Si vous aimez Othon, madame, il va revivre;
Et vous verrez long-tems sa vie en sureté,
S'il ne meurt que des coups dont je me suis vanté.

PLAUTINE.

Othon vivroit encore?

ATTICUS.

Il triomphe, madame;

Et maître de l'état, comme vous de son ame,
Vous l'allez bientôt voir lui-même à vos genoux,
Vous faire offre d'un sort qu'il n'aime que pour vous,
Et dont sa passion dédaigneroit la gloire,
Si vous ne vous faisiez le prix de sa victoire.
L'armée à son mérite enfin a fait raison;
On porte devant lui la tête de Pison;
Et Camille tient mal ce qu'elle vient de dire.
On rend graces pour vous aux dieux d'un autre empire,
Et fatigue le ciel par des vœux superflus,
En faveur d'un parti qu'il ne regarde plus.

MARTIAN.

Exécrable, ainsi donc ta promesse frivole....

ATTICUS.

Qui promet de trahir peut manquer de parole.
Si je n'eusse promis ce lâche assassinat,
Un autre par ton ordre eût commis l'attentat;
Et tout ce que j'ai dit n'étoit qu'un stratagême,
Pour livrer en ses mains Lacus, et Galba même.
Galba n'a rien à craindre, on respecte son nom;
Et ce n'est que sous lui que veut régner Othon.
Quant à Lacus et toi, je vois peu d'apparence
Que vos jours à tous deux soient en même assurance,
Si ce n'est que madame ait assez de bonté
Pour fléchir un vainqueur justement irrité.
Autour de ce palais nous avions deux cohortes,
Qui déjà pour Othon en ont saisi les portes;
J'y commande, madame, et mon ordre aujourd'hui
Est de vous obéir, et m'assurer de lui.

Qu'on l'emmène, soldats, il blesse ici la vue.

MARTIAN.

Fut-il jamais disgrace! ô dieux! plus imprévue, 1)

SCENE VII.

PLAUTINE, *seule.*

Je me trouble, et ne sais par quel pressentiment
Mon cœur n'ose goûter ce bonheur pleinement;
Il semble avec chagrin se livrer à la joie;
Et bien qu'en ses douceurs mon déplaisir se noie,
Je ne passe de l'une à l'autre extrémité,
Qu'avec un reste obscur d'esprit inquiété.
Je sens.... Mais que me veut Flavie épouvantée?

1) Enfin deux soldats terminent tout dans le propre palais de *Galba*. *Martian* et *Plautine* apprennent qu'*Othon* est empereur.

Si le lecteur peut aller jusqu'au bout de cette pièce et de ces remarques, il observera qu'il ne faut jamais introduire sur la fin d'une tragédie un personnage ignoré dans les premiers actes, un subalterne qui commande en maître. Il est impossible de s'intéresser à ce personnage, et il avilit tous les autres.

SCENE VIII.

PLAUTINE, FLAVIE.

FLAVIE.

Vous dire que du ciel la colère irritée,
Ou plutôt du destin la jalouse fureur....

PLAUTINE.

Auroient-ils mis Othon aux fers de l'empereur?
Et dans ce grand succès la fortune inconstante
Auroit-elle trompée notre plus douce attente?

FLAVIE.

Othon est libre, il règne, et toutefois hélas!...

PLAUTINE.

Seroit-il si blessé qu'on craignît son trépas?

FLAVIE.

Non, par-tout à sa vue on a mis bas les armes;
Mais enfin son bonheur vous va coûter des larmes.

PLAUTINE.

Explique, explique donc ce que je dois pleurer.

FLAVIE.

Vous voyez que je tremble à vous le déclarer.

PLAUTINE.

Le mal est-il si grand?

FLAVIE.

D'un balcon chez mon frère.
J'ai vu.... Que ne peut-on, madame, vous le taire?

Ou qu'à voir ma douleur n'avez-vous deviné
Que Vinius....

PLAUTINE.

Hé bien!

FLAVIE.

Vient d'être assassiné.

PLAUTINE.

Juste ciel!

FLAVIE.

De Lacus l'inimitié cruelle....

PLAUTINE.

O d'un trouble inconnu présage trop fidelle!
Lacus....

FLAVIE.

C'est de sa main que part ce coup fatal.
Tous deux près de Galba marchoient d'un pas égal,
Lorsque tournant ensemble à la première rue,
Ils découvrent Othon maître de l'avenue.
Cet effroi ne les fait reculer quelques pas
Que pour voir ce palais saisi par vos soldats;
Et Lacus aussitôt étincelant de rage,
De voir qu'Othon par-tout leur ferme le passage;
Lance sur Vinius un furieux regard,
L'approche sans parler, et tirant un poignard....

PLAUTINE.

Le traître! Hélas! Flavie, où me vois-je réduite?

FLAVIE.

Vous m'entendez, madame, et je passe à la suite.

Ce lâche sur Galba portant même fureur,
« Mourez, seigneur, dit-il, mais mourez empereur;
» Et recevez ce coup comme un dernier hommage,
» Que doit à votre gloire un généreux courage.»
Galba tombe, et ce monstre enfin s'ouvrant le flanc,
Mêle un sang détestable à leur illustre sang.
En vain le triste Othon, à cet affreux spectacle,
Précipite ses pas pour y mettre un obstacle,
Tout ce que peut l'effort de ce cher conquérant
C'est de verser des pleurs sur Vinius mourant,
De l'embrasser tout mort. Mais le voilà, madame,
Qui vous fera mieux voir les troubles de son ame. 1)

1) Cette scène est aussi froide que tout le reste, parce qu'on ne s'intéresse point du tout à ce *Vinius* qu'on jette par la fenêtre. Tout cet acte se passe à apprendre des nouvelles, sans qu'il y ait ni intrigue attachante, ni sentimens touchans, ni grands tableaux, ni beau dénouement, ni beaux vers. *Othon* l'empereur ne reparaît que pour dire qu'il est *un malheureux amant*. *Camille* est oubliée. *Galba* n'a paru dans la pièce que pour être trompé et tué.

Puissent au moins ces réflexions persuader les jeunes auteurs qu'un sujet politique n'est point un sujet tragique ; que ce qui est propre pour l'histoire, l'est rarement pour le théâtre ; qu'il faut dans la tragédie beaucoup de sentiment et peu de raisonnemens ; que l'ame doit être émue par degrés ; que sans terreur et sans pitié, nul ouvrage dramatique ne peut atteindre au but de l'art, et qu'enfin le style doit être pur, vif, majestueux et facile !

SCENE IX.

OTHON, PLAUTINE, FLAVIE.

OTHON.

MADAME, savez-vous les crimes de Lacus?

Corneille, dans une épitre au roi, dit qu'*Othon* et *Surena*

Ne sont point des cadets indignes de Cinna.

Il y a en effet dans le commencement d'*Othon* des vers aussi forts que les plus beaux de *Cinna;* mais la suite est bien loin d'y répondre : aussi cette pièce n'est point restée au théâtre.

On joua la même année l'*Astrate* de *Quinault*, célèbre par le ridicule que *Despréaux* lui a donné, mais plus célèbre alors par le prodigieux succès qu'elle eut. Ce qui fit ce succès, ce fut l'intérêt qui parut régner dans la pièce. Le public était las de tragédies en raisonnemens, et de héros dissertateurs. Les cœurs se laissèrent toucher par l'*Astrate*, sans examiner si la pièce était vraisemblable, bien conduite, bien écrite. Les passions y parlaient, et c'en fut assez. Les acteurs s'animèrent; ils portèrent dans l'ame du spectateur un attendrissement auquel il n'était pas accoutumé. Les excellens ouvrages de l'inimitable *Racine* n'avaient point encore paru. Les véritables routes du cœur étaient ignorées; celles que présentait l'*Astrate* furent suivies avec transport. Rien ne prouve mieux qu'il faut intéresser, puisque l'intérêt le plus mal amené échauffa tout le public, que des intrigues froides de politique glaçaient depuis plusieurs années.

PLAUTINE.

J'apprends en ce moment que mon père n'est plus.
Fuyez, seigneur, fuyez un objet de tristesse,
D'un jour si beau pour vous goûtez mieux l'alégresse.
Vous êtes empereur, épargnez-vous l'ennui
De voir qu'un père....

OTHON.

Hélas! je suis plus mort que lui;
Et si votre bonté ne me rend une vie
Qu'en lui perçant le cœur un traître m'a ravie,
Je ne reviens ici qu'en malheureux amant
Faire hommage à vos yeux de mon dernier moment.
Mon amour pour vous seule a cherché la victoire,
Ce même amour sans vous n'en peut souffrir la gloire;
Et n'accepte le nom de maître des Romains,
Que pour mettre avec moi l'univers en vos mains.
C'est à vous d'ordonner ce qui lui reste à faire.

PLAUTINE.

C'est à moi de gémir, et de pleurer mon père.
Non que je vous impute, en ma vive douleur,
Les crimes de Lacus, et de notre malheur;
Mais enfin....

OTHON.

Achevez, s'il se peut, en amante,
Nos feux....

PLAUTINE.

Ne pressez point un trouble qui s'augmente.
Vous voyez mon devoir, et connoissez ma foi:

En ce funeste état répondez-vous pour moi.
Adieu, seigneur.

OTHON.

De grace, encore une parole,
Madame.

SCENE DERNIERE.

OTHON, ALBIN.

ALBIN.

On vous attend, seigneur, au capitole;
Et le sénat en corps vient exprès d'y monter,
Pour jurer sur vos lois aux yeux de Jupiter.

OTHON.

J'y cours, mais quelque honneur, Albin, qu'on m'y destine
Comme il n'auroit pour moi rien de doux sans Plautine,
Souffrez du moins que j'aille, en faveur de mon feu,
Prendre pour y courir son ordre ou son aveu;
Afin qu'à mon retour, l'ame un peu plus tranquille,
Je puisse faire effort à consoler Camille,
Et lui jurer moi-même, en ce malheureux jour,
Une amitié fidelle au défaut de l'amour.

Fin du cinquième et dernier acte.

AGÉSILAS,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES,

1666.

PRÉFACE

DU COMMENTATEUR.

AGÉSILAS n'est guères connu dans le monde que par le mot de *Despréaux :*

J'ai vu l'Agésilas ; hélas !

Il eut tort sans doute de faire imprimer dans ses ouvrages ce mot qui n'en valait pas la peine ; mais il n'eût pas tort de le dire. La tragédie d'*Agésilas* est un des plus faibles ouvrages de *Corneille :* le public commençait à se dégoûter. On trouve dans une lettre manuscrite d'un homme de ce tems-là, qu'il s'éleva un murmure très-désagréable dans le parterre, à ces vers d'*Aglatide :*

Hélas ! ... je n'entends pas des mieux
Comme il faut qu'un hélas s'explique ;
Et lorsqu'on se retranche au langage des yeux,
Je suis muette à la réplique.

Ce même parterre avait passé dans la pièce d'*Othon*, des vers beaucoup plus répréhensibles, en faveur des beautés des premières scènes ; mais il n'y avait point de pareilles beautés dans *Agésilas :* on fit sentir à *Corneille* qu'il vieillissait. Il

donnait un ouvrage de théâtre presque tous les ans, depuis 1625. Si vous en exceptez l'intervalle entre *Pertharite* et *OEdipe*, il travaillait trop vîte, et était épuisé. Plaignons le triste état de sa fortune, qui ne répondait pas à son mérite, et qui le forçait à travailler.

On prétend que la mesure des vers qu'il employa dans *Agésilas*, nuisit beaucoup au succès de cette tragédie. Je crois, au contraire, que cette nouveauté aurait réussi, et qu'on aurait prodigué les louanges à ce génie si fécond et si varié, s'il n'avait pas entièrement négligé dans *Agésilas*, comme dans les pièces précédentes, l'intérêt et le style.

Les vers irréguliers pourraient faire un très bel effet dans une tragédie; ils exigent à la vérité un rhythme différent de celui des vers alexandrins et des vers de dix syllabes; ils demandent un art singulier: vous pouvez voir quelques exemples de la perfection de ce genre dans *Quinault*.

Le perfide Renaud me fuit;
Tout perfide qu'il est, mon lâche cœur le suit.
Il me laisse mourante, il veut que je périsse.

Je revois à regret la clarté qui me luit.
L'horreur de l'éternelle nuit
Cède à l'horreur de mon supplice. etc. etc.

Toute cette scène bien déclamée remuera les les cœurs autant que si elle était bien chantée; et la musique même de cette admirable scène n'est qu'une déclamation notée.

Il est donc prouvé que cette mesure de vers pourrait porter dans la tragédie une beauté nouvelle dont le public a besoin pour varier l'uniformité du théâtre.

Le lecteur doit trouver bon qu'on ne fasse aucun commentaire sur une pièce qu'on ne devrait pas même imprimer : il serait mieux, sans doute, qu'on ne publiât que les bons ouvrages des bons auteurs; mais le public veut tout avoir, soit par une vaine curiosité, soit par une malignité secrette, qui aime à repaître ses yeux des fautes des grands hommes.

La tragédie d'*Agésilas* est à la vérité très-froide, et aussi mal écrite que mal conduite. Il y a pourtant quelques endroits où on retrouve encore un reste de *Corneille*. Le roi *Agésilas* dit à *Lysander*:

En tirant toute à vous la suprême puissance,

Vous me laissez des titres vains.
On s'empresse à vous voir, on s'efforce à vous plaire,
On croit lire en vos yeux ce qu'il faut qu'on espère,
On pense avoir tout fait quand on vous a parlé.
Mon palais près du vôtre est un lieu désolé.
Général en idée, et monarque en peinture,
De ces illustres noms pourrois-je faire cas,
S'il les falloit porter moins comme Agésilas
Que comme votre créature,
Et montrer avec pompe au reste des humains,
En ma propre grandeur l'ouvrage de vos mains?
Si vous m'avez fait roi, Lysander, je veux l'être.
Soyez-moi bon sujet, je vous serai bon maître;
Mais ne prétendez plus partager avec moi,
Ni la puissance, ni l'emploi.
Si vous croyez qu'un sceptre accable qui le porte,
A moins qu'il prenne une aide à soutenir son poids,
Laissez discerner à mon choix
Quelle main à m'aider pourroit être assez forte.
Vous aurez bonne part à des emplois si doux,
Quand vous pourrez m'en laisser faire;
Mais soyez sûr aussi d'un succès tout contraire,
Tant que vous ne voudrez les tenir que de vous.

S'il y a beaucoup de fautes de diction dans ces vers, si le style est faible, du moins les pensées sont fortes, sages, vraies, sans enflure, et sans amplification de rhétorique.

Qu'il me soit permis de dire ici que dans mon enfance, le père de *Tournemine*, jésuite, partisan outré de *Corneille*, et ennnemi de *Racine*, qu'il regardait comme janséniste, me faisait remarquer ce morceau, qu'il préférait à toutes les pièces de *Racine*. C'est ainsi que la prévention corrompt le goût, comme elle altère le jugement dans toutes les actions de la vie.

PRÉFACE DE CORNEILLE.

AU LECTEUR.

Il ne faut que parcourir les vies d'Agésilas et de Lysander chez Plutarque, pour démêler ce qu'il y a d'historique dans cette tragédie. La manière dont je l'ai traitée n'a point d'exemple parmi nos François, ni dans ces précieux restes de l'antiquité qui sont venus jusqu'à nous, et c'est ce qui me l'a fait choisir. Les premiers qui ont travaillé pour le théâtre, ont travaillé sans exemple; et ceux qui les ont suivis, y ont fait voir quelques nouveautés de tems en tems. Nous n'avons pas moins de privilége : aussi notre Horace, qui nous recommande tant la lecture des poëtes grecs par ces paroles,

Vos exemplaria græca
Nocturna versate manu, versate diurna,

ne laisse pas de louer hautement les Romains d'avoir osé quitter les traces de ces mêmes Grecs, et pris d'autres routes.

Nil intentatum nostri liquere poëta,
Nec minimum meruere decus, vestigia græca
Ausi deserere.

Leurs règles sont bonnes, mais leur méthode n'est pas de notre siècle; et qui s'attacheroit à ne mar-

cher que sur leurs pas, feroit sans doute peu de progrès, et divertiroit mal son auditoire. On court, à la vérité, quelque risque de s'égarer, et même on s'égare assez souvent quand on s'écarte du chemin battu ; mais on ne s'égare pas toutes les fois qu'on s'en écarte. Quelques-uns en arrivent plutôt où ils pretendent, et chacun peut hasarder à ses périls.

ACTEURS.

AGÉSILAS, roi de Sparte.

LYSANDER, fameux capitaine de Sparte.

COTYS, roi de Paphlagonie.

SPITRIDATE, grand seigneur persan.

MANDANE, sœur de Spitridate.

ELPINICE, } filles de Lysander.
AGLATIDE, }

XÉNOCLES, lieutenant d'Agésilas.

CLÉON, orateur grec, natif d'Halicarnasse.

La scène est à Ephèse.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

AGÉSILAS.

AGÉSILAS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ELPINICE, AGLATIDE.

AGLATIDE.

Ma sœur, depuis un mois nous voilà dans Ephèse,
Prêtes à recevoir ces illustres époux
Que Lysander mon père a su choisir pour nous ;
Et ce choix bienheureux n'a rien qui ne vous plaise.
Dites-moi toutefois, et parlons librement ;
Vous semble-t-il que votre amant
Cherche avec tant d'ardeur votre chère présence ?
Et trouvez-vous qu'il montre, attendant ce grand jour,
Cette obligeante impatience
Que donne, à ce qu'on dit, le véritable amour ?

ELPINICE.

Cotys est roi, ma sœur ; et comme sa couronne
Parle suffisamment pour lui,
Assuré de mon cœur que son trône lui donne,
De le trop demander il s'épargne l'ennui.
Ce me doit être assez qu'en secret il soupire,
Que je puis deviner ce qu'il craint de trop dire ;
Et que moins son amour a d'importunité,
Plus il a de sincérité.
Mais vous ne dites rien de votre Spitridate ;

Prend-il autant de peine à mériter vos feux,
Que l'autre à retenir mes vœux ?

AGLATIDE.

C'est environ ainsi que son amour éclate :
Il m'obsède à peu près comme l'autre vous sert.
On diroit que tous deux agissent de concert ;
Qu'ils ont juré de n'être importuns l'un ni l'autre :
Ils en font grand scrupule, et la sincérité
Dont mon amant se pique, à l'exemple du vôtre,
Ne met pas son bonheur en l'assiduité.
Ce n'est pas qu'à vrai dire il ne soit excusable.
Je préparai pour lui dès Sparte une froideur,
Qui dès l'abord étoit capable
D'éteindre la plus vive ardeur ;
Et j'avoue entre nous qu'alors qu'il me néglige,
Qu'il se montre à son tour si froid, si retenu,
Loin de m'offenser il m'oblige,
Et me remet un cœur qu'il n'eût pas obtenu.

ELPINICE.

J'admire cette antipathie
Qui vous l'a fait haïr avant que de le voir,
Et croirois que sa vue auroit eu le pouvoir
D'en dissiper une partie.
Car enfin Spitridate a l'entretien charmant,
L'œil vif, l'esprit aisé, le cœur bon, l'ame belle.
A tant de qualités s'il joignoit un vrai zèle....

AGLATIDE.

Ma sœur, il n'est pas roi comme l'est votre amant.

ELPINICE.

Mais au parti des Grecs il unit deux provinces ;
Et ce Perse vaut bien la plupart de nos princes.

AGLATIDE.

Il n'est pas roi, vous dis-je, et c'est un grand défaut:
Ce n'est point avec vous que je le dissimule,
J'ai peut-être le cœur trop haut ;
Mais aussi-bien que vous je sors du sang d'Hercule;
Et lorsqu'on vous destine un roi pour votre époux,
J'en veux un aussi-bien que vous.
J'aurois quelque chagrin à vous traiter de reine,
A vous voir dans un trône assise en souveraine,
S'il me falloit ramper dans un degré plus bas ;
Et je porte une ame assez vaine
Pour vouloir jusque-là vous suivre pas à pas.
Vous êtes mon aînée, et c'est un avantage
Qui me fait vous devoir grande civilité ;
Aussi veux-je céder le pas devant à l'âge,
Mais je ne puis souffrir autre inégalité.

ELPINICE.

Vous êtes donc jalouse, et ce trône vous gêne ;
Où la main de Cotys a droit de me placer ?
Mais si je renonçois au rang de souveraine,
Voudriez-vous y renoncer ?

AGLATIDE.

Non, pas si tôt, j'ai quelque vue
Qui me peut encore amuser.
Mariez-vous, ma sœur ; quand vous serez pourvue,
On trouvera peut-être un roi pour m'épouser.

J'en aurois un déjà, n'étoit ce rang d'aînée
Qui demandoit pour vous ce qu'il vouloit m'offrir,
Ou s'il eût reconnu qu'un père eût pu souffrir
Qu'à l'hymen avant vous on me vît destinée.
Si ce roi jusqu'ici ne s'est point déclaré,
Peut-être qu'après tout il n'a que différé,
Qu'il attend votre hymen pour rompre son silence.
Je pense avoir encor ce qui le sut charmer;
Et s'il faut vous en faire entière confidence,
Agésilas m'aimoit, et peut encor m'aimer.

ELPINICE.

Que dites-vous, ma sœur? Agésilas vous aime?

AGLATIDE.

Je vous dis qu'il m'aimoit, et que sa passion
Pourroit bien être encor la même;
Mais cet amusement de mon ambition
Peut n'être qu'une illusion.
Ce prince tient son trône et sa haute puissance
De ce même héros dont nous tenons le jour;
Et si ce n'étoit lors que par reconnoissance
Qu'il me témoignoit de l'amour,
Puis-je être sans inquiétude,
Quand il n'a plus pour lui que de l'ingratitude;
Qu'il n'écoute plus rien qui vienne de sa part?
Je ne sais si sa flâme est pour moi foible ou forte,
Mais la reconnoissance morte,
L'amour doit courir grand hasard.

ELPINICE.

Ah! s'il n'avoit voulu que par reconnoissance

Etre gendre de Lysander,
Son choix auroit suivi l'ordre de la naissance,
Et Sparte au lieu de vous l'eût vu me demander:
Mais pour mettre chez nous l'éclat de sa couronne,
Attendre que l'hymen m'ait engagée ailleurs,
C'est montrer que le cœur s'attache à la personne:
Ayez, ayez pour lui des sentimens meilleurs.
Ce cœur qu'il vous donna, ce choix qui considère
Autant et plus encor la fille que le père,
Feront que le devoir aura bientôt son tour;
Et pour vous faire seoir où vos désirs aspirent,
Vous verrez, et dans peu, comme pour vous conspirent
La reconnoissance et l'amour.

AGLATIDE.

Vous voyez cependant qu'à peine il me regarde;
Depuis notre arrivée il ne m'a point parlé;
Et quand ses yeux vers moi se tournent par mégarde....

ELPINICE.

Comme avec lui mon père a quelque démêlé,
Cette petite négligence,
Qui vous fait douter de sa foi,
Vient de leur mésintelligence,
Et dans le fond de l'ame il vit sous votre loi.

AGLATIDE.

A tous hasards, ma sœur, comme j'en suis mal sure,
Si vous me pouviez faire un don de votre amant,
Je crois que je pourrois l'accepter sans murmure.
Vous venez de parler du mien si dignement....

ELPINICE.

Aimeriez-vous Cotys, ma sœur?

AGLATIDE.

Moi? nullement.

ELPINICE.

Pourquoi donc vouloir qu'il vous aime?

AGLATIDE.

Les hommages qu'Agésilas
Daigna rendre en secret au peu que j'ai d'appas,
M'ont si bien imprimé l'amour du diadême,
Que pourvu qu'un amant soit roi,
Il est trop aimable pour moi.
Mais sans trône on perd tems; c'est la première idée
Qu'à l'amour en mon cœur il ait plu de tracer:
Il l'a fidellement gardée,
Et rien ne peut plus l'effacer.

ELPINICE.

Chacune a son humeur: la grandeur souveraine,
Quelque main qui vous l'offre est digne de vos feux;
Et vous ne ferez point d'heureux
Qui de vous ne fasse une reine.
Moi, je m'éblouis moins de la splendeur du rang;
Son éclat au respect plus qu'à l'amour m'invite:
Cet heureux avantage, ou du sort, ou du sang,
Ne tombe pas toujours sur le plus de mérite.
Si mon cœur, si mes yeux en étoient consultés,
Leur choix iroit à la personne;
Et les hautes vertus, les rares qualités
L'emporteroient sur la couronne.

AGLATIDE.

Avouez tout, ma sœur, Spitridate vous plaît.

ELPINICE.

Un peu plus que Cotys; et si votre intérêt
Vous pouvoit résoudre à l'échange....

AGLATIDE.

Qu'en pouvons-nous ici résoudre vous et moi?
En l'état où le ciel nous range,
Il faut l'ordre d'un père, il faut l'aveu d'un roi,
Que je plaise à Cotys, et vous à Spitridate.

ELPINICE.

Pour l'un, je ne sais quoi m'en flatte,
Pour l'autre, je n'en réponds pas;
Et je craindrois fort que Mandane,
Cette incomparable Persane,
N'eût pour lui des attraits plus forts que vos appas.

AGLATIDE.

Ma sœur, Spitridate est son frère;
Et si jamais sur lui vous aviez du pouvoir....

ELPINICE.

Le voilà qui nous considère.

AGLATIDE.

Est-ce vous ou moi qu'il vient voir?
Voulez-vous que je vous le laisse?

ELPINICE.

Ma sœur, auparavant engagez l'entretien;
Et s'il s'en offre lieu, jouez d'un peu d'adresse,
Pour votre intérêt et le mien.

AGLATIDE.

Il est juste en effet, puisqu'il n'a su me plaire;
Que je vous aide à m'en défaire.

SCENE II.

SPITRIDATE, ELPINICE, AGLATIDE.

ELPINICE.

Seigneur, je me retire; entre les vrais amans,
Leur amour seul a droit d'être de confidence;
Et l'on ne peut mêler d'agréable présence
A de si précieux momens.

SPITRIDATE.

Un vertueux amour n'a rien d'incompatible
Avec les regards d'une sœur.
Ne m'enviez point la douceur
De pouvoir à vos yeux convaincre une insensible.
Soyez juge et témoin de l'indigne succès
Qui se prépare pour ma flâme.
Voyez jusqu'au fond de mon ame,
D'une si pure ardeur où va le digne excès;
Voyez tout mon espoir au bord du précipice;
Voyez des maux sans nombre et hors de guérison;
Et quand vous aurez vu toute cette injustice,
Faites-m'en un peu de raison.

AGLATIDE.

Si vous me permettez, seigneur, de vous entendre,

De l'air dont votre amour commence à m'accuser,
Je crains que pour en bien user
Je ne me doive mal défendre.
Je sais bien que j'ai tort, j'avoue, et hautement,
Que ma froideur doit vous déplaire;
Mais en cette froideur un heureux changement
Pourroit-il fort vous satisfaire ?

SPITRIDATE.

En doutez-vous, madame, et peut-on concevoir....

AGLATIDE.

Je vous entends, seigneur, et vois ce qu'il faut voir.
Un aveu plus précis est d'une conséquence
Qui pourroit vous embarrasser,
Et même à notre sexe il est de bienséance
De ne pas trop vous en presser.
A Lysander mon père il vous plut de promettre
D'unir par votre hymen votre sang et le sien;
La raison, à peu près, seigneur, je la pénètre,
Bien qu'aux raisons d'état je ne connoisse rien.
Vous ne m'aviez point vue, et facile ou cruelle,
Petite ou grande, laide ou belle,
Qu'à votre humeur ou non je pusse m'accorder,
La chose étoit égale à votre ardeur nouvelle,
Pourvu que vous fussiez gendre de Lysander.
Ma sœur vous auroit plu s'il vous l'eût proposée;
J'eusse agréé Cotys s'il me l'eût proposé;
Vous trouvâtes tous deux la politique aisée;
Nous crûmes toutes deux notre devoir aisé.
Comme à traiter cette alliance

Les tendresses des cœurs n'eurent aucune part ;
Le vôtre avec le mien a peu d'intelligence,
Et l'amour en tous deux pourra naître un peu tard.
Quand il faudra que je vous aime,
Quand je l'aurai promis à la face des dieux,
Vous deviendrez cher à mes yeux ;
Et j'espère de vous le même.
Jusque-là votre amour assez mal se fait voir,
Celui que je vous garde encor plus mal s'explique ;
Vous attendez le tems de votre politique,
Et moi celui de mon devoir.
Voilà, seigneur, quel est mon crime,
Vous m'en vouliez convaincre, il n'en est plus besoin,
J'en ai fait comme vous ma sœur juge et témoin :
Que ma froideur lui semble injuste ou légitime,
La raison que vous peut en faire sa bonté,
Je consens qu'elle vous la fasse ;
Et pour vous en laisser tous deux en liberté,
Je veux bien lui quitter la place.

SCENE III.

SPITRIDATE, ELPINICE.

SPITRIDATE.

Elle ne s'y fait pas, madame, un grand effort,
Et feroit grace entière à mon peu de mérite,
Si votre ame avec elle étoit assez d'accord
Pour se vouloir saisir de ce qu'elle vous quitte.
Pour peu que vous daigniez écouter la raison,
Vous me devez cette justice,
Et prendre autant de part à voir ma guérison,
Qu'en ont eu vos attraits à faire mon supplice.

ELPINICE.

Quoi! seigneur, j'aurois part...

SPITRIDATE.

C'est trop dissimuler
La cause et la grandeur du mal qui me possède;
Et je me dois, madame, au défaut du remède,
La vaine douceur d'en parler.
Oui, vos yeux ont part à ma peine,
Ils en font plus de la moitié;
Et s'il n'est point d'amour pour en finir la gêne,
Il est pour l'adoucir des regards de pitié.
Quand je quittai la Perse, et brisai l'esclavage,
Où m'envoyant au jour le ciel m'avoit soumis,
Je crus qu'il me falloit parmi ses ennemis
D'un protecteur puissant assurer l'avantage:

Cotys eut comme moi besoin de Lysander;
Et quand pour l'attacher lui-même à nos familles,
Nous demandâmes ses deux filles,
Ce fut les obtenir que de les demander.
Par déférence au trône il lui promit l'aînée,
La jeune me fut destinée;
Comme nous ne cherchions tous deux que son appui,
Nous acceptâmes tout sans regarder que lui.
J'avois su qu'Aglatide étoit des plus aimables,
On m'avoit dit qu'à Sparte elle savoit charmer;
Et sur des bruits si favorables,
Je me répondois de l'aimer.
Que l'amour aime peu ces folles confiances!
Et que pour affermir son empire en tous lieux,
Il laisse choir souvent de cruelles vengeances
Sur qui promet son cœur sans l'aveu de ses yeux!
Ce sont les conseillers fidelles
Dont il prend les avis pour ajuster ses coups:
Leur rapport inégal vous fait plus ou moins belles,
Et les plus beaux objets ne le sont pas pour tous.
A ce moment fatal qui nous permit la vue,
Et de vous, et de cette sœur,
Mon ame devint toute émue,
Et le trouble aussitôt s'empara de mon cœur.
Je le sentis pour elle tout de glace,
Je le sentis tout de flâme pour vous;
Vous y régnâtes en sa place,
Et ses regards aux miens n'offrirent rien de doux.
Il faut pourtant l'aimer, du moins il faut le feindre.

Il faut vous voir aimer ailleurs.
Voyez s'il fut jamais un amant plus à plaindre,
Un cœur plus accablé de mortelles douleurs.
C'est un malheur sans doute égal au trépas même,
Que d'attacher sa vie à ce qu'on n'aime pas;
Et voir en d'autres mains passer tout ce qu'on aime,
C'est un malheur encor plus grand que le trépas.

ELPINICE.

Je vous en plains, seigneur, et ne puis davantage.
Je ne sais aimer, ni haïr;
Mais dès qu'un père parle, il porte en mon courage
Toute l'impression qu'il faut pour obéir.
Voyez avec Cotys si ses vœux les plus tendres
Voudroient rendre à ma sœur l'hommage qu'il me rend.
Tout doit être à mon père assez indifférent,
Pourvu que vous et lui vous demeuriez ses gendres.
Mais à vous dire tout, je crains qu'Agésilas
N'y refuse l'aveu qui vous est nécessaire:
C'est notre souverain.

SPITRIDATE.

S'il en dédit un père,
Peut-être ai-je une sœur qu'il n'en dédira pas.
Ce grand prince pour elle a tant de complaisance,
Qu'à sa moindre prière il ne refuse rien;
Et si son cœur vouloit s'entendre avec le mien.

ELPINICE.

Reposez-vous, seigneur, sur mon obéissance,
Et contentez-vous de savoir
Qu'aussi-bien que ma sœur j'écoute mon devoir.

Allez trouver Cotys, et sans aucun scrupule...

SPITRIDATE.

Perdriez-vous pour moi son trône sans ennui?

ELPINICE.

Le voilà qui paroît. Quelque ardeur qui vous brûle,
Mettez d'accord mon père, Agésilas, et lui.

SCENE IV.

COTYS, SPITRIDATE.

COTYS.

Vous voyez de quel air Elpinice me traite,
Comme elle disparoît, seigneur, à mon abord.

SPITRIDATE.

Si votre ame, seigneur, en est mal satisfaite,
Mon sort est bien à plaindre autant que votre sort.

COTYS.

Ah! s'il n'étoit honteux de manquer de promesse!

SPITRIDATE.

Si la foi sans rougir pouvoit se dégager!

COTYS.

Qu'une autre de mon cœur seroit bientôt maîtresse

SPITRIDATE.

Que je serois ravi comme vous de changer!

COTYS.

Elpinice pour moi montre une telle glace,
Que je me tiendrois sûr de son consentement.

SPITRIDATE.

Aglatide verroit qu'un autre prît sa place,
Sans en murmurer un moment.

COTYS.

Que nous sert qu'en secret l'une et l'autre engagée
Peut-être ainsi que nous porte son cœur ailleurs?
Pour voir notre infortune entr'elles partagée,
Nos destins n'en sont pas meilleurs.

SPITRIDATE.

Elles aiment ailleurs, ces belles dédaigneuses;
Et peut-être en dépit du sort,
Il seroit un moyen, et de les rendre heureuses,
Et de nous rendre heureux par un commun accord.

COTYS.

Souffrez donc qu'avec vous tout mon cœur se déploie.
Ah! si vous le vouliez, que mon sort seroit doux!
Vous seul me pouvez mettre au comble de ma joie.

SPITRIDATE.

Et ma félicité dépend toute de vous.

COTYS.

Vous me pouvez donner l'objet qui me possède.

SPITRIDATE.

Vous me pouvez donner celui de tous mes vœux;
Elpinice me charme.

COTYS.

Et si je vous la cède?

SPITRIDATE.

Je céderai de même Aglatide à vos feux.

COTYS.

Aglatide, seigneur? Ce n'est pas là m'entendre,
Et vous ne feriez rien pour moi.

SPITRIDATE.

Ne vous devez-vous pas à Lysander pour gendre?

COTYS.

Oui, mais l'amour ici me fait une autre loi.

SPITRIDATE.

L'amour! il n'en faut point écouter qui le blesse,
Et qui nous ôte son appui.
L'échange des deux sœurs n'a rien qui l'intéresse,
Nous n'en serons pas moins à lui;
Mais de porter ailleurs la main qui leur est dûe,
Seigneur, au dernier point ce sera l'irriter,
Et sa protection perdue,
N'avons-nous rien à redouter?

COTYS.

Si je n'en juge mal, sa faveur n'est pas grande;
Seigneur, auprès d'Agésilas;
Il n'obtient presque rien de quoi qu'il lui demande,

SPITRIDATE.

Je vois qu'assez souvent il ne l'écoute pas;
Mais pour un différent frivole,
Dont nous ignorons le secret,
Ce prince avoueroit-il un amour indiscret
D'un tel manquement de parole?
Lui qui lui doit son trône, et cet illustre rang
D'unique général des troupes de la Grèce,
Pourroit-il le haïr avec tant de bassesse,

Qu'il pût autoriser ce mépris de son sang?
Si nous manquons de foi, qu'auroit-il lieu de croire?
En aurions-nous pour lui plus que pour Lysander?
Pensez-y bien, seigneur, avant qu'y hasarder
Nos suretés, et votre gloire.

COTYS.

Et si ce différent que vous craignez si peu,
Lui fait pour notre hymen refuser son aveu?

SPITRIDATE.

Ma sœur n'a qu'à parler, je m'en tiens sûr par elle.

COTYS.

Seigneur, l'aimeroit-il?

SPITRIDATE.

Il la trouve assez belle;
Il en parle avec joie, et se plaît à la voir;
Je tâche d'affermir ces douces apparences;
Et si vous voulez tout savoir,
Je pense avoir de quoi flatter mes espérances.
Prenez-y part, seigneur, pour l'intérêt commun.
Quand nous aurons tous deux Lysander pour beau-père;
Ce roi s'allie à vous, s'il devient mon beau-frère,
Et nous aurons ainsi deux appuis au lieu d'un.

COTYS.

Et Mandane y consent?

SPITRIDATE.

Mandane est trop bien née,
Pour dédire un devoir qui la met sous ma loi.

COTYS.

Et vous avez donné pour elle votre foi?

SPITRIDATE.

Non, mais à dire vrai, je la tiens pour donnée.

COTYS.

Ah! ne la donnez point, seigneur, si vous m'aimez,
Ou si vous aimez Elpinice.
Mandane a tout mon cœur, mes yeux en sont charmés,
Et ce n'est qu'à ce prix que je vous rends justice.

SPITRIDATE.

Elpinice ne rend votre foi qu'à sa sœur,
Et ce n'est qu'à ce prix qu'elle-même se donne.

COTYS.

Hélas! et si l'amour autrement en ordonne,
Le moyen d'y forcer mon cœur?

SPITRIDATE.

Rendez-vous-en le maître.

COTYS.

Et l'êtes-vous du vôtre?

SPITRIDATE.

J'y ferai mon effort, si je vous parle en vain;
Et du moins si ma sœur vous dérobe à toute autre,
Je serai maître de ma main.

COTYS.

Je ne le puis celer, qui que l'on me propose,
Toute autre que Mandane est pour moi même chose.

SPITRIDATE.

Il vous est donc facile, et doit même être doux,
Puisqu'enfin Elpinice aime un autre que vous,
De lui préférer qui vous aime;
Et du moins vous auriez l'honneur,

Par un peu d'effort sur vous-même,
De faire le commun bonheur.

COTYS.

Je ferois trois heureux qui m'empêchent de l'être!
J'ose, j'ose vous faire une plus juste loi :
Ou faites mon bonheur dont vous êtes le maître,
Ou demeurez tous trois malheureux comme moi.

SPITRIDATE.

Hé bien ! épousez Elpinice;
Je renonce à tout mon bonheur,
Plutôt que de me voir complice
D'un manquement de foi qui vous perdroit d'honneur.

COTYS.

Rendez-vous à votre Aglatide,
Puisque votre cœur endurci
Veut suivre obstinément un faux devoir pour guide;
Je serai malheureux, vous le serez aussi.

Fin du premier acte.

ACTE SECOND.

SCENE I.

SPITRIDATE, MANDANE.

SPITRIDATE.

Que nous avons, ma sœur, brisé de rudes chaînes !
En Perse il n'est point de sujets,
Ce ne sont qu'esclaves abjects,
Qu'écrasent d'un coup d'œil les têtes souveraines.
Le monarque, ou plutôt le tyran général,
N'y suit pour loi que son caprice,
N'y veut point d'autre règle, et point d'autre justice;
Et souvent même impute à crime capital
Le plus rare mérite et le plus grand service.
Il abat à ses pieds les plus hautes vertus,
S'immole insolemment les plus illustres vies,
Et ne laisse aujourd'hui que des cœurs abattus
A couvert de ses tyrannies.
Vous autres, s'il vous daigne honorer de son lit,
Ce sont indignités égales;
La gloire s'en partage entre tant de rivales,
Qu'elle est moins un honneur qu'un sujet de dépit.
Toutes n'ont pas le nom de reines,
Mais toutes portent mêmes chaînes,
Et toutes, à parler sans fard,

Servent à ses plaisirs sans part à son empire ;
Et même en ses plaisirs elles n'ont autre part ;
Que celle qu'à son cœur brutalement inspire,
Ou le caprice, ou le hasard.
Voilà, ma sœur, à quoi vous avoit destinée ;
A quel infame honneur vous avoit condamnée
Pharnabase son lieutenant ;
Il auroit fait de vous un présent à son prince,
Si pour nous affranchir mon soin le prévenant,
N'eût à sa tyrannie arraché ma province.
La Grèce a de plus saintes lois,
Elle a des peuples et des rois
Qui gouvernent avec justice :
La raison y préside, et la sage équité ;
Le pouvoir souverain par elle limité,
N'y laisse aucun droit de caprice.
L'hymen de ses rois même y donne cœur pour cœur ;
Et si vous aviez le bonheur
Que l'un d'eux vous offrît son trône avec son ame,
Vous seriez, par ce nœud charmant,
Et reine véritablement,
Et véritablement sa femme.

MANDANE.

Je veux bien l'espérer, tout est facile aux dieux ;
Et peut-être que de bons yeux
En auroient déjà vu quelque flatteuse marque ;
Mais il en faut de bons pour faire un si grand choix.
Si le roi dans la Perse est un peu trop monarque,
En Grèce il est des rois qui ne sont pas trop rois.

Il en est dont le peuple est le suprême arbitre ;
Il en est d'attachés aux ordres d'un sénat ;
Il en est qui ne sont enfin sous ce grand titre
Que premiers sujets de l'état.
Je ne sais si le ciel pour régner m'a fait naître ;
Et quoi qu'en ma faveur j'aie encor vu paroître,
Je doute si l'on m'aime ou non ;
Mais je pourrois être assez vaine,
Pour dédaigner le nom de reine,
Que m'offriroit un roi qui n'en eût que le nom.

SPITRIDATE.

Vous en savez beaucoup, ma sœur, et vos mérites
Vous ouvrent fort les yeux sur ce que vous valez.

MANDANE.

Je réponds simplement à ce que vous me dites,
Et parle en général, comme vous me parlez.

SPITRIDATE.

Cependant, et des rois, et de leur différence,
Je vous trouve en effet plus instruite que moi.

MANDANE.

Puisque vous m'ordonnez qu'ici j'espère un roi,
Il est juste, seigneur, que quelquefois j'y pense.

SPITRIDATE.

N'y pensez-vous point trop ?

MANDANE.

Je sais que c'est à vous
A régler mes désirs sur le choix d'un époux :
Mon devoir n'en fera point d'autre :

Mais quand vous daignerez choisir pour une sœur,
Daignez songer, de grace, à faire son bonheur,
Mieux que vous n'avez fait le vôtre.
D'un choix que vous m'aviez vous-même tant loué,
Votre cœur et vos yeux vous ont désavoué,
Et si j'ai comme vous quelques pentes secrettes,
Seigneur, si c'est ainsi que vous les rencontrez,
Jugez, par le trouble où vous êtes,
De l'état où vous me mettrez.

SPITRIDATE.

Je le vois bien, ma sœur, il faut vous laisser faire.
Qui choisit mal pour soi choisit mal pour autrui;
Et votre cœur instruit par le malheur d'un frère,
A déjà fait son choix sans lui.

MANDANE.

Peut-être, mais enfin vous suis-je nécessaire?
Parlez, il n'est désirs, ni tendres sentimens
Que je ne sacrifie à vos contentemens.
Faut-il donner ma main pour celle d'Elpinice?

SPITRIDATE.

Que sert de m'en offrir un entier sacrifice,
Si je n'ose et ne puis même déterminer
A qui pour mon bonheur vous devez la donner?
Cotys me la demande, Agésilas l'espère.

MANDANE.

Agésilas, seigneur! Et le savez-vous bien?

SPITRIDATE.

Parler de vous sans cesse, aimer votre entretien,
Vous donner tout crédit, ne chercher qu'à vous plaire....

MANDANE.

Ce sont civilités envers une étrangère,
Qui font beaucoup d'éclat, et ne prononcent rien.
Il jette par là des amorces
A ceux qui comme nous voudront grossir ses forces;
Mais quelque haut crédit qu'il me donne en sa cour,
De toute sa conduite il est si bien le maître,
Qu'au simple nom d'hymen vous verriez disparoître
Tout ce qu'en ses faveurs vous prenez pour amour.

SPITRIDATE.

Vous penchez vers Cotys, et savez qu'Elpinice
Ne veut point être à moi qu'il ne soit à sa sœur.

MANDANE.

Je vous réponds de tout, si vous avez son cœur.

SPITRIDATE.

Et Lysander pourra souffrir cette injustice ?

MANDANE.

Lysander est si mal auprès d'Agésilas,
Que ce sera beaucoup s'il en obtient un gendre;
Et peut-être sans moi ne l'obtiendra-t-il pas;
Pour deux, il auroit tout, s'il osoit y prétendre.
Mais, seigneur, le voici, tâchez de pressentir
Ce qu'en votre faveur il pourroit consentir.

SPITRIDATE.

Ma sœur, vous êtes plus adroite,
Souffrez que je ménage un moment de retraite :
J'aurois trop à rougir, pour peu que devant moi
Vous fissiez deviner de ce manque de foi.

SCENE II.

LYSANDER, SPITRIDATE, MANDANE, CLEON.

LYSANDER.

Quoiqu'en matière d'hymenées
L'importune langueur des affaires traînées
Attire assez souvent de fâcheux embarras,
J'ai voulu qu'à loisir vous puissiez voir mes filles.
Avant que demander l'aveu d'Agésilas
Sur l'union de nos familles.
Dites-moi donc, seigneur, ce qu'en jugent vos yeux,
S'ils laissent votre cœur d'accord de vos promesses,
Et si vous y sentez plus d'aimables tendresses
Que de justes désirs de pouvoir choisir mieux.
Parlez avec franchise, avant que je m'expose
A des refus presque assurés,
Que j'estimerai peu de chose,
Quand vous serez plus déclarés.
Et n'appréhendez point l'emportement d'un père;
Je sais trop que l'amour de ses droits est jaloux,
Qu'il dispose de nous sans nous,
Que les plus beaux objets ne sont pas sûrs de plaire.
L'aveugle sympathie est ce qui fait agir
La plupart des feux qu'il excite;
Il ne l'attache pas toujours au vrai mérite;
Et quand il la dénie, on n'a point à rougir.

SPITRIDATE.

Puisque vous le voulez, je ne puis me défendre,
Seigneur, de vous parler avec sincérité.
Ma seule ambition est d'être votre gendre;
Mais apprenez de grace une autre vérité:
Ce bonheur que j'attends, cette gloire où j'aspire,
Et qui rendroit mon sort égal au sort des dieux,
N'a pour objet.... seigneur, je tremble à vous le dire,
Ma sœur vous l'expliquera mieux.

SCENE III.

LYSANDER, MANDANE, CLEON.

LYSANDER.

Que veut dire, madame, une telle retraite?
Se plaint-il d'Aglatide, et la jeune indiscrète
Répondroit-elle mal aux honneurs qu'il lui fait?

MANDANE.

Elle y répond, seigneur, ainsi qu'il le souhaite,
Et je l'en vois fort satisfait;
Mais je ne vois pas bien que par les sympathies,
Dont vous venez de nous parler,
Leurs ames soient fort assorties,
Ni que l'amour encore ait daigné s'en mêler.
Ce n'est pas qu'il n'aspire à se voir votre gendre;
Qu'il n'y mette sa gloire et borne ses plaisirs;
Mais puisque par son ordre il me faut vous l'apprendre,
Elpinice est l'objet de ses plus chers désirs.

LYSANDER.

Elpinice! Et sa main n'est plus en ma puissance.

MANDANE.

Je sais qu'il n'est plus tems de vous la demander;
Mais je vous répondrois de son obéissance,
Si Cotys la vouloit céder.
Que sait-on si l'amour, dont la bizarrerie
Se joue assez souvent du fond de notre cœur,
N'aura point fait au sien même supercherie?
S'il n'y préfère point Aglatide à sa sœur?
Cet échange, seigneur, pourroit-il vous déplaire,
S'il les rendoit tous quatre heureux?

LYSANDER.

Madame, doutez-vous de la bonté d'un père?

MANDANE.

Voyez donc si Cotys sera plus rigoureux.
Je vous laisse avec lui, de peur que ma présence
N'empêche une sincère et pleine confiance.

SCENE IV.

MANDANE, LYSANDER, COTYS, CLEON.

MANDANE, *à Cotys.*

SEIGNEUR, ne cachez plus le véritable amour
Dont l'idée en secret vous flatte.
J'ai dit à Lysander celui de Spitridate,
Dites le vôtre à votre tour.

SCENE V.

LYSANDER, COTYS, CLEON.

COTYS.

PUISQU'ELLE vous l'a dit, pourrois-je vous le taire?
Jugez, seigneur, de mes ennuis;
Une autre qu'Elpinice à mes yeux a su plaire;
Et l'aimer est un crime en l'état où je suis.

LYSANDER.

Ne traitez point, seigneur, ce nouveau feu de crime;
Le choix que font les yeux est le plus légitime;
Et comme un beau désir ne peut bien s'allumer,
S'ils n'instruisent le cœur de ce qu'il doit aimer,
C'est ôter à l'amour tout ce qu'il a d'aimable,
Que les tenir captifs sous une aveugle foi;
Et le don le plus favorable

Que ce cœur sans leur ordre ose faire de soi,
Ne fut jamais irrévocable.

COTYS.

Seigneur, ce n'est point par mépris,
Ce n'est point qu'Elpinice aux miens n'ait paru belle;
Mais enfin, le dirai-je? Oui, seigneur, on m'a pris,
On m'a volé ce cœur que j'apportois pour elle.
D'autres yeux malgré moi s'en sont faits les tyrans,
Et ma foi s'est armée en vain pour ma défense;
Ce lâche qui s'est mis de leur intelligence
Les a soudain reçus en justes conquérans.

LYSANDER.

Laissez-leur garder leur conquête.
Peut-être qu'Elpinice avec plaisir s'apprête
A vous laisser ailleurs trouver un sort plus doux,
Quand un autre pour elle a d'autres yeux que vous;
Qu'elle cède ce cœur à celle qui le vole,
Et qu'en ce même instant qu'on vous le surprenoit,
Un pareil attentat sur sa propre parole
Lui déroboit celui qu'elle vous destinoit.
Sur-tout, ne craignez rien du côté d'Aglatide;
Je puis répondre d'elle; et quand j'aurai parlé,
Vous verrez tout son cœur, où mon pouvoir préside,
Vous payer de celui qu'elle vous a volé.

COTYS.

Ah! seigneur, pour ce vol je ne me plains pas d'elle.

LYSANDER.

Et de qui donc?

COTYS.

L'amour s'y sert d'une autre main.

LYSANDER.

L'amour!

COTYS.

Oui, cet amour qui me rend infidelle....

LYSANDER.

Seigneur, du nom d'amour n'abusez point en vain;
Dites, d'Agésilas la haine insatiable;
C'est elle dont l'aigreur auprès de vous m'accable;
Et qui de jour en jour s'animant contre moi,
Pour me perdre d'honneur m'enlève votre foi.

COTYS.

Ah! s'il y va de votre gloire:
Ma parole est donnée, et dussé-je en mourir,
Je la tiendrai, seigneur, jusqu'au dernier soupir;
Mais quoi que la surprise ait pu vous faire croire,
N'accusez point Agésilas
D'un crime de mon cœur que même il ne sait pas.
Mandane qui m'ordonne à vos yeux de le dire,
Vous montre assez par là quel souverain empire
L'amour lui donne sur ce cœur;
Ne considérez point si j'aime, ou si l'on m'aime,
En matière d'honneur ne voyez que vous-même,
Et disposez de moi comme veut cet honneur.

LYSANDER.

L'amour le fera mieux; ce que j'en viens d'apprendre
M'offre un sujet de joie où j'en voyois d'ennui;
Epouser la sœur de mon gendre

C'est le devenir comme lui.
Aglatide d'ailleurs n'est pas si délaissée ;
Que votre exemple n'aide à lui trouver un roi ;
Et pour peu que le ciel réponde à ma pensée,
Ce sera plus de gloire et plus d'appui pour moi.
Aussi ferai-je plus ; je veux que de moi-même
Vous teniez cet objet qui vous fait soupirer ;
Et Spitridate, à moins que de m'en assurer,
N'obtiendra jamais ce qu'il aime.
Je veux dès aujourd'hui savoir d'Agésilas
S'il pourra consentir à ce double hymenée,
Dont ma parole étoit donnée.
Sa haine apparemment ne m'en avoûra pas :
Si pourtant par bonheur il m'en laisse le maître,
J'en userai, seigneur, comme je le promets ;
Sinon, vous lui ferez connoître
Vous-même quels sont vos souhaits.

COTYS.

Ah ! que Mandane et moi n'avons-nous mille vies,
Seigneur, pour vous les immoler !
Car je ne saurois plus vous le dissimuler ;
Nos ames en seront également ravies.
Souffrez-lui donc sa part en ces ravissemens ;
Et pardonnez, de grace, à mon impatience....

LYSANDER.

Allez, on m'a vu jeune, et par expérience
Je sais ce qui se passe au cœur des vrais amans.

SCENE VI.

LYSANDER, CLÉON.

CLÉON.

Seigneur, n'êtes-vous point d'une humeur bien facile,
D'applaudir à Cotys sur son manque de foi?

LYSANDER.

Je prends pour l'attacher à moi
Ce qui s'offre de plus utile.
D'un emportement indiscret
Je ne voyois rien à prétendre;
Vouloir par force en faire un gendre,
Ce n'est qu'en vouloir faire un ennemi secret.
Je veux me l'acquérir; je veux, s'il m'est possible,
A force d'amitiés si bien le ménager,
Que quand je voudrai me venger,
J'en tire un secours infaillible.
Ainsi je flatte ses désirs,
J'applaudis, je défère à ses nouveaux soupirs,
Je me fais l'auteur de sa joie,
Je sers sa passion, et sous cette couleur
Je m'ouvre dans son ame une infaillible voie,
A m'en faire à mon tour servir avec chaleur.

CLÉON.

Oui, mais Agésilas, seigneur, aime Mandane,
Du moins toute sa cour ose le deviner;
Et promettre à Cotys cette illustre Persane,

C'est lui promettre tout pour ne lui rien donner.

LYSANDER.

Qu'à ses vœux mon tyran l'accorde ou la refuse,
De la manière dont j'en use,
Il ne peut m'ôter son appui ;
Et de quelque façon que la chose se passe,
Ou je fais la première grace,
Ou j'aigris puissamment ce rival contre lui.
J'ai même à souhaiter que son feu se déclare.
Comme de notre Sparte il choquera les lois,
C'est une occasion que lui-même il prépare,
Et qui peut la résoudre à mieux choisir ses rois.
Nous avons trop long-tems asservi sa couronne
A la vaine splendeur du sang ;
Il est juste à son tour que la vertu la donne,
Et que le seul mérite ait droit à ce haut rang.
Ma ligue est déjà forte, et ta harangue est prête
A faire éclater la tempête,
Si tôt qu'il aura mis ma patience à bout.
Si pourtant je voyois sa haine enfin bornée
Ne mettre aucun obstacle à ce double hymenée ;
Je crois que je pourrois encore oublier tout.
En perdant cet ingrat je détruis mon ouvrage ;
Je vois dans sa grandeur le prix de mon courage,
Le fruit de mes travaux, l'effet de mon crédit :
Un reste d'amitié tient mon ame en balance ;
Quand je veux le haïr je me fais violence,
Et me force à regret à ce que je t'ai dit.
Il faut, il faut enfin qu'avec lui je m'explique,

Que j'en sache qui peut causer
Cette haine si lâche et qu'il rend si publique,
Et fasse un digne effort à le désabuser.

CLÉON.

Il n'appartient qu'à vous de former ces pensées;
Mais vous ne songez point avec quels sentimens
Vos deux filles intéressées
Apprendront de tels changemens.

LYSANDER.

Aglatide est d'humeur à rire de sa perte;
Son esprit enjoué ne s'ébranle de rien.
Pour l'autre, elle a de vrai l'ame un peu moins ouverte,
Mais elle n'eut jamais de vouloir que le mien.
Ainsi je me tiens sûr de leur obéissance.

CLÉON.

Quand cette obéissance a fait un digne choix;
Le cœur tombé par là sous une autre puissance,
N'obéit pas toujours une seconde fois.

LYSANDER.

Les voici; laisse-nous, afin qu'avec franchise
Leurs ames s'en ouvrent à moi.

SCENE VII.

LYSANDER, ELPINICE, AGLATIDE.

LYSANDER.

J'apprends avec quelque surprise,
Mes filles, qu'on vous manque à toutes deux de foi;
Cotys aime en secret une autre qu'Elpinice,
Spitridate n'en fait pas moins.

ELPINICE.

Si l'on nous fait quelque injustice,
Seigneur, notre devoir s'en remet à vos soins;
Je ne sais qu'obéir.

AGLATIDE.

J'en sais donc davantage;
Je sais que Spitridate adore d'autres yeux;
Je sais que c'est ma sœur à qui va cet hommage,
Et quelque chose encor qu'elle vous diroit mieux.

ELPINICE.

Ma sœur, qu'aurai-je à dire?

AGLATIDE.

A quoi bon ce mystère?
Dites ce qu'à ce nom le cœur vous dit tout bas,
Ou je dirai tout haut qu'il ne vous déplaît pas.

ELPINICE.

Moi, je pourrois l'aimer, et sans l'ordre d'un père?

AGLATIDE.

Vous ne savez que c'est d'aimer ou de haïr;

Mais vous seriez pour lui fort aise d'obéir.

ELPINICE.

Qu'il faut souffrir de vous, ma sœur!

AGLATIDE.

Le grand supplice
De voir qu'en dépit d'elle on lui rend du service!

LYSANDER.

Rendez-lui la pareille. Aime-t-elle Cotys?
Et s'il falloit changer entre vous de partis...

AGLATIDE.

Je n'ai pas besoin d'interprète,
Et vous en dirai plus, seigneur, qu'elle n'en sait.
Cotys pourroit me plaire, et plairoit en effet,
Si pour toucher son cœur j'étois assez bien faite;
Mais je suis fort trompée, ou cet illustre cœur
N'est pas plus à moi qu'à ma sœur.

LYSANDER.

Peut-être ce malheur d'assez près te menace.

AGLATIDE.

J'en connois plus de vingt qui mourroient en ma place,
Ou qui sauroient du moins hautement quereller
L'injustice de la fortune;
Mais pour moi, qui n'ai pas une ame si commune,
Je sais l'art de m'en consoler.
Il est d'autres rois dans l'Asie
Qui seront trop heureux de prendre votre appui;
Et déjà je ne sais par quelle fantaisie
J'en crois voir à mes pieds de plus puissans que lui.

LYSANDER.

Donc à moins que d'un roi tu ne veux plus te rendre ?

AGLATIDE.

Je crois pour Spitridate avoir déjà fait voir
Que ma sœur n'a rien à m'apprendre
Sur le chapitre du devoir.
Elle sait obéir, et je le sais comme elle ;
C'est l'ordre, et je lui garde un cœur assez fidelle,
Pour en subir toutes les lois ;
Mais pour régler ma destinée,
Si vous vous abaissiez jusqu'à prendre ma voix,
Vous arrêteriez votre choix
Sur une tête couronnée,
Et ne m'offririez que des rois.

LYSANDER.

C'est mettre un peu haut ta conquête.

AGLATIDE.

La couronne, seigneur, orne bien une tête ;
Je me la figurois sur celle de ma sœur,
Lorsque Cotys devoit l'y mettre ;
Et quand j'en contemplois la gloire et la douceur,
Quand je ne pouvois me promettre,
Un peu de jalousie et de confusion
Mutinoit mes désirs, et me soulevoit l'ame ;
Et comme en cette occasion
Mon devoir pour agir n'attendoit point ma flâme....

ELPINICE.

La gloire d'obéir à votre grand regret
Vous faisoit pester en secret ;

C'est l'ordre, et du devoir la scrupuleuse idée....

AGLATIDE.

Que dites-vous, ma sœur? qu'osez-vous hasarder?
Vous qui tantôt....

ELPINICE.

Ma sœur, laissez-moi vous aider.
Ainsi que vous m'avez aidée.

AGLATIDE.

Pour bien m'aider à dire ici mes sentimens,
Vous vous prenez trop mal aux vôtres;
Et si je suis jamais réduite aux truchemens,
Il m'en faudroit bien chercher d'autres.
Seigneur, quoi qu'il en soit, voilà quelle je suis.
J'acceptois Spitridate avec quelques ennuis;
De ce petit chagrin le ciel m'a dégagée,
Sans que mon ame soit changée.
Mon devoir règne encor sur mon ambition;
Quoi que vous m'ordonniez, j'obéirai sans peine;
Mais de mon inclination
Je mourrai fille, ou vivrai reine.

ELPINICE.

Achevez donc, ma sœur; dites qu'Agésilas....

AGLATIDE.

Ah! seigneur, ne l'écoutez pas,
Ce qu'elle vous veut dire est une bagatelle,
Et même, s'il le faut, je la dirai mieux qu'elle.

LYSANDER.

Dis donc: Agésilas?

AGLATIDE.

M'aimoit jadis un peu,
Du moins lui-même à Sparte il m'en fit confidence ;
Et s'il me disoit vrai, sa noble impatience
De vous en demander l'aveu
N'attendoit qu'après l'hymenée
De cette aimable et chère aînée,
Mais s'il attendoit là que mon tour arrivé
Autorisât à ma conquête
La flâme qu'en réserve il tenoit toute prête,
Son amour est encore ici plus réservé ;
Et soit que dans Ephèse un autre objet me passe,
Soit que par complaisance il céde à son rival,
Il me fait à présent la grace
De ne m'en dire bien ni mal.

LYSANDER.

D'un pareil changement ne cherche point la cause;
Sa haine pour ton père à cet amour s'oppose ;
Mais n'importe, il est bon que j'en sois averti :
J'agirai d'autre sorte avec cette lumière ;
Et suivant qu'aujourd'hui nous l'aurons plus entière,
Nous verrons à prendre parti.

SCENE VIII.

ELPINICE, AGLATINE.

ELPINICE.

Ma sœur, je vous admire, et ne saurois comprendre
Cet inépuisable enjoûment,
Qui d'un chagrin trop juste a de quoi vous défendre,
Quand vous êtes si près de vous voir sans amant.

AGLATIDE.

Il est aisé pourtant d'en deviner les causes ;
Je sais comme il faut vivre, et m'en trouve fort bien;
La joie est bonne à mille choses,
Mais le chagrin n'est bon à rien.
Ne perds-je pas assez sans doubler l'infortune,
Et perdre encor le bien d'avoir l'esprit égal ?
Perte sur perte est importune,
Et je m'aime un peu trop pour me traiter si mal.
Soupirer quand le sort nous rend une injustice,
C'est lui prêter une aide à nous faire un supplice.
Pour moi, qui ne puis pas souffrir tant de pouvoir,
Le bien que je me veux met sa haine à pis faire.
Mais allons rejoindre mon père,
J'ai quelque chose encore à lui faire savoir.

Fin du second acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

AGÉSILAS, LYSANDER, XENOCLES.

LYSANDER.

Je ne suis point surpris qu'à ces deux hymenées
Vous refusiez, seigneur, votre consentement;
J'aurois eu tort d'attendre un meilleur traitement
Pour le sang odieux dont mes filles sont nées.
Il est le sang d'Hercule en elles comme en vous,
Et méritoit par là quelque destin plus doux;
Mais s'il vous peut donner un titre légitime
Pour être leur maître et leur roi,
C'est pour l'une et pour l'autre une espèce de crime,
Que de l'avoir reçu de moi.
J'avois cru toutefois que l'exil volontaire,
Où l'amour paternel près d'elles m'eût réduit,
Moi qui de mes travaux ne vois plus d'autre fruit
Que le malheur de vous déplaire,
Comme il délivreroit vos yeux
D'une insupportable présence,
A mes jours presque usés obtiendroit la licence
D'aller finir sous d'autres cieux.
C'étoit là mon dessein; mais cette même envie
Qui me fait près de vous un si malheureux sort,

Ne sauroit endurer, ni l'éclat de ma vie,
Ni l'obscurité de ma mort.

AGÉSILAS.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'envie et la haine
Ont persécuté les héros.
Hercule en sert d'exemple, et l'histoire en est pleine :
Nous ne pouvons souffrir qu'ils meurent en repos.
Cependant cet exil, ces retraites paisibles,
Cet unique souhait d'y terminer leurs jours,
Sont des mots bien choisis à remplir leurs discours,
Ils ont toujours leur grace, ils sont toujours plausibles ;
Mais ils ne sont pas vrais toujours :
Et souvent des périls, ou cachés, ou visibles,
Forcent notre prudence à nous mieux assurer
Qu'ils ne veulent que figurer.
Je ne m'étonne point qu'avec tant de lumières
Vous ayez prévu mes refus ;
Mais je m'étonne fort que les ayant prévus,
Vous n'en ayez pu voir les raisons bien entières.
Vous êtes un grand homme, et de plus, mécontent.
J'avoûrai plus encor, vous avez lieu de l'être :
Ainsi de ce repos, où votre ennui prétend,
Je dois prévoir en roi quel désordre peut naître ;
Et regarde en quels lieux il vous plaît de porter
Des chagrins qu'en leur tems on peut voir éclater.
Ceux que prend pour exil, ou choisit pour asile,
Ce dessein d'une mort tranquille,
Des Perses et des Grecs séparent les états.
L'assiette en est heureuse, et l'accès difficile ;

Leurs maîtres ont du cœur, leurs peuples ont des bras
Ils viennent de nous joindre avec une puissance
A beaucoup espérer, à craindre beaucoup d'eux;
Et c'est mettre en leurs mains une étrange balance,
Que de mettre à leur tête un guerrier si fameux.
C'est vous qui les donnez l'un et l'autre à la Grèce:
L'un fut ami de Perse, et l'autre son sujet.
Le service est bien grand, mais aussi je confesse
Qu'on peut ne pas bien voir tout le fond du projet.
Votre intérêt s'y mêle en les prenant pour gendres;
Et si par des liens, et si forts, et si tendres,
Vous pouvez aujourd'hui les attacher à vous,
Vous vous les donnez plus qu'à nous.
Si malgré le secours, si malgré les services
Qu'un ami doit à l'autre, un sujet à son roi,
Vous les avez tous deux arrachés à leur foi,
Sans aucun droit sur eux, sans aucuns bons offices,
Avec quelle facilité
N'immoleront-ils point une amitié nouvelle
A votre courage irrité,
Quand vous ferez agir toute l'autorité
De l'amour conjugale, et de la paternelle,
Et que l'occasion aura d'heureux momens
Qui flattent vos ressentimens!
Vous ne nous laissez aucun gage;
Votre sang tout entier passe avec vous chez eux.
Voyez donc ce projet comme je l'envisage,
Et dites si pour nous il n'a rien de douteux.
Vous avez jusqu'ici fait paroître un vrai zèle,

Un cœur si généreux, une ame si fidelle,
Que par toute la Grèce on vous loue à l'envi :
Mais le tems quelquefois inspire une autre envie.
Comme vous Thémistocle avoit fort bien servi,
Et dans la cour de Perse il a fini sa vie.

LYSANDER.

Si c'est avec raison que je suis mécontent,
Si vous-même avouez que j'ai lieu de me plaindre,
Et si jusqu'à ce point on me croit important,
Que mes ressentimens puissent vous être à craindre,
Oserois-je vous demander
Ce que vous a fait Lysander,
Pour leur donner ici chaque jour de quoi naître,
Seigneur; et s'il est vrai qu'un homme tel que moi,
Quand il est mécontent, peut desservir son roi,
Pourquoi me forcez-vous à l'être ?
Quelque avis que je donne, il n'est point écouté;
Quelque emploi que j'embrasse, il m'est soudain ôté :
Me choisir pour appui, c'est courir à sa perte.
Vous changez en tous lieux les ordres que j'ai mis;
Et comme s'il falloit agir à guerre ouverte,
Vous détruisez tous mes amis :
Ces amis dont pour vous je gagnai les suffrages,
Quand il fallut aux Grecs élire un général,
Eux qui vous ont soumis les plus nobles courages,
Et fait ce haut pouvoir qui leur est si fatal.
Leur seul amour pour moi les livre à leur ruine;
Il leur coûte l'honneur, l'autorité, le bien :
Cependant plus j'y songe, et plus je m'examine,

Moins je trouve, seigneur, à me reprocher rien.

AGÉSILAS.

Dites tout, vous avez la mémoire trop bonne
Pour avoir oublié que vous me fîtes roi,
Lorsqu'on balança ma couronne
Entre Léotychide et moi.
Peut-être n'osez-vous me vanter un service
Qui ne me rendit que justice,
Puisque nos lois vouloient ce qu'il sut maintenir;
Mais moi qui l'ai reçu, je veux m'en souvenir.
Vous m'avez donc fait roi, vous m'avez de la Grèce
Contre celui de Perse établi général;
Et quand je sens dans l'ame une ardeur qui me presse
De ne m'en revancher pas mal,
A peine sommes-nous arrivés dans Ephèse,
Où de nos alliés j'ai mis le rendez-vous,
Que sans considérer si j'en serai jaloux,
Ou s'il se peut que je m'en taise,
Vous vous saisissez par vos mains
De plus que votre récompense;
Et tirant toute à vous la suprême puissance,
Vous me laissez des titres vains.
On s'empresse à vous voir, on s'efforce à vous plaire;
On croit lire en vos yeux ce qu'il faut qu'on espère;
On pense avoir tout fait quand on vous a parlé.
Mon palais près du votre est un lieu désolé;
Et le généralat, comme le diadême,
M'érige sous votre ordre un fantôme éclatant,
En colosse d'état qui de vous seul attend

L'ame qu'il n'a pas de lui-même,
Et que vous seul faites aller,
Où pour vos intérêts il le faut étaler.
Général en idée, et monarque en peinture,
De ces illustres noms pourrois-je faire cas,
S'il les falloit porter moins comme Agésilas
Que comme votre créature,
Et montrer avec pompe au reste des humains,
En ma propre grandeur l'ouvrage de vos mains?
Si vous m'avez fait roi, Lysander, je veux l'être :
Soyez-moi bon sujet, je vous serai bon maître;
Mais ne prétendez plus partager avec moi,
Ni la puissance, ni l'emploi.
Si vous croyez qu'un sceptre accable qui le porte,
A moins qu'il prenne une aide à soutenir son poids,
Laissez discerner à mon choix
Quelle main à m'aider pourroit être assez forte.
Vous aurez bonne part à des emplois si doux,
Quand vous pourrez m'en laisser faire;
Mais soyez sûr aussi d'un succès tout contraire,
Tant que vous ne voudrez les tenir que de vous.
Je passe à vos amis qu'il m'a fallu détruire.
Si dans votre vrai rang je voulois vous réduire,
Et d'un pouvoir surpris saper les fondemens,
Ils étoient tout à vous, et par reconnoissance,
D'en avoir reçu leur puissance,
Ils ne considéroient que vos commandemens.
Vous seul les aviez faits souverains dans leurs villes;
Et j'y verrois encor mes ordres inutiles,

A moins que d'avoir mis leur tyrannie à bas,
Et changé comme vous la face des états.
Chez tous nos Grecs asiatiques
Votre pouvoir naissant trouva des républiques,
Que sous votre cabale il vous plut asservir:
La vieille liberté, si chère à leurs ancêtres,
Y fut par-tout forcée à recevoir dix maîtres;
Et dès qu'on murmuroit de se la voir ravir,
On voyoit par votre ordre immoler les plus braves
A l'empire de vos esclaves.
J'ai tiré de ce joug les peuples opprimés:
En leur premier état j'ai remis toutes choses;
Et la gloire d'agir par de plus justes causes
A produit des effets plus doux et plus aimés.
J'ai fait à votre exemple ici des créatures,
Mais sans verser de sang, sans causer de murmures;
Et comme vos tyrans prenoient de vous la loi,
Comme ils étoient à vous, les peuples sont à moi.
Voilà quelles raisons ôtent à vos services
Ce qu'ils vous semblent mériter,
Et colorent ces injustices
Dont vous avez raison de vous mécontenter.
Si d'abord elles ont quelque chose d'étrange,
Repassez-les deux fois au fond de votre cœur;
Changez, si vous pouvez, de conduite et d'humeur;
Mais n'espérez pas que je change.

LYSANDER.

S'il ne m'est pas permis d'espérer rien de tel,

Du moins, graces aux dieux, je ne vois dans vos plaintes
Que des raisons d'état, et de jalouses craintes,
Qui me font malheureux, et non pas criminel.
Non, seigneur, que je veuille être assez téméraire,
Pour oser d'injustice accuser mes malheurs,
L'action la plus belle a diverses couleurs;
Et lorsqu'un roi prononce, un sujet doit se taire.
Je voudrois seulement vous faire souvenir
Que j'ai près de trente ans commandé nos armées,
Sans avoir amassé que ces nobles fumées
Qui gardent les noms de finir.
Sparte, pour qui j'allois de victoire en victoire,
M'a toujours vu pour fruit n'en vouloir que la gloire,
Et faire en son épargne entrer tous les trésors
Des peuples subjugués par mes heureux efforts.
Vous-même le savez, que quoi qu'on m'ait vu faire,
Mes filles n'ont pour dot que le nom de leur père;
Tant il est vrai, seigneur, qu'en un si long emploi
J'ai tout fait pour l'état, et n'ai rien fait pour moi.
Dans ce manque de bien Cotys et Spitridate,
L'un roi, l'autre en pouvoir égal peut-être aux rois,
M'ont assez estimé pour y borner leur choix;
Et quand de les pourvoir un doux espoir me flatte,
Vous semblez m'envier un bien
Qui fait ma récompense, et ne vous coûte rien.

AGÉSILAS.

Il nous seroit honteux que des mains étrangères
Vous payassent pour nous de ce qui vous est dû.
Tôt ou tard le mérite a ses justes salaires,

Et son prix croît souvent, plus il est attendu.
D'ailleurs, n'auroit-on pas quelque lieu de vous dire,
Si je vous permettois d'accepter ces partis,
Qu'amenant avec nous Spitridate et Cotys,
Vous auriez fait pour vous plus que pour notre empire?
Que vos seuls interêts vous auroient fait agir?
Et pourriez-vous enfin l'entendre sans rougir?
Vos filles sont d'un sang que Sparte aime, et révère
Assez pour les payer des services d'un père.
Je veux bien en répondre, et moi-même au besoin
J'en ferai mon affaire, et prendrai tout le soin.

LYSANDER.

Je n'attendois, seigneur, qu'un mot si favorable,
Pour finir envers vous mes importunités;
Et je ne craindrai plus qu'aucun malheur m'accable,
Puisque vous avez ces bontés.
Aglatide sur-tout aura l'ame ravie
De perdre un époux à ce prix;
Et moi, pour me venger de vos plus durs mépris,
Je veux tout de nouveau vous consacrer ma vie.

SCENE II.

AGÉSILAS, XENOCLES.

AGÉSILAS.

D'un peu d'amour que j'eus Aglatide a parlé;
Son père qui l'a su dans son ame s'en flatte;
Et sur ce vain espoir il part tout consolé
Du refus que j'en fais aux vœux de Spitridate;
Tu l'as vu, Xénocles, tout d'un coup s'adoucir.

XÉNOCLES.

Oui, mais enfin, seigneur, il est tems de le dire,
Tout soumis qu'il paroît, apprenez qu'il conspire,
Et par où sa vengeance espère y réussir.
Ce confident choisi, Cléon d'Halicarnasse,
Dont l'éloquence a tant d'éclat,
Lui vend une harangue à renverser l'état,
Et le mettre bientôt lui-même en votre place.
En voici la copie, et je la viens d'avoir
D'un des siens sur qui l'or me donne tout pouvoir,
De l'esclave Damis, qui sert de secrétaire
A cet orateur mercenaire,
Et plus mercenaire que lui,
Pour être mieux payé vous la livre aujourd'hui.
On y soutient, seigneur, que notre république
Va bientôt voir ses rois devenir ses tyrans,
A moins que d'en choisir de trois ans en trois ans,
Et non plus suivant l'ordre antique,

Qui règle ce choix par le sang;
Mais qu'indifféremment elle doit à ce rang
Elever le mérite et les rares services.
J'ignore quels sont les complices;
Mais il pourra d'Ephèse écrire à ses amis;
Et soudain le paquet entre vos mains remis
Vous instruira de toutes choses.
Cependant j'ai fait mon devoir.
Vous voyez le dessein, vous en savez les causes;
Votre perte en dépend, c'est à vous d'y pourvoir.

AGÉSILAS.

A te dire le vrai, l'affaire m'embarrasse;
J'ai peine à démêler ce qu'il faut que je fasse;
Tant la confusion de mes raisonnemens
Etonne mes ressentimens.
Lysander m'a servi; j'aurois une ame ingrate,
Si je méconnoissois ce que je tiens de lui;
Il a servi l'état, et si son crime éclate,
Il y trouvera de l'appui.
Je sens que ma reconnoissance
Ne cherche qu'un moyen de le mettre à couvert;
Mais enfin il y va de toute ma puissance;
Si je ne le perds, il me perd.
Ce que veut l'intérêt, la prudence ne l'ose;
Tu peux juger par là du désordre où je suis.
Je vois qu'il faut le perdre, et plus je m'y dispose,
Plus je doute si je le puis.
Sparte est un état populaire,
Qui ne donne à ses rois qu'un pouvoir limité;

On peut y tout dire, et tout faire,
Sous ce grand nom de liberté.
Si je suis souverain en tête d'une armée,
Je n'ai que ma voix au sénat.
Il faut y rendre compte, et tant de renommée
Y peut avoir déjà quelque ligue formée,
Pour autoriser l'attentat.
Ce prétexte flatteur de la cause publique,
Dont il le couvrira, si je le mets au jour,
Tournera bien des yeux vers cette politique,
Qui met chacun en droit de régner à son tour.
Cet espoir y pourra toucher plus d'un courage;
Et quand sur Lysander j'aurai fait choir l'orage,
Mille autres comme lui, jaloux ou mécontens,
Se promettront plus d'heur à mieux choisir leur tems.
Ainsi de toutes parts le péril m'environne.
Si je veux le punir, j'expose ma couronne;
Et si je lui fais grace, ou veux dissimuler,
Je dois craindre...

XENOCLES.

Cotys, seigneur, vous veut parler.

AGÉSILAS.

Voyons quelle est sa flâme, avant que de résoudre
S'il nous faudra lancer ou retenir la foudre.

SCENE III.

COTYS, AGÉSILAS, XENOCLES.

AGÉSILAS.

Si vous n'êtes, seigneur, plus mon ami qu'amant
Vous me voudrez du mal avec quelque justice;
Mais vous m'êtes trop cher pour souffrir aisément
Que vous vous attachiez au père d'Elpinice.
Non qu'entre un si grand homme et moi
Ce qu'on voit de froideur prépare aucune haine;
Mais c'est assez pour voir cet hymen avec peine,
Qu'un sujet déplaise à son roi.
D'ailleurs, je n'ai pas cru votre ame fort éprise;
Sans l'avoir jamais vue, elle vous fut promise;
Et la foi qui ne tient qu'à la raison d'état,
Souvent n'est qu'un devoir qui gêne, tyrannise,
Et fait sur tout le cœur un secret attentat.

COTYS.

Seigneur, la personne est aimable;
Je promis de l'aimer avant que de la voir;
Et sentis à sa vue un accord agréable
Entre mon cœur et mon devoir.
La froideur toutefois que vous montrez au père;
M'en donne un peu pour elle, et me la rend moins chère :
Non que j'ose après vos refus
Vous assurer encor que je ne l'aime plus.
Comme avec ma parole il nous falloit la vôtre,

Vous dégagez ma foi, mon devoir, mon honneur;
Mais si vous en voulez dégager tout mon cœur,
Il faut l'engager à quelqu'autre.

AGÉSILAS.

Choisissez, choisissez, et s'il est quelque objet
A Sparte, ou dans toute la Grèce,
Qui puisse de ce cœur mériter la tendresse,
Tenez-vous sûr d'un prompt effet.
En est-il qui vous touche, en est-il qui vous plaise?

COTYS.

Il en est, oui, seigneur, il en est dans Ephèse;
Et pour faire en ce cœur naître un nouvel amour,
Il ne faut point aller plus loin que votre cour.
L'éclat et les vertus de l'illustre Mandane...

AGÉSILAS.

Que dites-vous, seigneur? et quel est ce désir?
Quand par toute la Grèce on vous donne à choisir,
Vous choisissez une Persane!
Pensez-y bien, de grace, et ne nous forcez pas,
Nous qui vous aimons, à connoître
Que pressé d'un amour qui ne vient pas de naître,
Vous ne venez à moi que pour suivre ses pas.

COTYS.

Mon amour en ces lieux ne cherchoit qu'Elpinice;
Mes yeux ont rencontré Mandane par hasard;
Et quand ce même amour de vos froideurs complice
S'est voulu pour vous plaire attacher autre part,
Les siens ont attiré toute la déférence,
Que j'ai cru devoir rendre à votre aversion;

Et je l'ai regardée, après votre alliance;
Bien moins Persanne de naissance,
Que Grecque par adoption.

AGÉSILAS.

Ce sont subtilités que l'amour vous suggère,
Dont nous voyons pour nous les succès incertains.
Ne pourriez-vous, seigneur, d'une amitié si chère
Mettre le grand dépôt en de plus sures mains?
Pausanias et moi nous avons des parentes;
Et jamais un vrai roi ne fait un digne choix,
S'il ne s'allie au sang des rois.

COTYS.

Quand on aime on se fait des règles différentes.
Spitridate a du nom et de la qualité;
Sans trône il a d'un roi le pouvoir en partage;
Votre Grèce en reçoit un pareil avantage;
Et le sang n'y met pas tant d'inégalité,
Que l'amour où sa sœur m'engage
Ravale fort ma dignité.
Se peut-il qu'en l'aimant ma gloire se hasarde,
Après l'exemple d'un grand roi,
Qui, tout grand roi qu'il est, l'estime et le regarde
Avec les mêmes yeux que moi?
Si ce bruit n'est point faux, mon mal est sans remède.
Car enfin c'est un roi dont il me faut l'appui.
Adieu, seigneur, je la lui cède,
Mais je ne la cède qu'à lui.

SCENE IV.

AGÉSILAS, XÉNOCLES.

AGÉSILAS.

D'où sait-il, Xénocles, d'où sait-il que je l'aime?
Je ne l'ai dit qu'à toi, m'auras-tu découvert?

XÉNOCLES.

Si j'ose vous parler, seigneur, à cœur ouvert,
Il ne le sait que de vous-même.
L'éclat de ces faveurs dont vous enveloppez
De votre faux secret le chatouilleux mystère,
Dit si haut malgré vous ce que vous pensez taire;
Que vous êtes ici le seul que vous trompez.
De si brillans dehors font un grand jour dans l'ame;
Et quelque illusion qui puisse vous flatter,
Plus ils déguisent votre flâme,
Plus au travers du voile ils la font éclater.

AGÉSILAS.

Quoi! la civilité, l'accueil, la déférence,
Ce que pour le beau sexe on a de complaisance,
Ce qu'on lui rend d'honneur, tout passe pour amour?

XÉNOCLES.

Il est bien mal-aisé qu'aux yeux de votre cour
Il passe pour indifférence;
Et c'est l'en avouer assez ouvertement,
Que refuser Mandane aux vœux d'un autre amant.

Mais qu'importe après tout? Si du plus grand courage
Le vrai mérite a droit d'attendre un plein hommage,
Seroit-il honteux de l'aimer?

AGÉSILAS.

Non, et même avec gloire on s'en laisse charmer;
Mais un roi que son trône à d'autres soins engage,
Doit n'aimer qu'autant qu'il lui plaît,
Et que de sa grandeur y consent l'intérêt.
Vois donc si ma peine est légère.
Sparte ne permet point aux fils d'une étrangère
De porter son sceptre en leur main;
Cependant à mes yeux Mandane a su trop plaire;
Je veux cacher ma flâme, et je le veux en vain.
Empêcher son hymen, c'est lui faire injustice;
L'épouser, c'est blesser nos lois;
Et même il n'est pas sûr que j'emporte son choix.
La donner à Cotys, c'est me faire un supplice;
M'opposer à ses vœux, c'est le joindre au parti
Que déjà contre moi Lysander a pu faire;
Et s'il a le bonheur de ne lui pas déplaire,
J'en recevrai peut-être un honteux démenti.
Que ma confusion, que mon trouble est extrême!
Je me défends d'aimer, et j'aime;
Et je sens tout mon cœur balancé nuit et jour
Entre l'orgueil du diadême
Et les doux espoirs de l'amour.
En qualité de roi, j'ai pour ma gloire à craindre;
En qualité d'amant, je vois mon sort à plaindre:
Mon trône avec mes vœux ne souffre aucun accord;

Et ce que je me dois me reproche sans cesse
Que je ne suis pas assez fort
Pour triompher de ma foiblesse.

XÉNOCLES.

Toutefois il est tems, ou de vous déclarer,
Ou de céder l'objet qui vous fait soupirer.

AGÉSILAS.

Le plus sûr, Xénocles, n'est pas le plus facile.
Cherche-moi Spitridate, et l'amène en ce lieu;
Et nous verrons après s'il n'est point de milieu
Entre le charmant et l'utile.

Fin du troisième acte.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

SPITRIDATE, ELPINICE.

SPITRIDATE.

AGÉSILAS me mande, il est tems d'éclater.
Que me permettez-vous, madame, de lui dire?
M'en désavoûrez-vous, si j'ose me vanter
Que c'est pour vous que je soupire;
Que je crois mes soupirs assez bien écoutés
Pour vous fermer le cœur et l'oreille à tous autres,
Et que dans vos regards je vois quelques bontés
Qui semblent m'assurer des vôtres?

ELPINICE.

Que serviroit, seigneur, de vous y hasarder?
Suis-je moins que ma sœur fille de Lysander?
Et la raison d'état qui rompt votre hymenée,
Regarde-t-elle plus la jeune que l'aînée?
S'il n'eût point à Cotys refusé votre sœur,
J'eusse osé présumer qu'il eût aimé la mienne;
Et m'aurois dit moi-même avec quelque douceur,
«Il se l'est réservée, et veut bien qu'on m'obtienne.»
Mais il aime Mandane, et ce prince jaloux
De ce que peut ici le grand nom de mon père,
N'a pour lui qu'une haine obstinée et sévère,

Qui ne lui peut souffrir de gendres tels que vous.

SPITRIDATE.

Puisqu'il aime ma sœur, cet amour est un gage
Qui me répond de son suffrage.
Ses désirs prendront loi de mes propres désirs;
Et son feu pour les satisfaire
N'a pas moins besoin de me plaire,
Que j'en ai de lui voir approuver mes soupirs.
Madame, on est bien fort quand on parle soi-même,
Et qu'on peut dire au souverain :
« J'aime et je suis aimé, vous aimez comme j'aime,
» Achevez mon bonheur, j'ai le vôtre en ma main. »

ELPINICE.

Vous ne songez qu'à vous, et dans votre ame éprise
Vos vœux se tiennent sûrs d'un prompt et plein effet.
Mais que fera Cotys à qui je suis promise ?
Me rendra-t-il ma foi s'il n'est point satisfait ?

SPITRIDATE.

La perte de ma sœur lui servira de guide
A tourner ses désirs du côté d'Aglatide :
D'ailleurs que pourra-t-il, si contre Agésilas
Ce grand homme ni moi nous ne le servons pas ?

ELPINICE.

Il a parole de mon père
Que vous n'obtiendrez rien à moins qu'il soit content;
Et mon père n'est pas un esprit inconstant,
Qui donne une parole incertaine et légère.
Je vous le dis encor, seigneur, pensez-y bien :
Cotys aura Mandane, ou vous n'obtiendrez rien.

SPITRIDATE.

Dites, dites un mot, et ma flâme enhardie....

ELPINICE.

Que voulez-vous que je vous die?
Je suis sujette et fille, et j'ai promis ma foi;
Je dépends d'un amant, et d'un père, et d'un roi.

SPITRIDATE.

N'importe, ce grand mot produiroit des miracles:
Un amant avoué renverse tous obstacles,
Tout lui devient possible; il fléchit les parens,
Triomphe des rivaux, et brave les tyrans.
Dites donc, m'aimez-vous?

ELPINICE.

Que ma sœur est heureuse!

SPITRIDATE.

Quand mon amour pour vous la laisse sans amant,
Son destin est-il si charmant
Que vous en soyez envieuse?

ELPINICE.

Elle est indifférente, et ne s'attache à rien.

SPITRIDATE.

Et vous?

ELPICE.

Que n'ai-je un cœur qui soit comme le sien!

SPITRIDATE.

Le vôtre est-il moins insensible?

ELPINICE.

S'il ne tenoit qu'à lui que tout vous fût possible,
Le devoir et l'amour....

SPITRIDATE.

Ah madame! achevez;
Le devoir et l'amour, que vous feroient-ils faire?

ELPINICE.

Voyez le roi, voyez Cotys, voyez mon père;
Fléchissez, triomphez, bravez,
Seigneur, mais laissez-moi me taire.

SCENE II.

MANDANE, ELPINICE, SPITRIDATE.

SPITRIDATE, *à Mandane.*

Venez, ma sœur, venez aider mes tristes feux
A combattre un injuste et rigoureux silence.

ELPINICE.

Hélas! il est si bien de leur intelligence,
Qu'il vous dit plus que je ne veux.
J'en dois rougir. Adieu. Voyez avec madame
Le moyen le plus propre à servir votre flâme.
Des trois dont je dépends elle peut tout sur deux.
L'un hautement l'adore, et l'autre au fond de l'ame;
Et son destin lui-même, ainsi que notre sort,
Dépend de les mettre d'accord.

SCENE III.

SPITRIDATE, MANDANE.

SPITRIDATE.

Il est tems de résoudre avec quel artifice
Vous pourrez en venir à bout,
Vous, ma sœur, qui tantôt me répondiez de tout;
Si j'avois le cœur d'Elpinice;
Il est à moi ce cœur, son silence le dit;
Son adieu le fait voir, sa fuite le proteste;
Et si je n'obtiens pas le reste,
Vous manquez de parole, ou du moins de crédit.

MANDANE.

Si le don de ma main vous peut donner la sienne,
Je vous sacrifirai tout ce que j'ai promis;
Mais vous, répondez-vous que ce don vous l'obtienne,
Et qu'il mette d'accord de si fiers ennemis?
Le roi qui vous refuse à Lysander pour gendre,
Y consentira-t-il si vous m'offrez à lui?
Et s'il peut à ce prix le permettre aujourd'hui,
Lysander voudra-t-il se rendre?
Lui qui ne vous remet votre première foi
Qu'en faveur de l'amour que Cotys fait paroître,
Ne vous fait-il pas cette loi,
Que sans le rendre heureux vous ne le sauriez être?

SPITRIDATE.

Cotys de cet espoir ose en vain se flatter;

L'amour d'Agésilas à son amour s'oppose.

MANDANE.

Et si vous ne pensez à le mieux écouter,
Lysander d'Elpinice en sa faveur dispose.

SPITRIDATE.

Ne me cachez rien, vous l'aimez.

MANDANE.

Comme vous aimez Elpinice.

SPITRIDATE.

Mais vous m'avez promis un entier sacrifice.

MANDANE.

Oui, s'il peut être utile aux vœux que vous formez.

SPITRIDATE.

Que ne peut point un roi ?

MANDANE.

Quels droits n'a point un père ?

SPITRIDATE.

Inexorable sœur !

MANDANE.

Impitoyable frère,
Qui voulez que j'éteigne un feu digne de moi,
Et ne sauriez vous faire une pareille loi !

SPITRIDATE.

Hélas ! considérez....

MANDANE.

Considérez vous-même....

SPITRIDATE.

Que j'aime, et que je suis aimé.

MANDANE.

Que je suis aimée, et que j'aime.

SPITRIDATE.

N'égalez point au mien un feu mal allumé.
Le sexe vous apprend à régner sur vos ames.

MANDANE.

Dites qu'il nous apprend à renfermer nos flâmes;
Dites que votre ardeur, à force d'éclater,
S'exhale, se dissipe, ou du moins s'exténue,
Quand la nôtre grossit sous cette retenue,
Dont le joug odieux ne sert qu'à l'irriter.
Je vous parle, seigneur, avec une ame ouverte;
Et si je vous voyois capable de raison,
Si quand l'amour domine elle étoit de saison....

SPITRIDATE.

Ah! si quelque lumière enfin vous est offerte,
Expliquez-vous, de grace, et pour le commun bien
Vous ni moi ne négligeons rien.

MANDANE.

Notre amour à tous deux ne rencontre qu'obstacles
Presque impossibles à forcer;
Et si pour nous le ciel n'est prodigue en miracles,
Nous espérons en vain nous en débarrasser.
Tirons-nous une fois de cette servitude
Qui nous fait un destin si rude.
Bravons Agésilas, Cotys et Lysander;
Qu'ils s'accordent sans nous s'ils peuvent s'accorder.
Dirai-je tout? cessons d'aimer et de prétendre,
Et nous cesserons d'en dépendre.

SPITRIDATE.

N'aimer plus! Ah ma sœur!

MANDANE.

J'en soupire à mon tour;
Mais un grand cœur doit être au dessus de l'amour.
Quel qu'en soit le pouvoir, quelle qu'en soit l'atteinte,
Deux ou trois soupirs étouffés,
Un moment de murmure, une heure de contrainte,
Un orgueil noble et ferme, et vous en triomphez.
N'avons-nous secoué le joug de notre prince
Que pour choisir des fers dans une autre province?
Ne cherchons-nous ici que d'illustres tyrans,
Dont les chaînes plus glorieuses
Soumettent nos destins aux obscurs différens
De leurs haines mystérieuses?
Ne cherchons-nous ici que les occasions
De fournir de matière à leurs divisions,
Et de nous imposer un plus rude esclavage
Par la nécessité d'obtenir leur suffrage?
Puisque nous y cherchons tous deux la liberté,
Tâchons de la goûter, seigneur, en sureté:
Réduisons nos souhaits à la cause publique;
N'aimons plus que par politique;
Et dans la conjoncture où le ciel nous a mis,
Faisons des protecteurs sans faire d'ennemis.
A quel propos aimer, quand ce n'est que déplaire
A qui nous peut nuire ou servir?
S'il nous en faut l'appui, pourquoi nous le ravir?
Pourquoi nous attirer sa haine et sa colère?

SPITRIDATE.

Oui, ma sœur, et j'en suis d'accord;
Agésilas ici maître de notre sort,
Peut nous abandonner la Perse irritée;
Et nous laisser rentrer, malgré tout notre effort;
Sous la captivité que nous avons quittée.
Cotys ni Lysander ne nous soutiendront pas,
S'il faut que sa colère à nous perdre s'applique.
Aimez, aimez-le donc, du moins par politique,
Ce redoutable Agésilas.

MANDANE.

Voulez-vous que je le prévienne,
Et qu'en dépit de la pudeur
D'un amour commandé l'obéissante ardeur
Ose faire éclater ma flâme avant la sienne?
On dit que je lui plais, qu'il soupire en secret;
Qu'il retient, qu'il combat ses désirs à regret;
Et cette vanité qui nous est naturelle,
Veut croire ainsi que vous qu'on en juge assez bien:
Mais enfin c'est un feu sans aucune étincelle.
Je crois ce qu'on en dit, et n'en sais encor rien.
S'il m'aime, un tel silence est la marque certaine
Qu'il craint Sparte et ses dures lois;
Qu'il voit qu'en m'épousant, s'il peut m'y faire reine,
Il ne peut lui donner de rois;
Que sa gloire....

SPITRIDATE.

Ma sœur, l'amour vaincra sans doute;
Ce héros est à vous, quelques lois qu'il redoute;

Et si par la priére il ne les peut fléchir,
Ses victoirés auront de quoi l'en affranchir.
Ces lois, ces mêmes lois s'imposeront silence
A l'aspect de tant de vertus,
Ou Sparte l'avoûra d'un peu de violence,
Aprés tant d'ennemis à ses pieds abattus.

MANDANE.

C'est vous flatter beaucoup en faveur d'Elpinice,
Que ce prince, aprés tout, ne vous peut accorder
Sans une éclatante injustice,
A moins que vous ayez l'aveu de Lysander.
D'ailleurs, en exiger un hymen qui le gêne,
Et lui faire des lois au milieu de sa cour,
N'est-ce point hautement lui demander sa haine,
Quand vous lui promettez l'objet de son amour ?

SPITRIDATE.

Si vous saviez, ma sœur, aimer autant que j'aime....

MANDANE.

Si vous saviez, mon frére, aimer comme je fais,
Vous sauriez ce que c'est que s'immoler soi-même,
Et faire violence à de si doux souhaits.
Je vous en parle en vain. Allez, frére barbare,
Voir à quoi Lysander se résoudra pour vous;
Et si d'Agésilas la flâme se déclare,
J'en mourrai, mais je m'y résous.

SCENE IV.

SPITRIDATE, MANDANE, AGLATIDE.

AGLATIDE.

Vous me quittez, seigneur, mais vous croyez-vous quitte,
Et que ce soit assez que de me rendre à moi ?

SPITRIDATE.

Après tant de froideur pour mon peu de mérite,
Est-ce vous mal servir que reprendre ma foi ?

AGLATIDE.

Non, mais le pouvez-vous à moins que je la rende ?
Et si je vous la rends, savez-vous à quel prix ?

SPITRIDATE.

Je ne crois pas pour vous cette perte si grande,
Que vous en souhaitiez d'autres que vos mépris.

AGLATIDE.

Moi, des mépris pour vous !

SPITRIDATE.

C'est ainsi que j'appelle
Un feu si bien promis, et si mal allumé.

AGLATIDE.

Si je ne vous aimois, je vous aurois aimé ;
Mon devoir m'en étoit un garant trop fidelle.

SPITRIDATE.

Il ne vous répondoit que d'agir un peu tard,
Et laissoit beaucoup au hasard.

Votre ordre cependant vers une autre me chasse,
Et vous avez quitté la place à votre sœur.

AGLATIDE.

Si je vous ai donné de quoi remplir la place,
Ne me devez-vous point de quoi remplir mon cœur?

SPITRIDATE.

J'en suis au désespoir, mais je n'ai point de frère
Que je puisse à mon tour vous prier d'accepter.

AGLATIDE.

Si vous n'en avez point par qui me satisfaire,
Vous avez une sœur qui vous peut acquitter.
Elle a trop d'un amant, et si sa flâme heureuse
Me renvoyoit celui dont elle ne veut plus,
Je ne suis point d'humeur fâcheuse,
Et m'accommoderois bientôt de ses refus.

SPITRIDATE.

De tout mon cœur je l'en conjure :
Envoyez-lui Cotys, ou même Agésilas,
Ma sœur, et prenez soin d'appaiser ce murmure,
Qui cherche à m'imputer des sentimens ingrats.
Je vous laisse entre vous faire ce grand partage,
Et vais chez Lysander voir quel sera le mien.
Madame, vous voyez, je ne puis davantage;
Et qui fait ce qu'il peut n'est plus garant de rien.

SCENE V.

AGLATIDE, MANDANE.

AALATIDE.

Vous pourrez-vous résoudre à payer pour ce frère,
Madame, et de deux rois daignant en choisir un,
Me donner en sa place, ou le plus importun,
Ou le moins digne de vous plaire?

MANDANE.

Hélas!

AGLATIDE.

Je n'entends pas des mieux
Comme il faut qu'un hélas s'explique;
Et lorsqu'on se retranche au langage des yeux,
Je suis muette à la réplique.

MANDANE.

Pourquoi mieux expliquer quel est mon déplaisir?
Il ne se fait que trop entendre.

AGLATIDE.

Si j'avois comme vous de deux rois à choisir,
Mes déplaisirs auroient peu de chose à prétendre.
Parlez donc, et de bonne foi,
Acquittez par ce choix Spitridate envers moi.
Ils sont tous deux à vous.

MANDANE.

Je n'y suis pas moi-même.

AGLATIDE.

Qui des deux est l'aimé?

MANDANE.

Qu'importe lequel j'aime,
Si le plus digne amour, de quoi qu'il soit d'accord,
Ne peut décider de mon sort.

AGLATIDE.

Ainsi je dois perdre espérance
D'obtenir de vous aucun d'eux?

MANDANE.

Donnez-moi votre indifférence,
Et je vous les donne tous deux.

AGLATIDE.

C'en seroit un peu trop, leur mérite est si rare,
Qu'il en faut être plus avare.

MANDANE.

Il est grand, mais bien moins que la félicité
De votre insensibilité.

AGLATIDE.

Ne me prenez point tant pour une ame insensible
Je l'ai tendre, et qui souffre aisément de beaux feux;
Mais je sais ne vouloir que ce qui m'est possible,
Quand je ne puis ce que je veux.

MANDANE.

Laissez donc faire au ciel, au tems, à la fortune,
Ne veuillez que ce qu'ils voudront;
Et sans prendre d'attache, ou d'idée importune,
Attendez en repos les cœurs qui se rendront.

AGLATIDE.

Il m'en pourroit coûter mes plus belles années,
Avant qu'ainsi deux rois en devinssent le prix;
Et j'aime mieux borner mes bonnes destinées
Au plus digne de vos mépris.

MANDANE.

Donnez-moi donc, madame, un cœur comme le vôtre,
Et je vous les redonne une seconde fois;
Ou si c'est trop de l'un et l'autre,
Laissez-m'en le rebut, et prenez-en le choix.

AGLATIDE.

Si vous leur ordonniez à tous deux de m'en croire,
Et que l'obéissance eût pour eux quelques appas,
Peut-être que mon choix satisferoit ma gloire,
Et qu'enfin mon rebut ne vous déplairoit pas.

MANDANE.

Qui peut vous assurer de cette obéissance?
Les rois même en amour savent mal obéir,
Et les plus enflammés s'efforcent de haïr,
Si tôt qu'on prend sur eux un peu trop de puissance.

AGLATIDE.

Je vois bien ce que c'est, vous voulez tout garder.
Il est honteux de rendre une de vos conquêtes;
Et quoi qu'au plus heureux le cœur veuille accorder,
L'œil règne avec plaisir sur deux si grandes têtes.
Mais craignez que je n'use aussi de tous mes droits.
Peut-être en ai-je encor de garder quelque empire
Sur l'un et l'autre de ces rois,
Bien qu'à l'envi pour vous l'un et l'autre soupire;

Et si j'en laisse faire à mon esprit jaloux,
Quoique la jalousie assez peu m'inquiète,
Je ne sais s'ils pourront l'un ni l'autre pour vous
Tout ce que votre cœur souhaite.

SCENE VI.

COTYS, MANDANE, AGLATIDE.

AGLATIDE, *à Cotys.*

SEIGNEUR, vous le savez, ma sœur a votre foi,
Et ne vous la rend que pour moi.
Usez-en comme bon vous semble;
Mais sachez que je me promets
De ne vous la rendre jamais,
A moins d'un roi qui vous ressemble.

SCENE VII.

COTYS, MANDANE.

MANDANE.

L'étrange contre-tems que prend sa belle humeur,
Et la froide galanterie,
D'affecter par bravade à tourner son malheur
En importune raillerie!
Son cœur l'en désavoue, et murmurant tout bas...

COTYS.

Que cette belle humeur soit véritable ou feinte,
Tout ce qu'elle en prétend ne m'alarmeroit pas,
Si le pouvoir d'Agésilas
Ne me portoit dans l'ame une plus juste crainte.
Pourrez-vous l'aimer?

MANDANE.

Non.

COTYS.

Pourrez-vous l'épouser?

MANDANE.

Vous-même, dites-moi, puis-je m'en excuser?
Et quel bras, quel secours appeler à mon aide,
Lorsqu'un frère me donne, et qu'un amant me cède?

COTYS.

N'imputez point à crime une civilité,
Qu'ici de général vouloit l'autorité.

MANDANE.

Souffrez-moi donc, seigneur, la même déférence
Qu'ici de nos destins demande l'assurance.

COTYS.

Vous céder par dépit, et d'un ton menaçant
Faire voir qu'on pénètre au cœur du plus puissant,
Qu'on sait de ses refus la plus secrette cause,
Ce n'est pas tant céder l'objet de son amour,
Que presser un rival de paroître en plein jour,
Et montrer qu'à ses vœux hautement on s'oppose.

MANDANE.

Que sert de s'opposer aux vœux d'un tel rival,
Qui n'a qu'à nous protéger mal
Pour nous livrer à notre perte?
Seroit-il d'un grand cœur de chercher à périr,
Quand il voit une porte ouverte
A régner avec gloire aux dépens d'un soupir?

COTYS.

Ah! le change vous plaît.

MANDANE.

Non, seigneur, je vous aime;
Mais je dois à mon frère, à ma gloire, à vous-même.
D'un rival si puissant si nous perdons l'appui,
Pourrons-nous du Persan nous défendre sans lui?
L'espoir d'un renoûment de la vieille alliance
Flatte en vain votre amour et vos nouveaux desseins,
Si vous ne remettez sa proie entre ses mains,
Oserez-vous y prendre aucune confiance?
Quant à mon frère et moi, si les dieux irrités

Nous font jamais rentrer dessous sa tyrannie,
Comme il nous traitera d'esclaves révoltés,
Le supplice l'attend, et moi l'ignominie.
C'est ce que je saurai prévenir par ma mort;
Mais jusque-là, seigneur, permettez-moi de vivre;
Et que par un illustre et rigoureux effort,
Acceptant les malheurs où mon destin me livre,
Un sacrifice entier de mes vœux les plus doux
Fasse la sureté de mon frère et de vous.

COTYS.

Cette sureté malheureuse
A qui vous immolez votre amour et le mien,
Peut-elle être si précieuse
Qu'il faille l'acheter de mon unique bien?
Et faut-il que l'amour garde tant de mesures
Avec tant d'intérêts qui lui font tant d'injures?
Laissez, laissez périr ce déplorable roi,
A qui ces intérêts dérobent votre foi.
Que sert que vous l'aimiez? et que fait votre flâme
Qu'augmenter son ardeur pour croître ses malheurs,
Si malgré le don de votre ame
Votre raison vous livre ailleurs?
Armez-vous de dédains; rendez, s'il est possible,
Votre perte pour lui moins grande ou moins sensible;
Et par pitié d'un cœur trop ardemment épris,
Eteignez-en la flâme à force de mépris.

MANDANE.

L'éteindre! Ah! se peut-il que vous m'ayez aimée?

COTYS.

Jamais si digne flâme en un cœur allumée...

MANDANE.

Non, non, vous m'en feriez des sermens superflus.
Vouloir ne plus aimer, c'est déjà n'aimer plus;
Et qui peut n'aimer plus ne fut jamais capable
D'une passion véritable.

COTYS.

L'amour au désespoir peut-il encor charmer?

MANDANE.

L'amour au désespoir fait gloire encor d'aimer,
Il en fait de souffrir, et souffre avec constance,
Voyant l'objet aimé partager sa souffrance.
Il regarde ses maux comme un doux souvenir
De l'union des cœurs qui ne sauroit finir;
Et comme n'aimer plus, quand l'espoir abandonne,
C'est aimer ses plaisirs, et non pas la personne,
Il fuit cette bassesse, et s'affermit si bien,
Que toute sa douleur ne se reproche rien.

COTYS.

Quel injuste tourment, quel injuste supplice
Succède au doux espoir qui m'osoit tout offrir!

MANDANE.

Et moi, séigneur, et moi, n'ai-je rien à souffrir?
Ou m'y condamne-t-on avec plus de justice?
Si vous perdez l'objet de votre passion,
Epousez-vous celui de votre aversion?
Attache-t-on vos jours à d'aussi rudes chaînes?
Et souffrez-vous enfin la moitié de mes peines?

Cependant mon amour aura tout son éclat,
En dépit du supplice où je suis condamnée;
Et si notre tyran par maxime d'état
Ne s'interdit mon hymenée,
Je veux qu'il ait la joie, en recevant ma main,
D'entendre que du cœur vous êtes souverain;
Et que les déplaisirs dont ma flâme est suivie
Ne cesseront qu'avec ma vie.
Allez, seigneur, défendre aux vôtres de durer,
Ennuyez-vous de soupirer,
Craignez de trop souffrir, et trouvez en vous-même
L'art de ne plus aimer dès qu'on perd ce qu'on aime,
Je souffrirai pour vous, et ce nouveau malheur,
De tous mes maux le plus funeste,
D'un trait assez perçant armera ma douleur,
Pour trancher de mes jours le déplorable reste.

COTYS.

Que dites-vous, madame? et par quel sentiment...

SCENE VIII.

COTYS, MANDANE, CLEON.

CLEON.

SPITRIDATE, seigneur, et Lysander vous prient
De vouloir avec eux conférer un moment.

MANDANE.

Allez, seigneur, allez, puisqu'ils vous en convient.
Aimez, cédez, souffrez, et voyez si les dieux
Voudront vous inspirer quelque chose de mieux.

Fin du quatrième acte.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE I.

AGÉSILAS, XÉNOCLES.

ZÉNOCLES.

Je remets en vos mains, et l'une, et l'autre lettre
Que l'esclave Damis aux miennes vient de mettre :
Vous y verrez, seigneur, quels sont les attentats....
(*Il lui donne deux lettres dont il lit l'inscription.*)

AGÉSILAS.

Au sénateur Cratès, a l'éphore Arsidas.
Spitridate et Cotys sont de l'intelligence ?

XÉNOCLES.

Non, il s'est caché d'eux en cette conférence ;
Il a plaint leur malheur, et de tout son pouvoir ;
Mais sa prudence enfin tous deux vous les renvoie,
Sans leur donner aucun espoir
D'obtenir que de vous ce qui feroit leur joie.

AGÉSILAS.

Par cette déférence il croit les mieux aigrir ;
Et rejetant sur moi ce qu'ils ont à souffrir...

XÉNOCLES.

Vous avez mandé Spitridate ;
Il entre ici.

AGÉSILAS.

Gardons qu'à ses yeux rien n'éclate.

SCENE II.

AGÉSILAS, SPITRIDATE, XENOCLES.

AGÉSILAS.

AGLATIDE, seigneur, a-t-elle encor vos vœux?

SPITRIDATE

Non, seigneur, mais enfin ils ne vont pas loin d'elle;
Et sa sœur a fait naître une flâme nouvelle
En la place des premiers feux.

AGÉSILAS.

Elpinice?

SPITRIDATE.

Elle-même.

AGÉSILAS.

Ainsi toujours pour gendre
Vous vous donnez à Lysander?

SPITRIDATE.

Seigneur, contre l'amour peut-on bien se défendre?
A peine attaque-t-il qu'on brûle de se rendre.
Le plus ferme courage est ravi de céder;
Et j'ai trouvé ma foi plus facile à reprendre
Que mon cœur à redemander.

AGÉSILAS.

Si vous considériez...

SPITRIDATE.

Seigneur, que considère
Un cœur d'un vrai mérite heureusement charmé?
L'amour n'est plus amour si tôt qu'il délibère,
Et vous le sauriez trop si vous aviez aimé.

AGÉSILAS.

Seigneur, j'aimois à Sparte, et j'aime dans Ephèse:
L'un et l'autre objet est charmant;
Mais bien que l'un m'ait plu, bien que l'autre me plaise,
Ma raison m'en a su défendre également.

SPITRIDATE.

La mienne suivroit mieux un plus commun exemple.
Si vous aimez, seigneur, ne vous refusez rien,
Ou souffrez que je vous contemple
Comme un cœur au-dessus du mien.
Des climats différens la nature est diverse.
La Grèce a des vertus qu'on ne voit point en Perse.
Permettez qu'un Persan n'ose vous imiter,
Que sur votre partage il craigne d'attenter,
Qu'il se contente à moins de gloire,
Et trouve en sa foiblesse un destin assez doux,
Pour ne point envier cette haute victoire,
Que vous seul avez droit de remporter sur vous.

AGÉSILAS.

Mais de mon ennemi rechercher l'alliance!

SPITRIDATE.

De votre ennemi!

AGÉSILAS.

Non, Lysander ne l'est pas :

Mais s'il faut vous le dire, il y court à grands pas.

SPITRIDATE.

C'en est assez; je dois me faire violence,
Et renonce à plus croire, ou mes yeux, ou mon cœur.
Ne m'ordonnez-vous rien sur l'hymen de ma sœur?
Cotys l'aime.

AGÉSILAS.

Il est roi, je ne suis pas son maître,
Et Mandane ni vous n'êtes pas mes sujets.
L'aime-t-elle?

SPITRIDATE.

Il se peut. Lui ferai-je connoître
Que vous auriez d'autres projets?

AGÉSILAS.

C'est me connoître mal; je ne contrains personne.

SPITRIDATE.

Peut-être qu'elle n'aime encor que sa couronne;
Et je ne sais pas bien où pencheroit son choix,
Si le ciel lui donnoit à choisir de deux rois.
Vous l'avez jusqu'ici de tant d'honneurs comblée,
De tant de faveurs accablée,
Qu'à vos ordres ses vœux sans peine assujettis....

AGÉSILAS.

L'ingrate!

SPITRIDATE.

Je réponds de sa reconnoissance,
Et qu'elle ne consent à l'espoir de Cotys
Que pour le maintenir dans votre dépendance.
Pourroit-elle, seigneur, davantage pour vous?

AGÉSILAS.

Non, mais qui la pressoit de choisir un époux ?

SPITRIDATE.

L'occasion d'un roi, seigneur, est bien pressante.
Les plus dignes objets ne l'ont pas chaque jour ;
Elle échappe à la moindre attente
Dont on veut éprouver l'amour.
A moins que de la prendre au moment qu'elle arrive,
On s'expose aux périls de l'accepter trop tard ;
Et l'asile est si beau pour une fugitive,
Qu'elle ne peut sans crime en rien mettre au hasard.

AGÉSILAS.

Elle eût peu hasardé peut-être pour attendre.

SPITRIDATE.

Voyoit-elle en ces lieux un plus illustre espoir ?

AGÉSILAS.

Comme l'amour n'entend que ce qu'il veut entendre,
Il ne voit que ce qu'il veut voir.
Si je l'ai jusqu'ici de tant d'honneurs comblée,
De tant de faveurs accablée,
Ces faveurs, ces honneurs ne lui disoient-ils rien ?
Elle les entendoit trop bien en dépit d'elle :
Mais l'ingrate ! mais la cruelle !
Seigneur, à votre tour vous m'entendez trop bien.
Qu'elle aille chez Cotys partager sa couronne ;
Je n'y mets point d'obstacle, et n'en veux rien savoir.
Soit que l'ambition, soit que l'amour la donne,
Vous avez tous deux tout pouvoir.
Si pourtant vous m'aimiez....

SPITRIDATE.

Soyez sûr de mon zèle.
Ma parole à Cotys est encore à donner;
Mais si cet hymenée a de quoi vous gêner,
Mandane que deviendra-t-elle ?

AGÉSILAS.

Allez, encore un coup, allez en d'autres lieux
Epargner par pitié cette gêne à mes yeux;
Sauvez-moi du chagrin de montrer que je l'aime.

SPITRIDATE.

Elle vient recevoir vos ordres elle-même.

SCENE III.

AGÉSILAS, SPITRIDATE, MANDANE, XÉNOCLÈS.

AGÉSILAS.

O VUE! ô sur mon cœur regards trop absolus!
Que vous allez troubler mes vœux irrésolus!
Ne partez pas, madame. O ciel! j'en vais trop dire.

MANDANE.

Je conçois mal, seigneur, de quoi vous me parlez.
Moi partir?

AGÉSILAS.

Oui, partez, encor que j'en soupire,
Que ce mot ne peut-il suffire!

MANDANE.

Je conçois encor moins pourquoi vous m'exilez.

AGÉSILAS.

J'aime trop à vous voir, et je vous ai trop vue ;
C'est, madame, ce qui me tue.
Partez, partez, de grace.

MANDANE.

Où me bannissez-vous ?

AGÉSILAS.

Nommez-vous un exil le trône d'un époux ?

MANDANE.

Quel trône, et quel époux ?

AGÉSILAS.

Cotys....

MANDANE.

Je crois qu'il m'aime ;
Mais si je vous regarde ici comme mon roi,
Et comme un protecteur que j'ai choisi moi-même,
Puis-je sans votre aveu l'assurer de ma foi ?
Après tant de bontés et de marques d'estime,
A vous moins déférer je croirois faire un crime ;
Et mon ame....

AGÉSILAS.

Ah ! c'est trop déférer, et trop peu.
Quoi ! pour cet hymenée exiger mon aveu !

MANDANE.

Jusque-là mon bonheur n'aura qu'incertitude ;
Et bien qu'une couronne éblouisse aisément....

SPITRIDATE.

Ma sœur, il faut parler un peu plus clairement.
Le roi s'est plaint à moi de votre ingratitude.

MANDANE.

Et je me plains à lui des inégalités
Qu'il me force de voir lui-même en ses bontés.
Tout ce que pour un autre a voulu ma prière,
Vous me l'avez, seigneur, et sur l'heure accordé;
Et pour mes intérêts ce qu'on a demandé
Prête à de prompts refus une digne matière.

AGÉSILAS.

Si vous vouliez avoir des yeux
Pour voir de ces refus la véritable cause....

SPITRIDATE.

N'est-ce pas assez dire, et faut-il autre chose?
Voyez mieux sa pensée, ou répondez-y mieux.
Ces refus obligeans veulent qu'on les entende,
Ils sont de ses faveurs le comble, et la plus grande.
Tout roi qu'est votre amant, perdez-le sans ennui,
Lorsqu'on vous en distine un plus puissant que lui.
M'en désavoûrez-vous, seigneur?

AGÉSILAS.

Non, Spitridate.
C'est inutilement que ma raison me flatte.
Comme vous j'ai mon foible; et j'avoue à mon tour
Qu'un si triste secours défend mal de l'amour.
Je vois par mon épreuve avec quelle injustice
Je vous refusois Elpinice.
Je cesse de vous faire une si dure loi.
Allez, elle est à vous, si Mandane est à moi.
Ce que pour Lysander je semble avoir de haine,
Fera place aux douceurs de cette double chaîne

Dont vous serez le nœud commun ;
Et cet heureux hymen accompagné du vôtre,
Vous rendant entre nous garant de l'un vers l'autre,
Réduira nos trois cœurs en un.
Madame, parlez donc.

SPITRIDATE.

Seigneur, l'obéissance
S'exprime assez par le silence.
Trouvez bon que je puisse apprendre à Lysander
La grace qu'à ma flâme il vous plaît d'accorder.

SCENE IV.

AGÉSILAS, MANDANE, XÉNOCLES.

AGÉSILAS.

En puis-je pour la mienne espérer une égale,
Madame ? ou ne sera-ce en effet qu'obéir ?

MANDANE.

Seigneur, je croirois vous trahir,
Et n'avoir pas pour vous une ame assez royale,
Si je vous cachois rien des justes sentimens
Que m'inspire le ciel pour deux rois mes amans.
J'ai vu que vous m'aimiez, et sans autre interprète
J'en ai cru vos faveurs qui m'ont si peu coûté.
J'en ai cru vos bontés, et l'assiduité
Qu'apporte à me chercher votre ardeur inquiète.
Ma gloire y vouloit consentir,
Mais ma reconnoissance a pris soin de la vôtre.

Vos feux la hasardoient, et pour les amortir
J'ai réduit mes désirs à pencher vers un autre.
Pour m'épouser, vous le pouvez,
Je ne saurois former de vœux plus élevés ;
Mais avant que jurer ma conquête assez haute,
De l'œil dont il faut voir ce que vous vous devez,
Voyez ce qu'elle donne, ou plutôt ce qu'elle ôte.
Votre Sparte si haut porte sa royauté,
Que tout sang étranger la souille et la profane ;
Jalouse de ce trône où vous êtes monté,
Y faire seoir une Persane,
C'est pour elle une étrange et dure nouveauté ;
Et tout votre pouvoir ne peut m'y donner place,
Que vous n'y renonciez pour toute votre race.
Vos éphores peut-être oseront encor plus ;
Et si votre sénat avec eux se soulève,
Si de me voir leur reine indignés et confus,
Ils m'arrachent d'un trône où votre choix m'élève,
Pensez bien à la suite avant que d'achever ;
Et si ce sont périls que vous deviez braver,
Vous les voyez si bien que j'ai mauvaise grace
De vous en faire souvenir.
Mais mon zèle a voulu cette indiscrète audace ;
Et moi, je n'ai pas cru devoir la retenir.
Que la suite, après tout, vous flatte ou vous traverse,
Ma gloire est sans pareille aux yeux de l'univers,
S'il voit qu'une Persane au vainqueur de la Perse
Donne à son tour des lois, et l'arrête en ses fers.
Comme votre intérêt m'est plus considérable,

Je tâche de vous rendre à des destins meilleurs.
Mon amour peut vous perdre, et je m'attache ailleurs
Pour être pour vous moins aimable.
Voilà ce que devoit un cœur reconnoissant.
Quant au reste, parlez en maître,
Vous êtes ici tout-puissant.

AGÉSILAS.

Quand peut-on être ingrat, si c'est là reconnoître?
Et que puis-je sur vous si le cœur n'y consent?

MANDANE.

Seigneur, il est donné, la main n'est pas donnée,
Et l'inclination ne fait pas l'hymenée.
Au défaut de ce cœur je vous offre une foi
Sincère, inviolable, et digne enfin de moi.
Voyez si ce partage aura pour vous des charmes.
Contre l'amour d'un roi c'est assez raisonner.
J'aime, et vais toutefois attendre sans alarmes
Ce qu'il lui plaira m'ordonner.
Je fais un sacrifice assez noble, assez ample,
S'il en veut un en ce grand jour;
Et s'il peut se résoudre à vaincre son amour,
J'en donne à son grand cœur un assez haut exemple.
Qu'il écoute sa gloire, ou suive son désir,
Qu'il se fasse grace, ou justice,
Je me tiens prête à tout, et lui laisse à choisir
De l'exemple ou du sacrifice.

SCENE V.

AGÉSILAS, XÉNOCLES.

AGÉSILAS.

Qu'une Persane m'ose offrir un si grand choix,
Parmi nous qui traitons la Perse de barbare,
Et méprisons jusqu'à ses rois !
Est-il plus haut mérite ? est-il vertu plus rare ?
Cependant mon destin à ce point est amer,
Que plus elle mérite, et moins je dois l'aimer,
Et que plus ses vertus sont dignes de l'hommage
Que rend toute mon ame à cet illustre objet,
Plus je la dois fermer à tout autre projet
Qu'à celui d'égaler sa grandeur de courage.

XÉNOCLES.

Du moins vous rendre heureux ce n'est plus hasarder.
Puisqu'un si digne amour fait grace à Lysander,
Il n'a plus lieu de se contraindre.
Vous devenez par là maître de tout l'état;
Et ce grand homme à vous, vous n'avez plus à craindre,
Ni d'éphores, ni de sénat.

AGÉSILAS.

Je n'en suis pas encor d'accord avec moi-même.
J'aime, mais après tout, je hais autant que j'aime;
Et ces deux passions qui règnent tour à tour,
Ont au fond de mon cœur si peu d'intelligence,
Qu'à peine immole-t-il la vengeance à l'amour,

Qu'il voudroit immoler l'amour à la vengeance.
Entre ce digne objet, et ce digne ennemi,
Mon ame incertaine et flottante,
Quoi que l'un me promette, et quoi que l'autre attente,
Ne se peut ni dompter, ni croire qu'à demi;
Et plus des deux côtés je la sens balancée,
Plus je vois clairement que si je veux régner,
Moi qui de Lysander vois toute la pensée,
Il le faut tout-à-fait ou perdre ou regagner,
Qu'il est tems de choisir.

XÉNOCLES.

Qu'il seroit magnanime
De vaincre, et la vengeance, et l'amour à la fois!

AGÉSILAS.

Il faudroit, Xénocles, une ame plus sublime.

XÉNOCLES.

Il ne faut que vouloir, tout est possible aux rois.

AGÉSILAS.

Ah! si je pouvois tout, dans l'ardeur qui me presse,
Pour ces deux passions qui partagent mes vœux,
Peut-être aurois-je la foiblesse
D'obéir à toutes les deux.

SCENE VI.

AGÉSILAS, LYSANDER, XÉNOCLES.

LYSANDER.

Seigneur, il vous a plu disposer d'Elpinice;
Nous devons elle et moi beaucoup à vos bontés;
Et je serai ravi qu'elle vous obéisse,
Pourvu que de Cotys les vœux soient acceptés.
J'en ai donné parole, il y va de ma gloire.
Spitridate sans lui ne sauroit être heureux;
Et donner mon aveu, s'ils ne le sont tous deux,
C'est faire à mon honneur une tache trop noire.
Vous pouvez nous parler en roi.
Ma fille vous doit plus qu'à moi:
Commandez, elle est prête, et je saurai me taire.
N'exigez rien de plus d'un père.
Il a tenu toujours vos ordres à bonheur;
Mais rendez-lui cette justice
De souffrir qu'il emporte au tombeau cet honneur,
Qui fait l'unique prix de trente ans de service.

AGÉSILAS.

Oui, vous l'y porterez, et du moins de ma part,
Ce précieux honneur ne court aucun hasard.
On a votre parole, et j'ai donné la mienne;
Et pour faire aujourd'hui que l'une et l'autre tienne
Il faut vaincre un amour qui m'étoit aussi doux
Que votre gloire l'est pour vous;

Un amour dont l'espoir ne voyoit plus d'obstacle :
Mais enfin il est beau de triompher de soi,
Et de s'accorder ce miracle,
Quand on peut hautement donner à tous la loi,
Et que le juste soin de combler notre gloire
Demande notre cœur pour dernière victoire.
Un roi né pour l'éclat des grandes actions
Dompte jusqu'à ses passions,
Et ne se croit point roi, s'il ne fait sur lui-même
Le plus illustre essai de son pouvoir suprême.
(*à Xénocles.*)
Allez dire à Cotys que Mandane est à lui ;
Que si mes feux aux siens ne l'ont pas accordée,
Pour venger son amour de ce moment d'ennui,
Je veux la lui céder comme il me l'a cédée.
Oyez de plus.
(*Il parle bas à Xénocles, qui sort.*

SCENE VII.

AGÉSILAS, LYSANDER.

AGÉSILAS.

Hé bien ! vos mécontentemens
Me seront-ils encore à craindre ?
Et vous souviendrez-vous des mauvais traitemens
Qui vous avoient donné tant de lieu de vous plaindre ?

LYSANDER.

Je vous ai dit, seigneur, que j'étois tout à vous;
Et j'y suis d'autant plus, que malgré l'apparence,
Je trouve des bontés qui passent l'espérance,
Où je n'avois cru voir que des soupçons jaloux.

AGÉSILAS.

Et que va devenir cette docte harangue,
Qui du fameux Cléon doit ennoblir la langue ?

LYSANDER.

Seigneur....

AGÉSILAS.

Nous sommes seuls; j'ai chassé Xénocles:
Parlons confidemment. Que venez-vous d'écrire
A l'éphore Arsidas, au sénateur Cratés ?
Je vous défère assez pour n'en vouloir rien lire:
Avec moi n'appréhendez rien,
Tout est encor fermé : voyez.

LYSANDER.

Je suis coupable,
Parce qu'on me trahit, que l'on vous sert trop bien;
Et que par un effort de prudence admirable,
Vous avez su prévoir de quoi seroit capable,
Après tant de mépris, un cœur comme le mien.
Ce dessein toutefois ne passera pour crime
Que parce qu'il est sans effet;
Et ce qu'on va nommer forfait
N'a rien qu'un plein succès n'eût rendu légitime.
Tout devient glorieux pour qui peut l'obtenir,
Et qui le manque est à punir.

AGÉSILAS.

Non, non, j'aurois plus fait peut-être en votre place.
Il est naturel aux grands cœurs
De sentir vivement de pareilles rigueurs;
Et vous m'offenseriez de douter de ma grace.
Comme roi je la donne, et comme ami discret
Je vous assure du secret.
Je remets en vos mains tout ce qui vous peut nuire.
Vous m'avez trop servi pour m'en trouver ingrat;
Et d'un trop grand soutien je priverois l'état,
Pour des ressentimens où j'ai su vous réduire.
Ma puissance établie, et mes droits conservés,
Ne me laissent point d'yeux pour voir votre entreprise.
Dites-moi seulement avec même franchise,
Vous dois-je encor bien plus que vous ne me devez?

LYSANDER.

Avez-vous pu, seigneur, me devoir quelque chose?

Qui sert le mieux son roi ne fait que son devoir.
En vous de tout l'état j'ai défendu la cause,
Quand je l'ai fait tomber dessous votre pouvoir.
Le zèle est tout de feu quand ce grand devoir presse;
Et comme à le moins suivre on s'en acquitte mal,
Le mien vous servit moins qu'il ne servit la Grèce,
Quand j'en sus ménager les cœurs avec adresse,
Pour vous en faire général.
Je vous dois cependant, et la vie, et ma gloire;
Et lorsqu'un dessein malheureux
Peut me coûter le jour, et souiller ma mémoire,
La magnanimité de ce cœur généreux....

AGÉSILAS.

Reprochez-moi plutôt toutes mes injustices,
Que de plus ravaler de si rares services.
Elles ont fait le crime, et j'en tire ce bien,
Que j'ai pu m'acquitter, et ne vous dois plus rien.
A présent que la gratitude
Ne peut passer pour dette en qui s'est acquitté,
Vos services payés d'un traitement si rude,
Vont recevoir de moi ce qu'ils ont mérité.
S'ils ont su conserver un trône en ma famille,
J'y veux par mon hymen faire seoir votre fille.
C'est ainsi qu'avec vous je puis le partager.

LYSANDER.

Seigneur, à ces bontés que je n'osois attendre,
Que puis-je....

AGÉSILAS.

Jugez-en comme il en faut juger.

Et sur-tout commencez d'apprendre
Que les rois sont jaloux du souverain pouvoir,
Qu'ils aiment qu'on leur doive, et ne peuvent devoir,
Que rien à leurs sujets n'acquiert l'indépendance,
Qu'ils règlent à leur choix l'emploi des plus grands cœurs;
Qu'ils ont pour qui les sert des graces, des faveurs,
Et qu'on n'a jamais droit sur leur reconnoissance.
Prenons dorénavant vous et moi pour objet
Les devoirs qu'il faudra l'un à l'autre nous rendre;
N'oubliez pas ceux d'un sujet,
Et j'aurai soin de ceux d'un gendre.

SCENE VIII.

AGÉSILAS, AGLATIDE, *conduite par* XÉNOCLES.

AGLATIDE.

Sur un ordre, seigneur, reçu de votre part,
Je viens étonnée et surprise
De voir que tout d'un coup un roi m'en favorise,
Qui me daignoit à peine honorer d'un regard.

AGÉSILAS.

Sortez d'étonnement. Les tems changent, madame,
Et l'on n'a pas toujours mêmes yeux, ni même ame.
Pourriez-vous de ma main accepter un époux?

AGLATIDE.

Si mon père y consent, mon devoir me l'ordonne,

Ce me sera trop d'heur de le tenir de vous.
Mais avant que savoir quelle en est la personne,
Pourrois-je vous parler avec la liberté
Que me souffroit à Sparte un feu trop écouté,
Alors qu'il vous plaisoit, ou m'aimer, ou me dire
Qu'en votre cœur mes yeux s'étoient fait un empire,
Non que j'y pense encor; j'apprends de vous, seigneur,
Qu'on change avec le tems d'ame, d'yeux, et de cœur.

AGÉSILAS.

Rappelez ces beaux jours pour me parler sans feindre;
Mais, si vous le pouvez, madame, épargnez-moi.

AGLATIDE.

Ce seroit sans raison que j'oserois m'en plaindre.
L'amour doit être libre, et vous êtes mon roi.
Mais puisque jusqu'à vous vous m'avez fait prétendre,
N'obligez point, seigneur, cet espoir à descendre,
Et ne me faites point de lois
Qui profanent l'honneur de votre premier choix.
J'y trouvois pour moi tant de gloire,
J'en chéris à tel point la flatteuse mémoire,
Que je regarderois comme un digne époux
Quiconque m'offriroit un moindre rang que vous,
Si cet orgueil a quelque crime,
Il n'en faut accuser que votre trop d'estime;
Ce sont des sentimens que je ne puis trahir.
Après cela parlez, c'est à moi d'obéir.

AGÉSILAS.

Je parlerai, madame, avec même franchise.

J'aime à voir cet orgueil que mon choix autorise
A dédaigner les vœux de tout autre qu'un roi;
J'aime cette hauteur en un jeune courage;
Et vous n'aurez point lieu de vous plaindre de moi,
Si votre heureux destin dépend de mon suffrage.

SCENE DERNIERE.

AGÉSILAS, LYSANDER, COTYS, SPITRIDATE, MANDANE, ELPINICE, AGLATIDE, XÉNOCLES.

COTYS.

SEIGNEUR, à vos bontés nous venons consacrer,
Et Mandane et moi, notre vie.

SPITRIDATE.

De pareilles faveurs, seigneur, nous font rentrer,
Pour vous faire voir même envie.

AGÉSILAS.

Je vous ai fait justice à tous,
Et je crois que ce jour vous doit être assez doux,
Qui de tous vos souhaits à votre gré décide;
Mais pour le rendre encor plus doux et plus charmant,
Sachez que Sparte voit sa reine en Aglatide,
A qui le ciel en moi rend son premier amant.

AGLATIDE.

C'est me faire, seigneur, des surprises nouvelles.

AGÉSILAS.

Rendons nos cœurs, madame, à des flâmes si belles;
Et tous ensemble allons préparer ce beau jour,
Qui par un triple hymen couronnera l'amour.

Fin du cinquième et dernier acte.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE TOME DIXIÈME.

SOPHONISBE, TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

Préface du Commentateur, Pag. 3.
Préface de Corneille, 9.
Acteurs, 18.

OTHON, TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

Préface du Commentateur, 117.
Préface de Corneille, 120.
Acteurs, 122.

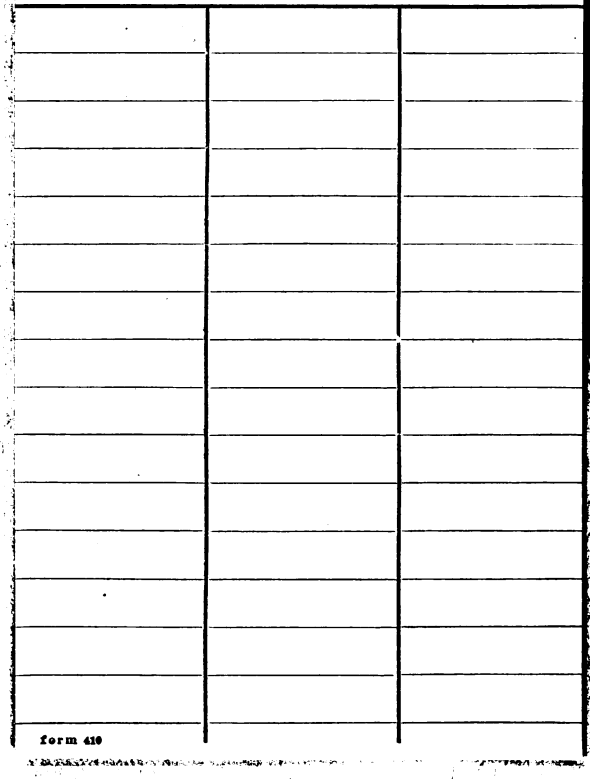
AGÉSILAS, TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

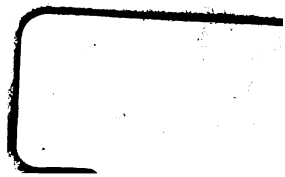
Préface du Commentateur, 235.
Préface de Corneille, 240.
Acteurs, 242.

Fin de la table du tome dixième.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building



form 410

OCT 3 1923